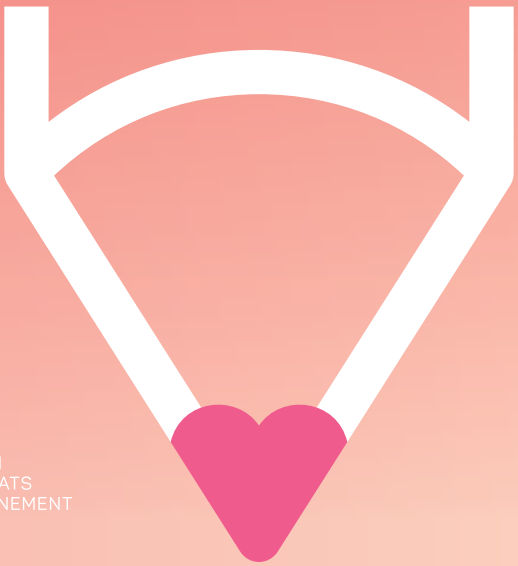
MA PLUS BELLE HISTOIRE

2021-2022

MARS 2022



FÉDÉRATION DES SYNDICATS DE L'ENSEIGNEMENT
CSQ

CSQ
Centrale des syndicats du Québec

Délicatement, je tourne une page, puis une deuxième… La chaleur aidant, mes yeux sont devenus lourds, très lourds. J'essaie de combattre… V'là que je me suis endormie et que je glisse dans un rêve presque réel.

Une brise effleure mon visage, me rafraîchit quelques instants.

Voilà qu'au loin, le son d'une musique connue arrive jusqu'à mes oreilles. J'entends des pas qui viennent vers moi, mon cœur bat la chamade ! Qui est-ce ?

Un bel homme aux cheveux grisonnants s'est approché de moi.

Voulez-vous danser grand-mère ?

L'INSTANT D'UN RÊVE, p. 63
Nicole Charette, 2e cycle

Je lisse le dos de sa main avec mon pouce, évitant le ruban de sa ligne intraveineuse, sentant la douceur de sa peau. Sa peau était autrefois grasse, toute la douceur d'une main de trois ans, cette couche de graisse ou la douceur des jeunes muscles, comme un nuage couvert de soie. La vie n'a peut-être pas eu le temps de faire des ravages sur son corps, mais la leucémie l'a certainement fait. Sa main est mince maintenant. Je peux sentir les os. Nous espérions tous une rémission.

PAPA, p. 33
Joël Henneberry, Francisation

Cela fait plus d'une heure que la bataille dure. Il est épuisé beaucoup, il se laisse amener vers moi. Rendu à mes pieds, il sent ma présence et repart à toute vitesse. L'action n'est pas terminée. Je décide donc de me déplacer vers le bas de la fosse pour l'amener dans une eau plus profonde. Je « reele », c'est reparti pour encore un bon moment.

MA RIVIÈRE, p. 21
Maurice, Alphabétisation

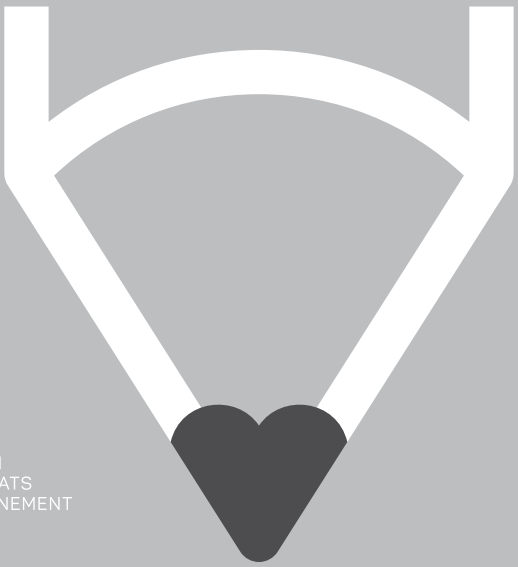
Les années ont passé, mon emprisonnement intérieur m'a menée au fond du baril, la période la plus creuse de ma vie.
Deux choix s'offraient à moi : je m'éteignais ou j'avançais. Pour moi, décider de faire face à la vie représentait aussi être une personne « normale » si on peut dire. Avec de l'aide extérieure, dont je bénéficie encore aujourd'hui, je travaille très fort à chasser tous mes démons et à développer une estime de moi, ce que je n'ai jamais eu.

MA VOIX, p. 55
Sandra Dam, 1er cycle

MA PLUS BELLE HISTOIRE

2021-2022

MARS 2022



FÉDÉRATION DES SYNDICATS DE L'ENSEIGNEMENT
CSQ

CSQ
Centrale des syndicats du Québec

COORDINATION DU PROJET

Frédéric Maltais

COMITÉ DE SÉLECTION

Luc Allaire, Christiane Beaulieu, Émilie Bégin, Nathalie-Patricia Bélanger, Mélanie Bellemare, Brigitte Bilodeau, Isabelle Coulombe, Charles-David Duchesne, Isabelle Faust, Mélanie Fortier, Lisa Fournier, Martine Gagnon, Chantal Gariépy, Maxime Garneau, Sarah Généreux, Guylaine Guèvremont, Isabelle-Line Hurtubise, Chantale Jean, Mario Labbé, Annie-Claude Lachance, Marie-Ève Lagacé, Fanny Lamache, Éric Laroche, Martine Lauzon, Huguette Lavoie, Frédéric Maltais, Audrey Parenteau, Julie Pinel, Dominic Provost, Marie-Hélène Samson, Mélissa Savard, Sylvie Théberge, Isabelle Tremblay-Chevalier et Maude Tweddell **ainsi que l'équipe de volontaires de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) qui s'y sont investis sous la coordination dynamique de Jacques Boucher** : Claire Bélanger, Réjean Benoit, Louise Bergeron, Édith Blais, Lynn Bourgault, Laurier Caron, Bernard Croteau, Godelieve De Koninck, Gilles Duchesne, Daniel Gagné, Magelline Gagnon, Marlène Gagnon, Céline Giguère, Andrée Gosselin, Claire Guay, Pierrette Guay, Diane Huot, Marie Kronstrom, Denise Lachance, Jacqueline Lachance, Huguette Lamontagne, Madeleine LeBoeuf, Roberte Lefrançois, Réjean Lemelin, Lise Lemieux, Carole Lessard, Johanne Mercier, Claire Minguy, Christian Payeur, Louis-Marie Pichette, Micheline Quirion, Jean Robitaille, Silvana Salomone, Gervais Soucy, Denise Turcotte-Gauthier et Gisèle Turcotte.

SECRÉTARIAT

Guylaine Guèvremont, Annie-Claude Lachance, Marie-Ève Lagacé, Marie-Hélène Samson et Mélissa Savard.

RÉVISION LINGUISTIQUE

Martine Lauzon et Stéphanie Martel

MOT DE L'ÉQUIPE

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes… et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours.

Que de talent ! Tels seront les mots qui vous viendront en tête en parcourant ce 19e recueil de textes du concours d'écriture *Ma plus belle histoire*. Il contient les 50 textes qui ont retenu l'attention de notre jury, mais tous les textes reçus ont été lus avec intérêt et ont été appréciés. À sa lecture, vous serez témoins du courage dont ont fait preuve les élèves en acceptant de se révéler avec autant d'authenticité.

Tantôt le récit de leur parcours, tantôt le reflet de leurs aspirations ou de leurs appréhensions, ou encore carrément le fruit de leur imagination, les élèves vous donnent un accès inédit à une partie de leurs réflexions intimes. Accepter de rendre publiques ses réflexions et de se mettre à découvert demande du courage. Alors qu'ils ont consenti à relever le défi, ils en sortent gagnants, grandis par cette expérience enrichissante et par la reconnaissance qui en découle.

Le concours *Ma plus belle histoire* est une vitrine exceptionnelle pour mettre en valeur le talent des élèves inscrits à la formation générale des adultes, mais aussi leur persévérance et leur ténacité. Les quelque 400 élèves ayant soumis un récit lors de la présente édition peuvent donc être extrêmement fiers du travail accompli !

Ce concours constitue aussi une vitrine pour mettre en lumière le professionnalisme et l'expertise des enseignantes et enseignants de la formation générale des adultes. Ils guident leurs élèves dans leur processus d'écriture et les accompagnent dans cette étape de leur formation avec brio. Ensemble, ils forment une équipe d'élite, mobilisée pour la réussite, au sein de laquelle se créent des liens de confiance.

Pour compléter votre découverte de ces duos maître-élève, consultez les capsules vidéo présentant les textes gagnants et leur auteur dans chacune des catégories. Elles sont diffusées sur nos réseaux sociaux.

Merci à tous ces enseignants et enseignantes qui s'approprient le concours *Ma plus belle histoire* et qui contribuent activement à en faire un succès année après année. Sans leur participation et leur engagement, il serait impossible de le réaliser. Évidemment, le contexte pandémique des deux dernières années ne facilite en rien leur travail ! Pourtant, c'est ce même contexte qui aura permis à plusieurs dizaines d'élèves de participer à des ateliers d'écriture virtuels animés par le parrain de l'édition 2021-2022, Manu Militari. Ces ateliers, fort appréciés, ont été l'occasion pour les élèves de rencontrer le poète et rappeur québécois et d'expérimenter, avec lui, des techniques d'écriture intéressantes.

Merci à nos généreux partenaires qui, par leur appui financier, participent à la pérennité du concours.

Bonne lecture !

La présidente de la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ),

Josée Scalabrini

Le président de la Centrale des syndicats du Québec (CSQ),

Éric Gingras

La présidente de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ),

Lise Lapointe

Le concours d'écriture *Ma plus belle histoire* est une occasion exceptionnelle pour l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) de promouvoir la persévérance scolaire.

En cette période particulièrement ardue, les bouleversements inhérents à la pandémie de la COVID-19 ont des répercussions certaines sur les élèves et sur tout le personnel de l'éducation. Ainsi, il est d'autant plus admirable de lire chaque individu ayant à faire face à cette adversité dans son désir d'achever son parcours scolaire.

Bravo aux participantes et participants pour leur détermination et leurs efforts remarquables. Puis, merci au personnel à l'éducation des adultes pour son dévouement.

Enfin, au nom des 60 000 membres de l'AREQ-CSQ, je tiens à féliciter les lauréates et lauréats des prix décernés par la FSE-CSQ.

Encore une fois, nous avons eu droit à une année mouvementée. J'aimerais donc applaudir tous ceux et celles qui se sont accrochés à leurs études et qui n'ont rien abandonné malgré les épreuves de la vie.

Je suis bien placé pour savoir comment il peut être difficile de terminer son secondaire. J'ai moi-même triplé ma troisième secondaire avant de quitter l'école, j'avais 16 ans. Une deuxième secondaire en poche, j'ai eu beau cogner à plusieurs portes, peu se sont ouvertes. Ainsi va la vie. Quelques années plus tard, je suis retourné sur les bancs d'école et, avec beaucoup de fierté, j'ai finalement décroché mon diplôme d'études secondaires !

Cependant, je n'aurais jamais imaginé un jour être le parrain d'un concours comme *Ma plus belle histoire*, organisé par la Fédération des syndicats de l'enseignement, pour lequel j'encourage des élèves de partout au Québec à écrire un poème. Quel revirement de situation pour le jeune décrocheur que j'étais ! Il est vrai que je suis tombé en amour avec l'écriture et que cette passion m'a transformé.

Outre le fait que j'ai été honoré, j'ai eu aussi beaucoup de plaisir à participer aux ateliers d'écriture. Je félicite d'ailleurs tous ceux et celles qui ont écrit des textes, et j'ai déjà hâte de lire les 50 qui seront publiés !

J'aimerais également souligner le travail des enseignantes et enseignants. On le dit trop peu, mais leur dévouement est impressionnant et peut transformer à tout jamais la vie de quelqu'un.

Connaissez-vous Albert Camus ?

Cet écrivain exceptionnel était tellement pauvre que, lorsqu'il était jeune, sa mère voulut le retirer de l'école pour qu'il aille travailler. C'était en Algérie française, au début du siècle dernier, la situation était tout à fait banale. Camus aurait sûrement vécu dans la même misère que sa mère, analphabète et démunie, si cela n'avait été d'un certain professeur qui insista pour le garder à l'école. Ce professeur a convaincu la mère du petit Camus en lui faisant comprendre que son fils avait des capacités extraordinaires et que l'école était sa seule manière de sortir de la misère. Plusieurs années plus tard, Camus a obtenu une bourse pour aller étudier à Paris et est finalement devenu l'un des plus grands écrivains au monde. En 1957, il a même reçu un prix Nobel ! Comme quoi, dans la vie, rien n'est impossible ! Et comme quoi les enseignantes et enseignants peuvent exercer une influence ahurissante sur le destin de leurs élèves !

Bonne fin d'année !

Manu Militari

LE PRIX
COUP DE POUCE
CAISSE DESJARDINS DE L'ÉDUCATION

Intitulé à juste titre Coup de pouce Caisse Desjardins de l'Éducation, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000 $, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

L'ÉQUIPE ENSEIGNANTE DU CENTRE SAINTE-THÉRÈSE (CSS DES CHÊNES), À DRUMMONDVILLE, AVEC LE SOUTIEN DU SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT DE LA RÉGION DE DRUMMONDVILLE

L'ÉQUIPE ENSEIGNANTE DU CENTRE CHAMPAGNAT (CSS DES CHIC-CHOCS), À SAINTE-ANNE-DES-MONTS, AVEC LE SOUTIEN DU SYNDICAT DES TRAVAILLEURS DE L'ÉDUCATION DE L'EST DU QUÉBEC

L'ÉQUIPE ENSEIGNANTE DU CENTRE DE FORMATION GÉNÉRALE DES ADULTES – PAVILLON DAMASE-BOULANGER ET PAVILLON DE FORMATION EN EMPLOYABILITÉ (CSS DU LAC-SAINT-JEAN), À ALMA, AVEC LE SOUTIEN DU SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT DU LAC-SAINT-JEAN

L'ÉQUIPE ENSEIGNANTE DU CENTRE DE FORMATION DES MASKOUTAINS (CSS DE SAINT-HYACINTHE), À SAINT-HYACINTHE, AVEC LE SOUTIEN DU SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT VAL-MASKA

Votre engagement, gage du succès de ce concours, est une véritable source d'inspiration.

Au nom de tous vos pairs, enseignantes et enseignants, félicitations !

Parmi les initiatives des membres de ces équipes et des syndicats locaux qui les ont activement soutenus, mentionnons :

Au chapitre de la promotion :

- Implication de plusieurs enseignantes et enseignants pour une meilleure stabilité du projet, et concertation ;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, intégration sociale, intégration socioprofessionnelle, etc.), y compris les centres de détention ;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour) ;
- Diffusion en grand nombre des affiches, des formulaires et des anciens recueils ;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes ;
- Création de versions thématiques du concours (*Ma plus belle histoire… d'amour*, *Ma plus belle histoire… d'horreur*) ;
- Utilisation des circuits télévisuels internes pour de la publicité en circuit fermé.

Au chapitre de la célébration et de la valorisation :

- Bonification des prix, création de certificats locaux ;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels ;
- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence de l'ensemble des élèves du centre, des autres personnels du centre et du centre de services scolaire, des partenaires et de la communauté (invités d'honneur, auteurs littéraires, familles, anciens élèves, etc.) ;
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, des photographies ;
- Conférence de presse ;
- Activités pédagogiques et lecture individuelle des textes ;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants ;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et dans les médias électroniques ;
- Création d'une page Web ;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public ;
- Mention au Conseil des commissaires, à la Direction générale, au Conseil d'établissement, à l'Assemblée des personnes déléguées ;
- Plaques commémoratives, Mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur ;
- Recherche des élèves participants ;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, soupers, etc.) ;
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école.

REMER-CIEMENTS

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires :

Votre passion, notre vocation

Desjardins
Caisse de l'Éducation

SSQ assurance

Les libraires.ca

Les protections RésAut
Assurances auto, habitation et entreprise

CSQ
Centrale des syndicats du Québec

Druide

Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.

SOMMAIRE

12 COUP DE CŒUR
EGO ERIS
Alexis Drouin-Vallée

15 CE FUT UN JOUR ET UNE NUIT
Nancy Badeau

18 L'ACCEPTATION DE SOI
Jessy Servais

19 LA VILLE DE MES RÊVES
Cécile Marcouiller

21 MA RIVIÈRE
Maurice

22 MA DESCRIPTION
Éloise Villeneuve

24 MENTION SPÉCIALE
LE 12 NOVEMBRE 2009
Marc-André

25 LE PLUS GRAND BONHEUR DANS MA VIE
Van Tan Pham

28 NOS TRACES
Jireth Mahecha

30 L'EFFONDREMENT DE SISYPHE
Joao Pedro da Costa Souza

33 PAPA
Joël Henneberry

36 MENTION SPÉCIALE
UN CAFÉ TRÈS COMPLIQUÉ
Fernanda Sabrina Da Cruz Barros

39 L'AMOUR EN TEMPS DE GUERRE ET D'ÉPIDÉMIE
Shaima Ali Hussein Al-Khafaji

41 UN HOMMAGE POUR MON FRÈRE
Kimberly Boucher

43 L'ESPRIT MILLÉNAIRE DE GRAND TIAM
Èva Laurence Gaéta

47 MA SOUFFRANCE
Aladji Nagombe

49 MEILLEURE AMIE POUR LA VIE
Maggaly Corbeil

50 UN RÊVE SAUVEUR
Erika Vargas Rumualdo

53 POUR TOI MAMAN
Jean-Marc

55 MA VOIX
Sandra Dam

58 MENTION SPÉCIALE
JE VEUX M'EN ALLER
Alexandra Lizeth Del Angel

59 **LE TEMPS D'UN AMOUR IMMUABLE**
Maxime Giasson-Caouette

63 **L'INSTANT D'UN RÊVE**
Nicole Charette

65 **UNE PERLE ILLUMINÉE**
Anne-Marie

66 **IDENTITÉ**
Jay Carrière

70 **ANXIÉTÉ**
Jess Dufresne

73 **CHAPITRE 9**
Véga Roy

77 **SENTIMENT D'ESPOIR**
Frédérick

79 **LES APPARENCES**
Mahéva Riendeau

81 **FILLES-MÈRES**
Richère Doucet

83 **LA ROUTE**
Diego St-Pierre

85 **LA PAGE D'ENCRE**
Sarah Bergeron Nobert

89 **MENTION SPÉCIALE**
ITIN-ERRANT
Marilou Caron Duceppe

90 **MOTESKANO, SUR LES TRACES DE NOS ANCÊTRES**
Jean-Pierre Julian-Kenley

93 **EMMA PEUT PARLER AUX ANIMAUX !**
Valérie Dubé

95 **MON PETIT FRÈRE, MON INSPIRATION !**
Kevin Lavallée

98 **LE JOUR OÙ LA LUNE CESSA DE BRILLER**
Rébecca Landry

101 **MON PLACARD**
Dave Francoeur

104 **POINT-VIRGULE**
Marie-Soleil Clément

106 **LE « JANGOULA »**
Nagombe Charphadine

108 **MERCI**
Élyse Caron

111 **AMOUR MALSAIN**
Samuel Grenier

113 **NOURSINE**
Hiba Alomar

116 **UNE HISTOIRE AU FOND DU TIROIR**
Eliud

119 **À CŒUR OUVERT**
Alexandra Arseneault

122 **UNE NOUVELLE ÉTOILE**
Fanny Bouchard Gagné

124 **MENTION ANTIDOTE**
BLANCHE-NEIGE
Régis Crousset

127 **SOUFFRANCE**
Na-Ima Yaya Aboubakar

129 **UN RÊVE ÉVEILLÉ**
Angela Lebel

132 **LA DERNIÈRE CHIPS**
Maxime Ferguson

135 **À CAUSE D'UNE ÉTOILE**
Jeanne Côté

139 **MENTION SPÉCIALE**
L'ÉTRANGE DÉCOUVERTE
Jocelyne Gallant

N. B. Les textes ont bénéficié d'une révision linguistique respectant au mieux les choix de forme des auteures et auteurs.

COUP
DE CŒUR

EGO ERIS

Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,
Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire
Tu seras un homme, mon fils.

– Rudyard Kipling

Je le hais.

Quand j'ouvre la porte de mon appartement, je le vois debout devant la fenêtre. Il porte seulement des pantalons. Il regarde dehors, mais le lever du soleil hivernal illumine un visage léthargique. Il tient une cigarette invisible qu'il porte à ses lèvres sèches. Ses bandages sont défaits, il saigne. Depuis ces quatre derniers mois, je m'occupe de mon père. Il souffre d'une maladie dégénérative rare qui affecte la glande pinéale. La source et la cause nous sont inconnues, mais le processus est clair ; la victime perd la capacité de dormir, puis la mémoire, puis, après être rendue folle au bout de plusieurs mois de misère, la vie.

« C'est un processus lent, lent, mais inéluctable », que le médecin a dit. La souffrance aime prendre son temps avec les meilleurs hommes. Le docteur, lui, était enjoué d'envoyer ses découvertes à ses amis à la capitale. Le malheur d'un homme fait le bonheur d'un autre.

Selon ma tante, le premier mois, mon père était en pleine forme. Il pensait que le diagnostic du médecin était fautif. « Je vous le dis, qu'il répétait en riant, je vivrai pour l'enterrer, ce docteur ! » Le deuxième mois, il pouvait passer des jours sans dormir. Il parlait à des étrangers comme à des amis et à des amis comme à des étrangers. Le troisième mois a été le pire ; mon père mourut. Il ne parlait plus. Le feu à l'intérieur

de ses yeux s'est éteint. Et il se grattait la poitrine jusqu'au sang comme pour sortir son cœur d'une cage aux barreaux rouillés. En dépit de tout, ce sont les jours comme aujourd'hui les pires. Il se lève, nu, à part ses bandages, et il reprend ses anciennes habitudes comme si de rien n'était. Il pense qu'il marche, il pense qu'il fume et il pense qu'il vit. Il n'est plus mon père, seulement une effroyable pantomime. Son propre corps est en déni de la mort de l'âme. Il est assis à sa table. Je pense qu'il me fixe. Je lui prépare la seule chose qu'il peut manger : un gruau froid. Il n'y a que lui et moi. Tous les membres de la famille, qui ont juré de l'aider et de le supporter, ont déserté le mois dernier. L'altruisme et les fausses larmes siéent aux lâches.

L'année dernière, ma mère souffrait d'une maladie dégénérative elle aussi, mais du corps et non de l'âme. Au lieu de la supporter, mon père l'a abandonnée dans un hospice. Elle est morte peu après le diagnostic de mon père. C'est elle qui m'a rejoint pour que j'aide son mari. Notre dernière dispute datait de presque un an. Le temps efface les détails, mais les conséquences durent toujours. Ma mère m'avait supplié, en larmes, de reconsidérer ma décision : « Viens aider ton père, il ferait la même chose pour toi ! » Jadis, j'aurais craché à terre et j'aurais tourné le dos. Et pourtant, je suis là, en train d'essuyer la bouche de mon père.

Parfois, il parle, il chuchote, *ad nauseam*, la même phrase, mais je ne comprends que la fin : « *Ego eris, ego eris*. » Mon père était jadis un homme de lettres, professeur de littérature à l'université. Le premier signe de la dégénérescence fut l'oubli total de son poème préféré, *Desiderata*. C'était son hymne pendant les moments difficiles : maladies, blessures, mort d'un proche. « Si tu peux trouver la beauté dans la souffrance, alors tu la trouveras en abondance. » Il me répétait cela avant de dormir. Plus maintenant.

J'ai été convoqué d'urgence au bureau du médecin peu après que mon père eut perdu sa lucidité. Les docteurs de la capitale avaient trouvé ce qu'il avait : une maladie avec un nom latin qui frappe une personne sur un million. Aucun traitement n'existe, même pas pour repousser l'inévitable. Le docteur enleva ses lunettes et me regarda dans les yeux : « Nous soupçonnons que la maladie commence à

Alexis Drouin-Vallée,
2e cycle

Centre d'éducation des adultes des Découvreurs – Le Phénix (Québec), CSS des Découvreurs

Enseignante : Sarah Lavoie, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives

se développer à partir de la quarantaine. Une chose est claire, Monsieur, cette maladie est héréditaire. » Le seul héritage universel, c'est le sang du père à son fils. Et il contient tous ses défauts, ses vices, ses péchés et ses maladies.

Le soir venu, je me tenais devant la fenêtre et je regardais la pleine lune. Mon père se berçait sur une chaise en bois grinçante et marmonnait les mêmes mots : « *Ego eris... ego eris*. » Il était impossible de dormir. Toute colère que je portais envers mon père avait disparu. La lave d'un volcan se change éventuellement en pierre ; ça ne change rien d'être têtu.

La journée où ma mère m'avait appelé en larmes pour me supplier de prendre soin de mon père, elle pleurait et se plaignait que tout le monde avait abandonné cet homme. Cependant, la colère concernant l'abandon de ma mère animait encore mon jugement. Pour me convaincre, ma mère me rappela donc mes séjours à l'hôpital, quand j'étais malade et qu'il me tenait dans ses bras toute la nuit. Je le regardais en imaginant la scène. Un sentiment semblable à la sympathie surgit en dépit de moi.

Un homme a besoin de la permission de son père pour devenir un homme ; je ne l'ai jamais reçue.

Son regard rencontra le mien. Son corps émacié se leva de sa chaise et il se mit à boiter vers moi. Ses jambes l'abandonnèrent, et il tomba. Je le rattrapai avant qu'il touche le sol. Il me prit dans ses bras pour la première fois depuis des années. C'est à ce moment que je compris les mots qu'il murmurait depuis tout ce temps : « *Tu fui ego eris*. » Les derniers mots de ma mère résonnaient dans mon esprit, alors que je le déposais sur sa chaise.

« *Tu fui ego eris*, ce que tu es, j'étais, ce que je suis, tu seras. Aide ton père et aime-le pour toujours, car Dieu sait qu'il t'aime en retour. »

CE FUT UN JOUR ET UNE NUIT

Ce fut un jour et une nuit, en fait six mois de nuits.

J'arrivais après sept heures de vol, plus un trajet d'une trentaine de minutes d'avion de brousse. La température avait été clémente, le voyage sans problème. Il me semblait une éternité où j'avais mis le cap sur la grande ville de Montréal pour les études et le travail. L'éloignement physique m'empêchait de revenir autant que je le souhaitais. Les miens me manquaient, revenir au bercail était un ressourcement, un bonheur que j'attendais avec impatience.

Heureuse et disposée, j'arrivais enfin. L'Alaska et ses terres blanches bleutées d'une pureté inégalée. C'était toujours aussi éblouissant. Pour peu, j'aurais cru que le soleil se moquait de moi en se prélassant à refléter cette perfection ! Une magie, une invitation à ne plus repartir ! Douze longues années s'étaient écoulées depuis mon dernier voyage, enfin j'y étais et pour un bon bout de temps. À peine quarante-cinq minutes de voiture de cette piste aérienne située au bout de nulle part me séparaient du bonheur.

Notre bourgade se trouvait au sud de Barrow. Appartenance sacrée à la descendance inuite dont j'étais si fière. Bien que le froid extrême et l'isolement des grandes villes étaient notre quotidien, nos cœurs eux étaient chauds et nos coutumes se ressemblaient. Les histoires des anciens au coin du feu, les agapes, nous avions toujours de la joie et de l'amour ; les valeurs d'humanisme, obsolètes aux grandes communautés.

J'accourus à la petite bâtisse qui faisait figure d'aéroport. Plus j'approchais de la porte, plus je croyais reconnaître la voiture de mon ami de toujours, Paul. Il était venu me cueillir. Nous avions changé, gamins que nous étions ! Les années laissant leurs traces, mais, malgré tous les malgré, nous nous retrouvions comme si l'on s'était quitté la veille. L'amitié demeure une splendeur de l'âme.

J'avais eu cette chance de boucler mes vacances afin d'arriver pour le dernier coucher de soleil. Il était tradition de se rassembler pour admirer ses dernières lueurs qui ne reviendraient que dans six mois. Chemin faisant, il me semblait que mon parka était plus lourd que chaud. Bien sûr, comme tout le monde, je savais que le climat affectait la planète entière, mais pas chez nous ; ce devait être une belle journée qui m'accueillait, sans plus. Encore quarante-cinq minutes de voiture et j'y étais.

Plus j'avançais vers notre village, plus je voyais de verdure et même des chants d'oiseaux rieurs. J'étais étourdie devant tant de diversité. Que ce fut étrange… Je remarquais que les véhicules n'étaient plus chaussés de chaînes, seulement les voitures de dépanneuses et de policiers. Comment tant de changements avaient-ils eu le temps de se réaliser ? Seulement une douzaine d'années ? Ma patrie n'existait plus. « Un souvenir heureux » est plus vrai bien souvent que le bonheur avait. Insulter de constater ce réchauffement. Personne n'a le droit de violer et de souiller la terre de mes souvenirs ! Bien qu'heureuse de revenir, les sentiments s'entremêlent. Comment conjuguer joie et incertitude, plaisir et insécurité ? L'étourdissement m'envahissait encore.

Bien sûr que j'étais à l'affût des nouvelles météorologiques et de ce que me décrivait ma mère dans ses lettres. Il y a l'information qui intéresse les gens, le reste demeure sous silence. Le scandale est payant ; on affirme un réchauffement climatique jamais vu, sans pour autant faire état des gens. J'étais dans un déni majeur, je vibrais dans mon for intérieur. Tout avait changé. Je croisai le regard de Paul, il avait déjà tout compris de mes appréhensions, de mes déceptions. Il arborait un sourire compatissant devant mes yeux inquisiteurs.

Arrivée au sein de notre village, je vis que la station d'essence, d'articles de chasse et pêche tenue par madame Marie était maintenant une épicerie. Tout ce qu'il y a de plus commun dans les grandes villes, mais pas à Barrow ! Dix dernières minutes de route et j'y étais.

Ma mère sortit m'accueillir, tandis que mon ami de toujours sortit mes bagages et nous rejoignit à l'intérieur. Je regardais mon père, il semblait si faible et vieux, ma mère me dit doucement à l'oreille le gros mot « cancer ». Il essayait de se lever, j'allai vers lui et dis que mes pleurs étaient de joie. En fait, j'étais complètement dépassée, déphasée.

Il n'y avait eu à ma connaissance aucune maladie de ce genre. J'eus un court moment de lucidité comprenant que les moyens de vie, chasse et pêche, n'existaient quasiment plus du tout. Autres mœurs, autres symptômes. Le repas qu'elle nous avait concocté assurait mon court moment de vérité. Tout avait changé, à la base le clivage de nourriture saine et d'eau pur au profit des achats de nourriture chimique. Douze ans n'est que peu de temps pour assimiler tous ses changements. Je compris alors ce qu'elle avait déjà vu depuis fort longtemps, tous ces bouleversements. Un bruit sourd et trop bruyant fit retenir mon souffle ; un glacier fragilisé céda de l'iceberg. Contre nature. Un frisson parcouru mon épine dorsale.

Je compris différemment beaucoup de pourquoi. Elle m'avait tant suggéré d'étudier, c'est pourquoi, qu'à mes seize ans, mes parents avaient pris tout le bas de laine afin de me louer une pension près des institutions scolaires. J'étais jeune et je pouvais assimiler des changements, mais eux ? Pourquoi n'étaient-ils pas partis ? À cet instant, je voyais le visage de mon père, une peau forte et tannée comme du cuir. Un de ces derniers d'une longue fratrie, une des dernières tribus. L'amour de la terre et des coutumes inuites ; c'était toute leur vie, leurs racines étaient plus profondes que tous ces changements.

Un jour l'Esprit de la Terre reprendra sa place, la faune et la flore reviendront…

Nancy Badeau,
Soutien pédagogique

Centre d'éducation des adultes du Chemin-du-Roy (Trois-Rivières), CSS du Chemin-du-Roy

Enseignante : Vanessa Huard, Syndicat de l'enseignement des Vieilles-Forges

Jessy Servais,
Présecondaire

Centre d'éducation des adultes Le Parcours (Dolbeau-Mistassini), CSS du Pays-des-Bleuets

Enseignante : Julie Tremblay, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon

L'ACCEPTATION DE SOI

Je m'appelle Jessy et j'ai 25 ans. Je suis un homme plutôt jovial qui adore faire du sport. D'ailleurs, le sport m'a permis de m'intégrer à mon groupe d'élèves quand j'étais plus jeune. Mon père a toujours pratiqué des sports d'endurance. Je crois que la pomme n'est pas tombée loin de l'arbre.

J'étais très habile dans les activités physiques. Mais c'était loin d'être la même chose dans les autres matières comme le français, les mathématiques ou l'anglais. Cela ne m'a pas aidé à augmenter mon estime personnelle. Malgré les efforts que je déployais, mes résultats étaient loin de ceux de mes amis. Avec le temps, j'ai constaté que la commotion cérébrale que j'avais faite à la suite d'une chute avait sûrement un lien avec tout ça. J'ai inlassablement pensé que j'étais moins intelligent que les autres. J'éprouvais un sentiment d'infériorité ; je me détestais.

Sur le marché du travail, c'était un peu la même chose ; j'étais loin d'être le meilleur. Les difficultés que j'avais rencontrées durant mon parcours scolaire m'obligeaient à travailler deux à trois fois plus fort pour, encore une fois, arriver aux mêmes résultats que les autres. Toutefois, après avoir lâché l'école, j'ai remarqué que j'avais beaucoup de cœur au ventre. Les patrons et les employés où j'ai travaillé appréciaient le fait que je me donnais autant pour l'entreprise. Enfin un sentiment de fierté !

Tout le monde a ses forces et ses faiblesses. Selon moi, nous avons des capacités plus fortes pour compenser celles qui sont plus faibles. Depuis, ma façon de voir les gens a changé. Au lieu de les regarder sous un seul angle, j'essaie d'avoir une vision d'ensemble. Un être humain, c'est plus que des qualités ou des défauts. Il faut cesser de jouer à la victime. On doit plutôt se dire que tout ce que l'on souhaite peut se produire. Il suffit d'y consacrer le temps et l'énergie nécessaires. Par contre, il ne faut pas avoir un objectif qui demanderait plus d'une vie à se réaliser. Avoir une mentalité de victime va t'empêcher d'avancer. Faites comme moi et supprimez cette fausse croyance de vos pensées.

LA VILLE DE MES RÊVES

La ville où j'habite maintenant est située au sud de Baleck, sur le bord de la mer. On y retrouve plein de belles petites maisons multicolores, donnant une vue imprenable sur la mer des Colombes. Les routes sont toutes faites de sable, et les gens y circulent à pied. Les enfants de l'endroit y sont en sécurité et savent qu'ils peuvent se permettre d'y jouer ou lambiner à leur guise. La population est d'environ 500 habitants et est habitée du même sentiment de sécurité. En fait, cette ville fut créée il y a plusieurs années, par un groupe de personnes ayant des valeurs communes ; entre autres, l'entraide, l'honnêteté et la sécurité.

Par ailleurs, toute la population aide à la prise de décision de la ville. En fait, si l'on a des idées pour améliorer une chose, on soumet la demande à une équipe qui s'occupera de préparer une rencontre où toute la population est conviée pour discuter de la proposition. Cette équipe est en place pour un mois seulement. Par la suite, on regarde qui est intéressé à prendre la place et, comme il ne s'agit que d'une courte période, la population a vraiment à cœur d'y participer. Il faut dire que cette ville est née du désir de certaines personnes de vivre autrement. Elles ont donc élaboré un plan de vie commune, en mettant leurs idées en commun pour fonder cette petite ville où il fait bon vivre.

Bien sûr, les gens sont tous animés d'un même élan, soit l'entraide. Si l'on est en difficulté, on peut être certain que l'on trouvera facilement de l'aide, quel que soit le problème qui est le nôtre. Que ce soit un enfant qui a perdu le caillou que sa grand-mère lui avait donné et demande au premier passant de l'aider, ou l'adulte qui demande à son voisin de l'aide pour rentrer son épicerie, les services sont toujours demandés et rendus avec le sourire.

Il va de soi que la vie à cet endroit est vraiment merveilleuse, pour une personne comme moi qui adore l'eau, que ce soit un ruisseau, un fleuve ou une mer, sur le bord de l'eau, je suis heureuse. Pour moi, l'eau est vraiment thérapeutique. Alors dans une petite ville, telle que Lubie, je suis au comble du

Cécile Marcouiller,
Soutien pédagogique

Centre d'éducation des adultes du Chemin-du-Roy (Trois-Rivières), CSS du Chemin-du-Roy

Enseignante : Vanessa Huard, Syndicat de l'enseignement des Vieilles-Forges

bonheur. En fait, c'est la vie dont j'ai toujours rêvé. Depuis que j'ai 10 ans, je rêve de voir la mer et de vivre dans un pays qui est sous le soleil à longueur d'année. Le soleil est pour moi énergisant, alors que le froid m'en a fait voir de toutes les couleurs. Combien de fois je suis rentrée avec les pieds gelés pour être restée trop longtemps au grand froid durant l'hiver.

D'ailleurs, depuis que je suis là, je me sens beaucoup plus relaxe et calme. On dirait que toute la tension de ma vie s'est envolée. Ma respiration est égale et posée, et je ne ressens plus cette boule qui m'accompagnait souvent tout le long de ma journée. Je respire beaucoup plus facilement maintenant et je ne sens rien qui entrave ma respiration, comme c'était le cas avant que j'habite ici.

Notamment, les journées sont parsemées de petits bonheurs chaque jour. On y voit des poules, des chats et des chiens qui vivent au même rythme que la population ; il y a même quelques vaches ici et là. On y voit aussi les enfants qui gambadent joyeusement, les gens revenant de la pêche et qui sont heureux de leur prise, les oiseaux qui gazouillent un peu partout. En effet, la vie se déroule calmement et sans crainte d'un manque quelconque, car vivant en partie de la pêche et du jardinage, de même que d'entraide, il est très facile en cas de difficulté d'aller chez son voisin si toutefois il y a un manque quelconque, nourriture ou autre. Et l'on sait que ce manque ne durera pas, car il sera vite comblé par l'entraide.

Donc, aujourd'hui, je peux dire que je suis heureuse et, bien sûr, je prévois d'y terminer mes jours, en profitant de tout ce que cet endroit et sa population peuvent m'apporter et bien sûr en participant aussi à la vie active de cette merveilleuse ville qu'est Lubie. J'ai finalement trouvé ma place au soleil, après en avoir rêvé pendant des décennies.

MA RIVIÈRE

En ce matin de la mi-juillet, il fait beau, la rivière Matane est belle et les poissons sont au rendez-vous. La rivière est miroir, elle a plein de reflets du soleil et, grâce à mes lunettes polarisées, j'en ai « spotté » de très beaux. Je regarde l'eau et je suis prêt pour la première passe. Tôt le matin, le saumon marsouine à plusieurs endroits dans la fosse. Je descends dans l'eau et j'en repère un qui effleure le dessus de l'eau. J'envoie ma mouche vers le poisson qui est actif, c'est sûrement un preneur. Je regarde si le poisson va la prendre, je suis prêt à avoir de l'action, et oui il mord à la mouche ! Enfin le combat commence ! Je ferre le poisson pour qu'il soit bien pris à la mouche et, par expérience, je crois que c'est une bonne prise. Il force la ligne, je lui en donne. Par la suite, il s'immobilise. C'est enfin le bon moment pour « reeler » la ligne, mais il ne veut pas venir vers moi. Je le laisse partir avec la soie, le moulinet siffle, c'est formidable de voir cela, c'est une vraie lutte entre le poisson et moi ! Qui va gagner, lui ou moi ? Je ne baisse pas les bras, je me bats pour gagner le combat. Cela fait plus d'une heure que la bataille dure. Il est épuisé beaucoup, il se laisse amener vers moi. Rendu à mes pieds, il sent ma présence et repart à toute vitesse. L'action n'est pas terminée. Je décide donc de me déplacer vers le bas de la fosse pour l'amener dans une eau plus profonde. Je « reele », c'est reparti pour encore un bon moment. Je ne veux pas trop le forcer, car j'ai seulement une huit livres au bout de ma ligne. Le saumon se colle au fond et ne veut plus bouger. Je donne des tapes sur ma canne à pêche pour lui faire avoir des vibrations pour qu'il redécolle. Soudain l'action recommence. Je sens qu'il n'en reste pas pour longtemps, le saumon s'épuise de plus en plus. Je le ramène à moi pour une deuxième fois. Le moment de le « tailer » est presque qu'arrivé. J'ai peur de le perdre, car ça fait un bon moment que j'ai un combat avec. Quelques minutes plus tard, il se fait prendre dans mon « tailer ». J'ai enfin gagné la lutte contre le poisson. Je suis fier, c'est une très belle prise. Il pèse environ 20 à 25 livres selon mon expérience. Par la suite, je prends mon saumon, je le mets dans ma glacière, dans le coffre arrière de mon pick-up. Départ pour la passe

Maurice,
Alphabétisation

Centre de formation générale des adultes CSS des Hautes-Laurentides

Enseignante : Karine Despaties, Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières

migratoire où l'on enregistre les saumons à Matane. Je rentre dans la passe pour aller enregistrer mon saumon. Il y a la vitrine où l'on compte les saumons qui montent vers la rivière, il y a justement trois beaux spécimens, dont un d'au moins 30 livres. Ma capture pèse sur la balance 25 livres et quart. Wow ! C'est une très belle prise ! La journée est terminée pour moi. Je retourne à la maison la tête pleine de beaux souvenirs et les bras morts de fatigue. Ma bien-aimée est bien fière de moi. À plus, ma belle rivière.

MA DESCRIPTION

Bonjour à tous,

Aujourd'hui je voudrais vous faire part d'un sujet qui me définit particulièrement. Je vous expliquerai aussi ce que les termes utilisés veulent dire. Je vous exprimerai aussi comment je me sens vis-à-vis ce changement.

Depuis quelques temps, j'ai découvert que je suis pansexuel. Ce terme signifie que je suis attiré par la personnalité des gens et non par leur genre ni leur apparence. Je peux donc aimer autant les hommes, les femmes, etc. Ce qui compte pour moi, ce n'est pas l'apparence, mais ce que la personne est à l'intérieur.

Par la suite, j'ai réalisé que je suis transgenre. Cela veut dire que je suis né dans le corps d'une femme, alors que je suis un homme. Au fond de moi, je ne me suis jamais considéré comme une femme. Puis, je préfère que les gens me nomment au masculin. Concernant mon nom, j'aimerais que vous m'appeliez Éloi ou Élo. Je désire faire un cheminement de transition sous peu pour changer mon corps et mon nom.

Lorsque j'ai compris qui je suis, je n'osais pas le dévoiler à personne. J'avais peur du jugement des gens, de mon entourage et de ma famille. Un jour, j'étais à une soirée

cinéma maison avec mes deux plus jeunes cousines et je leur ai avoué ma véritable personne. Le lendemain, elles m'ont beaucoup encouragé à en parler avec le reste de ma famille. Puis, ce fut un énorme poids que je m'enlevais sur les épaules.

Pendant tout ce temps, je me sentais extrêmement anxieux, car je devais vivre une double vie et inventer une personne que je n'étais pas. Puis, j'ai décidé que je devais parler de ma transidentité aux gens pour leur expliquer qui je suis en réalité. Puis, ce fut une expérience magnifique dans laquelle j'apprenais à m'assumer en tant qu'homme pansexuel.

Pour terminer, je voudrais vous dire que vous pouvez me poser des questions à propos de cette nouvelle si vous avez moins bien compris. Je réponds à toutes les questions. Sur ce, merci à tous de m'avoir écouté, je vous souhaite une bonne journée.

Éloise Villeneuve,
Présecondaire

Centre de formation de l'Envol (Joliette), CSS des Samares

Enseignante : Stéphanie Saindon, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière

MENTION SPÉCIALE

Marc-André,
Présecondaire

Centre de formation générale des adultes du Chemin-du-Roy (Trois-Rivières), CSS du Chemin-du-Roy

Enseignant : Luc Beauchesne, Syndicat de l'enseignement des Vieilles-Forges

LE 12 NOVEMBRE 2009

Dès le premier instant où j'ai vu ta petite main, tu as saisi mon cœur et mon âme.

De ma grosse main seulement, je portais tout ton corps rempli de bonheur qu'il est.

De cette même main, je t'ai réconforté et dorloté. De mes mains, j'ai bâti ma vie que je te partage.

Heureux que nous sommes, naïf que je suis.

La vie est parsemée d'embûches que je n'ai pas su éviter.

Aujourd'hui, tu en paies le prix autant que moi. Nos derniers temps de vie commune ont été difficiles, à ton tour tu m'as donné la main, sans le savoir, elle me gardait fort malgré tout.

Nos vies se sont séparées pour un court instant qui me parait interminable. La prison me fait réfléchir, je me repose. Au téléphone avec toi, ça me raisonne.

Je me prépare à reprendre une vie commune avec toi. Nos mains sont unies pour la vie, mon fils que j'admire, mon ami inestimable, l'équipe de feu que nous sommes.

À bientôt,

Papa qui t'aime.

LE PLUS GRAND BONHEUR DANS MA VIE

Je suis né dans une famille paysanne, dans un pays que les gens appellent un paradis socialiste : le Vietnam. Ma maison était au milieu d'un grand champ. Au loin, à plus d'un kilomètre de chez moi, il y avait d'autres maisons. J'ai eu une bonne enfance avec des rêves brûlants d'avenir.

À l'école, nous avons appris par nos professeurs que notre pays était riche et beau, avec des forêts dorées et des mers argentées... Quand nous étudions l'histoire, nous apprenions que notre armée était courageuse et très guerrière. Notre armée a vaincu les envahisseurs les plus puissants au monde, tels que la France, les États-Unis, le Japon et la Chine. Durant mon enfance, j'étais très fier de notre pays et de nos militaires.

De plus, nos enseignants nous ont appris que : M. Hô Chi Minh et le parti communiste vietnamien ont eu des mérites qui ont apporté la paix et l'indépendance à notre pays. C'est pour cette raison qu'ils nous ont dit d'être éternellement reconnaissants à M. Hô Chi Minh et au parti communiste vietnamien ; que les patriotes doivent aimer M. Hô Chi Minh et aimer le parti communiste vietnamien, je le croyais aussi. J'aimais mon pays, j'aimais M. Hô Chi Minh et j'aimais le parti communiste du Vietnam comme tout le monde.

Cette amour pour mon pays a changé quand je suis allé étudier à l'université. Certains professeurs d'université nous ont appris que notre pays était l'un des dix pays les plus pauvres au monde, que notre monnaie était l'une des plus basse au monde. À ce moment, je n'ai pas su ce que les autres élèves pensaient, mais je me sentais moi-même très confus et très inquiet. Je remettais en question ce que j'avais appris à l'école : « Pourquoi nous avaient-ils enseigné des choses contraires ? »

Dès lors, avec ma curiosité, j'ai commencé à rechercher la vérité sur notre pays. À travers diverses sources d'information comme VOA, RFA, Internet, Facebook et à

écouter les vieux raconter le passé... J'ai soudain réalisé que notre pays était autrefois riche et beau. Maintenant, il est l'un des dix pays les plus pauvres au monde. Aujourd'hui, la soi-disant forêt d'or et la mer d'argent dans notre pays ne sont plus. Le gouvernement laisse les gens exploiter, sans aucun contrôle ! Il n'y a aucune politique de conservation pour préserver les ressources nationales pour les générations futures. Finalement, ces découvertes m'ont faites comprendre que M. Hô Chi Minh et le parti communiste du Vietnam avaient menti en disant apporter la paix et l'indépendance dans notre pays.

L'une des conséquences d'aujourd'hui est que la forêt a été défrichée. C'est l'une des causes des inondations annuelles dans notre pays en saison de pluies. Cependant, ce qui est étrange, c'est qu'on voit que les maisons des fonctionnaires et des gardes forestiers sont construites entièrement en bois.

Et la mer ? Les gens pêchent sans aucun contrôle. Ils attrapent tous les gros poissons, les petits poissons et même les poissons qui sont en période de reproduction. Aussi, le gouvernement développe des centrales électriques au charbon avec la technologie obsolète de la Chine le long des côtes, polluant l'environnement marin, causant la mort de poissons et épuisant davantage les ressources marines. C'est le cas de l'usine sidérurgique de Formosa qui pollue le milieu marin dans les provinces centrales du Vietnam et qui a choqué l'opinion mondiale.

À propos de l'histoire selon laquelle M. Hô Chi Minh et le parti communiste du Vietnam ont apporté la paix et l'indépendance à notre pays, c'est une histoire complètement fabriquée. En fait, notre pays a obtenu son indépendance par les japonais en mars 1945. À cette époque, le roi Bao Dai a créé un pays qui a été appelé Empire du Vietnam et le roi Bao Dai a invité M. Tran Trong Kim à être premier ministre. Mais, en août 1945, M. Hô Chi Minh et le parti communiste du Vietnam, avec le soutien de l'armée chinoise, ont usurpé le gouvernement du roi Bao Dai pour établir un nouveau gouvernement qui est appelé la République démocratique du Vietnam. Donc, il est clairement que notre pays a obtenu son indépendance sans M. Hô Chi Minh et le parti communiste vietnamien. Cette historique est si longue que je ne peux pas tout raconter ici.

Avec le temps, j'ai continué de chercher la vérité. J'ai découvert des vérités douloureuses et dures pour notre pays. Je me suis rendu compte que le parti communiste vietnamien avait fait de notre pays ce qu'il est aujourd'hui. Notre pays est une dictature totalitaire. Les dirigeants ne permettent pas à notre peuple d'exprimer ses opinions, il n'y a pas de manifestations, pas de dissidence, pas de partis opposés. Les dirigeants du parti communiste vietnamien prennent leurs décisions seuls. Ils ne sont pas différents des rois de la période féodale. Ils achètent et vendent des titres entre eux, ils placent leurs enfants et leurs petits-enfants à des postes de direction du pays. En plus, ils ne se questionnent pas à savoir si ces personnes ont ou non du talent et de l'expertise. Depuis plusieurs décennies, ils ont créé une machine encombrante avec des personnes incompétentes, inutiles, avides de pouvoir et de richesse. Ces décisions ont rendu notre pays pauvre et arriéré aux yeux de population mondiale d'aujourd'hui.

Pourquoi ne nous battons pas pour notre droit de vivre ? C'est une très bonne question. Beaucoup de gens l'ont fait. En conséquence, ils ont été reconnus coupables de crimes contre le gouvernement et emprisonnés. Certaines personnes ont été tuées, d'autres ont eu comme garantie l'asile politique par des gouvernements étrangers tels que les États-Unis, le Canada, la France, l'Allemagne, etc. Ces réfugiés politiques ont pu survivre grâce aux communautés vietnamiennes étrangères qui ont fait pression sur le gouvernement du pays hôte. D'autres personnes ont quitté le pays de différentes façons, moi y compris.

Maintenant, j'habite au Canada depuis un peu plus de deux ans. En dehors du travail et des études de la langue française, j'écoute souvent les nouvelles et je pense souvent à mon pays. Je compare souvent le Vietnam et le Canada. En réfléchissant, je crois que le Vietnam pourrait avoir des conditions meilleures et plus favorables que le Canada ; par exemple, sa position géographique, son industrie touristique, son climat, ses ressources forestières, marines et minérales, etc. Malheureusement, ces avantages ne peuvent pas aider notre pays à se développer, car le pays s'est appauvri depuis qu'il est dirigé par un régime politique totalitaire communiste.

Van Tan Pham,
Francisation

Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CSS de Saint-Hyacinthe

Enseignant : Danaël Lachance, Syndicat de l'enseignement Val-Maska

En pensant à ma patrie, je me sens désolé pour mon pays et son peuple. Je souhaite que notre pays ne soit plus un régime dictatorial du parti communiste. Je souhaite que mon peuple ait la liberté et des droits de l'homme comme les États-Unis, le Canada, la France, l'Allemagne. Ce serait le plus grand bonheur de ma vie.

NOS TRACES

Un jour en travaillant dans une résidence, je parlais avec une vieille madame de 92 ans. Je lui disais que l'hiver est un cauchemar et je ne l'aimais pas. En regardant la fenêtre, elle m'a répondu : « C'est quelque chose que nous ne pouvons pas modifier, ces changements font du bien, nous devons accepter chaque étape de la vie, même si parfois cela ne nous tente pas, ce qui est important, c'est de continuer. » Ces mots ont changé complètement ma mentalité.

D'après moi, la vie est comme la mer, remplie de plein de possibilités, de sourires et de larmes, de réussites et de déceptions, de joie et de tristesse.

Mais tout en sachant cela, nous vivons la vie comme si nous savions jusqu'à quel moment notre cœur arrêtera de battre. Nous marchons dans la vie si inquiets que nous oublions que nous sommes encore là. Parfois, nous oublions de remercier pour ce que nous avons, pour ceux qui nous entourent, pour ce que nous avons réussi et pour chaque expérience que nous avons vécue. Parfois, nous oublions de profiter de chaque détail que la vie a pour nous.

D'ailleurs, la vie est comme un long chemin où nous avançons pas à pas. Et parfois, nous sentons que nous sommes au milieu d'un long, intense et triste hiver ou dans un confortable et joyeux été, ou même dans un automne solitaire. Toutefois n'oublions pas que chaque saison de l'année a une date limite, profitons de chaque moment parce qu'il y aura un jour où la tempête deviendra calme.

La vie est aussi comme un bal et c'est à nous de choisir si nous sommes ceux qui dansent même si leurs pieds font du mal ou nous sommes ceux qui s'assoient sur la chaise pour regarder comment d'autres personnes s'amusent en dansant sans honte.

La vie est comme un orchestre, où chaque personne, même si elle joue d'instruments différents et a des partitions et des fonctions différentes, forme une belle harmonie. Et à chaque saison de notre vie, nous aurons des gens qui nous apprendront beaucoup, certains nous feront éclater le cœur de joie, d'autres nous feront du mal, d'autres que nous laisseront tomber, beaucoup d'autres seront prêts à nous embrasser dans les jours les plus tristes. Mais toutes ces personnes sont l'ensemble des musiciens qui jouent dans notre propre orchestre, ce sont ces personnes qui forment une grande mélodie, cette mélodie que nous appelons l'expérience de la vie.

Nous devons toujours profiter de chaque instant avec les gens autour de nous, parce que parfois, avec tant de circonstances, nous oublions de répondre à un salut ou même de dire combien nous aimions quelqu'un. Et c'est alors qu'au bout d'un moment, nous réalisons ce que nous avons perdu, ce qui aurait pu être ou ce que nous aurions pu dire et ce qui n'a jamais été.

Il faut aussi savoir que la vie n'est pas une compétition, car dans ce long chemin que nous parcourons ensemble, beaucoup partiront plus tôt que prévu, beaucoup d'autres continueront avec nous.

Sur le long chemin, nous aurons des gens qui seront plus ou moins stables financièrement, émotionnellement et même qu'ils auront beaucoup plus de réalisations que nous. Quel que soit le rythme auquel nous suivons le chemin, nous devons le faire en comprenant que nos temps ne sont pas les mêmes, nos efforts non plus, et peut-être notre destin n'est-il pas d'être comme les autres ou d'avoir ce que les autres ont.

Sur le long chemin, certains courront, d'autres marcheront, beaucoup d'autres s'arrêteront pour se reposer et continuer à leur propre rythme. La vie est plus que de démontrer à d'autres ce que nous ne sommes pas. La vie est plus que de

Jireth Mahecha,
Francisation

Centre de formation générale aux adultes Sainte-Thérèse (Drummondville), CSS des Chênes

Enseignante : Huguette Lavoie, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

vouloir être la plus belle ou le plus beau. La vie est bien plus qu'essayer de plaire à tout le monde, la vie est plus qu'avoir le meilleur téléphone, la vie est plus que de nous comparer avec d'autres, parce que nous sommes si ordinaires, mais si uniques. Nous sommes si compliqués, mais si simples en même temps.

Bref, chaque saison de l'année est nécessaire, chaque étape et chaque processus de notre vie sont essentiels. Donc, si nous sommes toujours là, c'est pour laisser nos traces partout où nous sommes et aussi pour laisser des traces sur les chemins de la vie des autres personnes. Nous sommes ici pour aimer avec intensité, pour apprendre de nos erreurs et pour vivre chaque instant avec l'espoir que l'avenir sera meilleur, que nous serons meilleurs. Puis, qu'un jour nous apprécierons chaque détail, qu'un jour nous apprécierons absolument tout, même le courage que nous avons eu pour continuer à être ici.

L'EFFONDREMENT DE SISYPHE

Aujourd'hui, il fait beau. Je ne me suis pas encore levé, mais la lumière qui rentre par ma fenêtre ne ment pas. J'observe les rayons de soleil pendant quelques minutes et je pense à quelque chose que j'ai déjà oublié. Je me suis réveillé, mais tout me semble un rêve. Je me lève. Mon image dans le miroir semble réelle, mais je ne suis pas sûr. Elle ne me ressemble pas. Je ne sais pas si elle m'a déjà ressemblé un jour. Je vais à la cuisine, je fais la vaisselle d'hier et je prends un café. Il est chaud et amer dans ma bouche. C'est la chose la plus certaine que j'ai ressentie ce matin. Je mets mon manteau et j'ouvre la porte. Les rayons de soleil atteignent mon visage. Je sors.

Du trottoir, presque toutes les maisons de la petite rue où j'habite sont visibles : la maison à côté de la mienne, jaune, avec la porte blanche, 147, parfois il y a un chien noir là-bas. La maison blanche, déjà sale, 148, et l'autre, verte, 257, que j'ai toujours trouvé jolie. J'arrête mes yeux à la vue de la petite maison bleue avec des détails blancs au bout de la rue. L'homme qui habite là-bas est portugais. Un homme grand, gros et sérieux. Un homme bon. Nous n'avons jamais échangé de mots, mais il hoche toujours la tête quand je passe. Il n'est pas dehors, donc je hoche la tête à la façade de sa maison et je commence à marcher.

Je marche et je pense. Les pensées m'entourent, mais je ne m'y noie pas. Je flotte en elles, apparemment sans direction – mais mes jambes sont bien sûres d'où aller. Pas. Pas. Pas. Droite, gauche, droite. Je regarde mes pieds pendant qu'ils dansent, mais je n'entends pas la musique. Je ne peux pas identifier le rythme. Je marche et encore je suis arrêté – parfois arrêté dans le temps ou juste perdu. Jusqu'au moment où je me retrouve, en partie.

C'est samedi. Je suis au parc central. Quelques personnes sont ici ou là. Je m'assois sur un banc. J'aime l'endroit, le mouvement, le vert, les petits bruits qui se mélangent aux sons de la ville. Le moineau là-bas semble sourire, même si un moineau ne peut pas sourire. Un petit garçon mange sa crème glacée. Il sourit, j'en suis sûr. Il me semble heureux. Je ne me souviens pas beaucoup de mon enfance. Je ne me souviens pas d'avoir été aussi heureux. Je me souviens d'être vivant et c'est tout.

Un aboiement de chien me ramène au banc où je suis assis. Le chien court après sa balle rouge. Il l'attrape et l'apporte à son maître. La balle est lancée encore une fois. Il court et le processus se répète à nouveau. Je pense qu'il sera fatigué bientôt. Probablement qu'il vient toujours dans ce parc et joue toujours avec la même balle. J'envie ce chien. Je ne sais pas si j'ai quelque chose comme une balle rouge – ou si je courrais pour ça si j'en avais une.

Joao Pedro da Costa Souza,
Francisation

CFGA des Rives-du-Saguenay (Chicoutimi), CSS des Rives-du-Saguenay

Enseignante : Jessica Goulet-Potvin, Syndicat de l'enseignement du Saguenay

Je décide que j'en ai vu suffisamment – je ne sais pas de quoi. Près du parc, je peux déjà voir un bâtiment gris avec du verre miroir. Je travaille là-bas depuis trois ans. C'est là où je m'en vais maintenant. Pas. Pas. Pas. Gauche, droite, gauche. Le bâtiment n'est pas loin, mais j'ai le sentiment de ne pas pouvoir l'atteindre. C'est possible que je marche mal.

J'arrive. À l'entrée du bâtiment, j'échange des « bonjours » avec l'agent de sécurité et j'utilise ma carte pour entrer. Pour la première fois en trois ans, je choisis les escaliers. Mon cœur devient lourd comme du roc. Je le porte comme un héros – même si je n'en suis pas un. J'imagine combien de personnes ont monté ces escaliers. Combien de personnes vont encore les monter. C'est comme ça. La plupart du temps je vis les choses qui auraient pu être. Quelques fois je vis les choses qui peuvent être. Je ne connais pas les choses qui sont. Le présent est pour moi quelque chose d'inaccessible. Je dépasse mon étage habituel.

Je sors sur la terrasse du toit. Je venais ici pour fumer, mais j'ai arrêté il y a un an. Je voulais mieux respirer. C'était la bonne décision. Je ne suis pas trop fatigué. L'air remplit mes poumons et je rencontre le soleil une fois de plus. Mon cœur est plus léger, comme si mes poumons le soulevaient. Je fais quelques pas en avant et je vois la ville (du moins les parties qui ne sont pas cachées par les autres bâtiments). Je sens une larme commencer à se former au coin de mon œil droit. Je respire.

Je monte sur le parapet. Le vent m'embrasse, mais son étreinte n'est pas chaude. Un moineau vole à travers les bras imaginaires qui me serrent. Peut-être le moineau de tout à l'heure. Cependant, il ne semble pas sourire. Parfois la vie n'est pas toujours agréable, même si on a des ailes. Ça n'importe pas. Oui, aujourd'hui il fait beau.

PAPA

Je jure devant Dieu que je déteste tout. Je déteste la leucémie par-dessus tout, mais le sentiment s'est propagé.

Je suis de nouveau à son chevet à l'hôpital et je n'aime pas la façon dont les infirmières me parlent maintenant. Je suis assez venu ici ces derniers temps, cet endroit donne l'impression que c'est une autre pièce de notre condo. La façon dont les infirmières me regardent quand elles pensent que je ne fais pas attention, je sais qu'il se passe quelque chose. Nous ne parlons pas de la météo aujourd'hui.

Je pense qu'ils l'aiment aussi, mon gars. Il est comme ça. Les gens ne peuvent s'empêcher de tomber amoureux de lui. C'est mon fils, je suis partial, mais je ne pense pas que j'exagère trop. Ils l'aiment et ils pensaient qu'il s'en sortirait.

Je lui tiens la main. Je lisse le dos de sa main avec mon pouce, évitant le ruban de sa ligne intraveineuse, sentant la douceur de sa peau. Sa peau était autrefois grasse, toute la douceur d'une main de trois ans, cette couche de graisse ou la douceur des jeunes muscles, comme un nuage couvert de soie. La vie n'a peut-être pas eu le temps de faire des ravages sur son corps, mais la leucémie l'a certainement fait. Sa main est mince maintenant. Je peux sentir les os. Nous espérions tous une rémission.

Maintenant, il dort. Il ressemble à un épouvantail de bande dessinée. Son cou est fin, délicat, et sa tête chauve me rappelle ses photos de bébé, bien que l'effet soit plus bulbeux maintenant. Il ne peut pas se reposer assez. Il est faible tout le temps. Vu la façon dont les infirmières agissent, ça pourrait être sa dernière nuit.

À cette pensée, je recommence à pleurer. Je m'essuie les yeux et me racle la gorge.

Les heures passent. Je pense contacter sa mère biologique, mais je ne sais pas si je devrais. Les termes de l'adoption étaient assez clairs. Je veux dire, je ne sais pas si je devrais essayer de la contacter malgré ses conditions d'origine.

Je m'inquiète pour sa respiration. Cela semble superficiel.

Le café à l'eau de moppe d'ici ne fonctionne pas pour moi. Mais, écoutez, à ce stade, il n'y a peut-être pas de café sur terre qui puisse rivaliser. Au moment où je commence à m'endormir sur la chaise, je l'entends dire :

— Papa.
— Oui, mon chéri ?

Je m'approche, lisse la peau de son crâne chauve, regarde ses yeux. Je veux revoir ses yeux, le laisser regarder dans les miens et voir combien je l'aime. Sûrement, il sait combien je l'aime. Je lui dis tout le temps. Bien sûr qu'il le sait, nous le savons tous les deux. La façon dont il me tenait quand je le déposais tous les jours à la garderie, comment il courait vers moi quand je le récupérais. Et quand nous étions ensemble, nous ne faisions que jouer. La vie était un jeu. Puis la leucémie. Puis Pat Patrouille à la télévision dans l'hôpital.

Il semble trop fatigué maintenant. Il n'ouvre pas les yeux. Il bouge ses lèvres et je mets mon oreille près de lui. C'était difficile de l'entendre, car les machines ont commencé à déclencher des alarmes, mais j'ai fermé les yeux pour me concentrer. Je voulais entendre.

J'ai entendu ce qu'il a dit. Je savais que c'était fini après ça, et les infirmières ont respecté notre plan, n'ont pas interféré et n'ont pas essayé de me retirer de lui, alors que je faisais des sons que je n'avais jamais fait auparavant. Elles ont juste tamisé les lumières et fermé la porte coulissante pour que je ne dérange pas trop les autres patients.

Mon doux garçon.

Mon gars.

Je me suis assis dans ma voiture dans le garage de l'hôpital et j'ai crié jusqu'à ce que je perde ma voix et que des étoiles scintillent au bord de ma vision. À part mon mal de gorge, je me sentais totalement engourdi.

J'ai décidé ce que je ferais après les funérailles. Je vais arrêter de travailler, vendre le condo, vendre mes actions, tout ce que j'ai et voler vers l'Est. Je vais rejoindre un monastère bouddhiste et faire vœu de silence. Je n'ai pas été religieux depuis que je suis enfant. Je veux aller à l'Est pour m'asseoir et travailler, mes mains préparant les repas, lavant la vaisselle, frottant les sols, le tout en silence. Je ne le ferai pas pour la religion. Je veux entendre. Je veux toujours entendre ce que mon fils m'a dit à sa mort. Peut-être que cela me changera, me sauvera de moi-même, cette misérable noirceur que je ressens depuis la plante des pieds jusqu'aux cheveux restants sur ma tête.

— Papa.
— Oui, mon chéri ?

Les alarmes sonnaient, une voix appela un code dans l'interphone.

— J'aime tout, Papa, murmura-t-il.

Il l'a dit comme ceci :

— J'aime tout, Papa.

Joël Henneberry,
Francisation

Centre la Croisée
(Repentigny),
CSS des Affluents

Enseignante :
Louise Sourdif,
Syndicat de
l'enseignement de
la région des Moulins

MENTION SPÉCIALE

UN CAFÉ TRÈS COMPLIQUÉ

Je suis une femme brésilienne typique. Et bien… je ne suis pas très typique. Je suis de ceux qui immigrent dans un autre pays et qui connaissent un total de 1 % de la langue locale. Les personnes ont simplement besoin de savoir : « je ne parle pas le français », pas encore.

Quand je suis arrivée au Canada, je savais que la langue officielle de ma province de destination serait le français, mais innocemment j'ai pensé que je pouvais facilement tout faire avec l'anglais. Et bien… j'avais tort. Premièrement, parce que je n'immigrais pas exactement au Canada, j'immigrais à la nation du Québec. Tout ici est en français, tout ! Aux panneaux de signalisation, la publicité, à la télévision. Et non ! Pas tout le monde parle anglais ici.

Donc, je me suis inscrite à un cours de francisation dès que j'en ai eu l'opportunité. Rapidement, j'ai trouvé que même au niveau 1, toute la classe était en français. L'enseignante parlait un mélange de « sons incompréhensibles » qui semblaient indéchiffrables. J'ai compris 1 mot sur 30, mais évidemment j'ai hoché la tête comme « oui » toutes les fois que l'enseignante me regardait avec la confiance d'un locuteur natif. Étonnamment, après quelques jours, tous les mots qui n'avaient pas de sens ont commencé à s'organiser dans ma tête et, rapidement, je savais comment dire mes informations personnelles.

Bientôt, j'ai ressenti le besoin de sortir de ma zone de confort qu'est la classe. Je voulais tester mes compétences dans un endroit plus… demandant. C'est alors que j'ai eu l'idée de commander mon « petit café noir » quotidien en français.

Le lendemain, je me suis réveillée enthousiasmée par mon aventure et j'étais confiante de pouvoir le faire tout de suite. À 8 h, j'ai tout recommencé :

— Un petit café noir, s'il vous plaît. J'ai dit. Un peu archaïque, je sais, mais efficace.
— C'est complet ?

Et ce café était tout sauf complet, c'était le plus incomplet. J'ai donc essayé d'expliquer :

— Non, ce ne pas complet. Sans sucre, sans crème, sans lait. Seulement le café.
— Hein… ? elle m'a regardée confuse.
— Sorry, it's just a black coffee. Je me suis rendue à l'anglais.

Après cela, la demande a suivi en anglais. Je suis partie en espérant que l'employée, au milieu de tant de clients, oublierait ce moment malheureux. Maintenant, j'ai compris que le « c'est tout » que je connaissais pouvait aussi être « c'est complet ». La commande, pas le café.

C'est alors que je me suis préparée un peu mieux, en espérant qu'il n'y ait pas mille façons de dire la même chose. J'ai cherché quelques mots de base dans le dictionnaire et j'ai fait mon deuxième essai.

— Bonjour, je voudrais un petit café noir, s'il vous plaît. J'ai dit. Vocabulaire élégant, raffiné, poli, félicitations Fernanda.
— C'est complet ?
— Oui, c'est complet. J'ai répondu, presque comme une québécoise.

Alors après avoir payé, elle a continué :

— « Sons incompréhensibles » ?

Fernanda Sabrina Da Cruz Barros,
Francisation

Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CSS des Hautes-Rivières

Enseignante : Louise McCaffrey, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu

Je savais qu'elle voulait savoir si je le prendrais sur-le-champ ou si ce serait à emporter. Mais je n'étais pas sûre si elle parlait de l'un ou de l'autre. Quelles sont mes chances ? 50 % ! Alors, sans comprendre la question, j'ai répondu :

— Oui !

Quelle malchanceuse, elle entamait la procédure du passeport de vaccination, quand je l'ai interrompue :

— Sorry, it's not to drink in here.

D'accord, 2-0 pour l'anglais. Est-ce si compliqué de commander un café ? Apparemment, assez compliqué pour prendre quelques essais avant la perfection. Mais j'ai 5 jours par semaine pour réussir et, finalement, je pourrai commander mon café sans l'aide d'une autre langue.

Bientôt, j'ai regardé quelques vidéos sur Internet sur *How to order in a restaurant in French,* grand était mon envie d'être indépendante pour faire cette commande matinale.

Le lendemain matin, j'ai réessayé :

— Bonjour. Je voudrais un petit café noir, s'il vous plaît. Et c'est complet ! J'ai dit, en essayant d'éviter d'autres questions.

Bientôt, j'ai préparé mes oreilles à comprendre chaque petit mot qui sortirait de cette préposée dans les prochaines secondes.

— Est-ce pour emporter ou pour manger ici ? demanda-t-elle, confiante dans ma connaissance de base de la langue française.
— Pour emporter !

Et c'était la première fois que je commandais mon petit-déjeuner simple, sans anglais, sans malentendu ou sans l'aide d'un tiers, pas question de ne pas avoir envie de faire les premiers pas vers l'indépendance linguistique, que même avec le gros accent et la prononciation douteuse, j'ai réussi à me faire comprendre en terre québécoise.

L'AMOUR EN TEMPS DE GUERRE ET D'ÉPIDÉMIE

Il se tient devant la fenêtre avec impatience et quiconque le voit pense qu'il attend quelque chose d'important, mais en fait le vortex de souvenirs l'a emmené vers des souvenirs qu'il ne veut pas oublier, car ils représentent les plus beaux jours de sa vie.

Il avait des souvenirs du premier jour où il l'a rencontrée. Elle était comme des roses sauvages, comme une brise de printemps parfumée. Elle était calme et belle avec ses yeux innocents. Elle t'oblige à naviguer avec ses beaux yeux noirs. Son amour pour elle est un coup de foudre, un amour qui est entré très vite dans son cœur, faisant de lui un amant. Il était resté éveillé de longues nuits en y pensant. Chaque fois qu'il fermait ses yeux, il la trouvait devant lui, chaque fois qu'il ouvrait un livre, sa mémoire sautait entre les lignes. Jusqu'à ce qu'il sente qu'il ne peut pas être plus loin et qu'il doit la chercher, lui demander de l'aimer comme il l'aime, mais y a-t-il quelque chose de facile dans la vie, dans ce pays où il n'y a que des malheurs ? La différence de sectes était le plus gros problème, car sa famille n'accepterait pas quelqu'un d'une autre secte, mais il ne désespéra pas et décida de faire la guerre pour elle. Il décida qu'il ne pourrait pas vivre sans elle, surtout après avoir appris que leurs sentiments sont réciproques et qu'elle l'aime autant qu'il l'aime.

Il a décidé qu'il trouverait un moyen de se faire accepter comme mari pour leur fille, peu importe à quel point c'était difficile et peu importe à quel point il devait attendre. Après son insistance et ses tentatives, sa famille accepta avec difficulté. Il n'y avait pas de jours plus heureux pour son cœur que ce jour-là. Il s'est noyé dans la magie de ses yeux et, pour cet amour, il lui a fait un mariage légendaire, comme s'il était sorti des pages d'un conte de fées. Ce jour-là, il n'a donné sa joie à personne. Il était comme un oiseau volant dans le ciel. Il a gagné sa princesse, qui incarne la vie et l'amour pour lui.

Il se souvient du premier baiser entre eux, comme si c'était du miel pur de ses lèvres de cerise qu'il désirait et que les circonstances les éloignaient. Après de nombreuses années, il a pu gagner son amour et la gagner. C'était très joyeux, et son rire était comme le printemps quand il venait après un hiver long et froid, comme si son rire chantait les gazouillis de joie des oiseaux au retour du printemps. Sa beauté était une légende babylonienne. Jusqu'à ce moment, il se souvient de ce qui s'est passé comme si c'était hier, quand cette foutue épidémie est arrivée, et il avait très peur pour elle, car elle accompagnait toujours les enfants et, ce jour-là, où elle est entrée dans la maison, il a senti qu'elle n'allait pas bien, seulement quelques mois s'étaient écoulés depuis leur mariage. Au début, il s'imagina qu'elle était enceinte parce qu'elle se sentait mal et a insisté pour l'emmener chez le médecin ; c'était le désastre.

Le médecin leur a demandé de s'assurer qu'elle n'était pas infectée par ce virus, il n'a jamais imaginé qu'elle pourrait tomber malade. La maladie s'est intensifiée et, avec la situation à Bagdad et leur incapacité à sortir la nuit, la maladie l'a attaquée avec force. Elle essayait de respirer et ne pouvait pas se battre pour la vie, mais y a-t-il une vie dans un pays gouverné par la corruption et la mort qui se propage dans ses rues.

À l'aube, il l'a portée et l'a emmenée à l'hôpital avec des larmes brûlant ses paupières, la suppliant de ne pas le quitter. Il n'a pas encore succombé à son amour, mais le médecin lui a dit que l'hôpital manquait d'oxygène et de médicaments, et c'est le cas depuis plus de dix-huit ans dans ce pays. Il a essayé d'obtenir de l'oxygène d'un autre endroit, mais en vain. Il a continué à chercher pendant longtemps et n'a pas trouvé le médicament.

Il est retourné à l'hôpital pour la voir, peut-être qu'elle allait bien, mais le médecin lui a dit qu'elle était mourante et voulait le voir.

Quand il a parlé au médecin de son état, il est devenu fou et ne pouvait pas parler. Il a juste senti que l'air s'épuisait et qu'il ne pouvait plus respirer.

Pourquoi Seigneur, pourquoi dans ce pays l'amour ne vit pas ? Soit à cause de la guerre et du sectarisme, soit à cause de l'épidémie. Sa femme est partie et ne lui a pas donné le temps de vivre avec elle. Elle est partie et la dernière parole qu'elle lui a dit « je t'aime ». Elle est partie et lui a laissé l'épave d'un homme fatigué d'amour et vivant seul.

Mon amour est mort et, quand elle est partie, ma vie est partie avec elle.

Shaima Ali Hussein Al-Khafaji,
1er cycle

Centre d'éducation des adultes du Chemin-du-Roy (Trois-Rivières), CSS du Chemin-du-Roy

Enseignante : Renée Désilets, Syndicat de l'enseignement des Vieilles-Forges

UN HOMMAGE POUR MON FRÈRE

J'ai choisi de rendre hommage à mon grand frère Michaël parce que je trouve qu'il est persévérant et, même s'il a vécu beaucoup de difficultés dans sa vie, il n'a jamais abandonné. Même s'il ne s'en rend pas compte, il inspire bien des gens autour de lui, comme moi.

Premièrement, dès l'âge de quatre ans, il se faisait intimider sans arrêt. Il arrivait de l'école en pleurant et avec plein de bleus sur les bras chaque soir. Moi, pendant ce temps-là, je ne pouvais rien faire, puisque je n'allais pas encore à l'école, mais je me suis jurée que j'allais le protéger, et ce, même si je suis plus jeune que lui, parce qu'au fond de moi, je savais qu'il était différent. Depuis ce temps, je l'ai toujours défendu, et ce, même si des fois, c'était difficile pour moi, car c'était mes amis qui l'intimidaient. Malgré tout, j'ai toujours choisi mon frère et ça sera toujours ainsi.

Ensuite, en 2007, à l'âge de 8 ans, il a été diagnostiqué TDAH (trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité). Il a aussi été diagnostiqué avec un trouble de l'anxiété. Quand mes parents m'ont dit : « ton frère est différent », moi, je ne savais pas « comment » il était différent et je ne savais pas ce que ça voulait dire. Après tout, je n'avais que 7 ans. Mais, j'ai vite

compris ce que ça voulait dire. Toutefois, ma perception de lui n'avait pas changé : c'était mon frère et, peu importe qu'il soit différent ou non, j'allais toujours le protéger.

D'abord, on croyait que ça serait tout, mais non, car, en 2011, à l'âge de 12 ans, il a reçu un diagnostic d'épilepsie juvénile nocturne. Heureusement, il en a fait pendant seulement deux ans. Mais en 2020, juste avant la COVID-19, on a appris que son épilepsie était revenue. Il devra maintenant prendre des médicaments pour le reste de sa vie. Quand j'ai appris qu'il faisait de l'épilepsie, en 2011, je me sentais mal pour lui et, quand mon père m'a dit que son épilepsie était de retour pour de bon, je me suis demandé si les maladies allaient le lâcher un jour.

Aussi, en 2015, il a fait une psychose à cause du médicament qu'il prenait pour son TDAH et de l'intimidation qu'il subissait. Cette journée, je vais toujours m'en souvenir. J'ai été appelée dans le bureau du directeur en fin de journée, juste avant que la cloche sonne. Il m'a seulement dit que mon frère ne sera pas dans l'autobus ce soir-là, de ne pas m'inquiéter pour lui et il m'a tendu une lettre. Elle expliquait pourquoi il n'était pas là. Mais moi, étant sa sœur, je m'inquiétais déjà. En arrivant à la maison, j'ai dit à ma mère que Mick n'était pas dans le bus, mais qu'il y avait une lettre qui en expliquait la raison. Quand mon père est arrivé de travailler et qu'il a su que mon frère n'était pas à la maison, mes parents ont téléphoné à l'école pour s'avoir où était mon frère. Aucun prof, infirmière, etc. ne voulait dire à mes parents où était leur propre fils. On a finalement su qu'il était en psychiatrie parce qu'il entendait des voix dans sa tête qui lui disait : « tue telle personne et tue-toi après. » Quand mon frère était à la maison tout allait bien, il n'entendait pas de voix, mais rendu à l'école c'était différent. Il avait toujours la capuche de son chandail sur la tête, il ne parlait à personne sauf à moi et il restait seul dans un coin pendant les récréations. Au moins, il a demandé de l'aide avant que ça se produise. Moi, depuis cette journée-là, je me suis dit dans ma tête que c'était ma faute, que je ne l'avais pas assez protégé et que si j'en avais fait plus, ça ne se serait pas produit. Il y a trois ans, je le lui ai finalement avoué ce que je ressentais et il m'a répondu que je ne pouvais pas en faire plus, que j'ai fait du mieux que je le pouvais pour le défendre et qu'il l'appréciait.

De plus, en 2017, on a su par son intervenante qu'il avait le SGT (syndrome de Gilles de la Tourette). Malgré tout ça, mon frère a toujours gardé espoir et, aujourd'hui, il est en appartement supervisé et il se débrouille très bien.

Je ne lui ai jamais dit, mais c'est un peu grâce à lui si je n'abandonne pas tout ce que j'entreprends. Malgré ses nombreuses maladies, il a toujours persévéré et foncé, même si c'était difficile pour lui. J'aurais aussi aimé prendre un peu de ses maladies sur mes épaules, pour qu'il puisse être mieux et normal.

Bref, mon frère, c'est quelqu'un d'unique et je ne l'échangerai pour rien au monde.

Mon frère, je t'aime, même si je ne te l'ai pas dit souvent de vive voix.

Kimberly Boucher,
1er cycle

Centre d'éducation des adultes Kamouraska–Rivière-du-Loup (Rivière-du-Loup), CSS Kamouraska–Rivière-du-Loup

Enseignante : Catherine Fournier, Syndicat de l'enseignement du Grand-Portage

L'ESPRIT MILLÉNAIRE DE GRAND TIAM

Il était une fois, à Sainte-Anne-des-Monts, un petit village dans le Nord du Québec, Odias Perree, un agriculteur de père en fils depuis six générations, avec sa femme Élise Perree et leurs trois fils : le premier, Gibert, un vrai grand explorateur de 6 ans ; le deuxième, Maurice, un petit espiègle de 3 ans et Normand, le dernier, un petit bonhomme plein de vie d'un an. Ils vivaient avec la grand-mère maternelle, Lynn Synnott. Une dame d'un grand raffinement, mais d'une sévérité incontestable. Elle était une vieille anglaise qui ne jure que par l'élocution de l'anglais, même si son français était impeccable.

C'était le temps des récoltes à Sainte-Anne-des-Monts. Bientôt, ce serait l'Action de grâce, et Odias Perree travaillerait jour et nuit. Il récoltait patates, carottes, betteraves, navets et cucurbitacées. C'est à ce moment de l'année que madame Lynn disait à son gendre :

— Turkeys will disappear !

Les petits enfants s'amusaient dans les champs, à l'orée de la forêt. Il leur était interdit d'aller dans la forêt, car elle était gigantesque. Ils pouvaient se perdre.

Élise Perree était une amoureuse des volailles et les poules étaient ses petites chouchoutes. Elle s'occupait des quatre-vingt-quatre poules avec amour et tendresse. Elle avait une poule qu'elle aimait particulièrement qui lui picorait toujours les mollets. Elle s'appelait Picotine. Élise, cette année-là, voulait gracier deux dindes. Comme elle l'avait lu dans le journal, le président des États-Unis l'avait fait. Les deux dindes graciées s'appelaient Bernadette et Margarèthe. Elles étaient d'une curiosité surprenante pour des petites volailles de bassecour.

Le 11 octobre 1970, la veille de l'Action de grâce, il était temps de transformer les trentaines de dindes en viande. Toutes les familles et les amis se réunissaient dans la grange. Pour l'occasion, les femmes s'occupaient du repas qui aurait lieu le surlendemain. Les hommes s'occupaient de l'abattage des dindes. Les enfants jouaient en haut de la grange, le petit espiègle de Maurice jouait sur le cheval noir à bascule, comme il avait l'habitude de le faire, Gibert regardait à travers la fenêtre et, pendant ce temps, Normand jouait avec une petite boîte rouge.

Tout à coup, Gibert vit Bernadette et Margarèthe qui s'enfuyaient de l'enclos en direction de la forêt. Les trois garçons décidèrent de les suivre. Ils rentrèrent dans la forêt sombre à la poursuite des dindes.

— Oh mon dieu ! s'écria Élise, alors que les garçons n'étaient plus en train de jouer en haut de la grange.

Odias commença à chercher les garçons à l'orée de la forêt. Il ne les trouva pas. La nuit tombait à grands pas de géant et les garçons n'étaient toujours pas revenus de leur escapade. Les parents se faisaient un sang d'encre pour leurs trois beaux garçons qui étaient disparus sans laisser aucune trace derrière eux. Ils étaient tous dans le salon. La famille et les amis cherchaient une solution pour les retrouver.

Lynn s'était levée et dit :

— À mon époque, il y a bien longtemps, mes chers enfants ont eu à demander l'aide du Grand Tiam. L'Esprit protecteur des grandes forêts et des précieux enfants les guidera vers les chemins éclairés. Les enfants sont un grand cadeau de la vie. Ils sont notre futur, nous devons en prendre grand soin. Je ne l'ai jamais dit, car à l'époque, c'était mal vu d'être à moitié amérindienne. Mon père était anglais, mais ma mère était de la nation Micmac, originaire de Maria. « Tiam » dans la langue Micmac veut dire « grand orignal blanc ». Pour demander son aide, il faut faire une offrande de tabac et d'une branche de sapin baumier.

Lynn exécuta la cérémonie d'offrandes pour demander de l'aide au Grand Tiam.

Les garçons se trouvaient dans la forêt obscure et lugubre, plongée dans la nuit ténébreuse. Un Esprit somptueux du grand hibou leur dit :

— Chers enfants, vous devez accomplir une quête pour revenir chez vous.

Il partit ensuite dans la nuit étoilée.

Les trois garçons se tenaient par la main pour ne pas se séparer. La rivière s'illumina devant eux d'un magnifique bleu azur. Ils suivirent la rivière, arrivèrent devant un petit lac au pied d'un sapin baumier où ils trouvèrent un castor. Devant eux, le mammifère dit :

— Gibert, en tant que grand explorateur, tu devras guider tes frères en haut de cette montagne devant toi.

Èva Laurence Gaéta,
1er cycle

Centre de formation de la Haute-Gaspésie (Sainte-Anne-des-Monts), CSS des Chic-Chocs

Enseignante : Isabelle Bernier-Gagnon, Syndicat des travailleurs de l'éducation de l'Est du Québec

Il lui donna une longue branche argentée du conifère.

— Prends-en grand soin, mon cher garçon.

Le castor replongea dans le lac et disparut aussitôt.

Les garçons se mirent en marche. Gibert dû porter Normand sur son dos, car il était trop petit pour escalader certaines roches. Ils arrivèrent en haut de la montagne et un coyote doré vint à eux. Il dit :

— Maurice, toi qui fais toujours des espiègleries à tes proches… Fais-moi rire et je te donnerai un cadeau.

L'enfant exécuta une de ses meilleures grimaces, dont lui seul avait le secret. Le coyote rit aux éclats et donna à Maurice une touffe de son beau pelage doré. Il repartit aussi vite qu'il était arrivé. Les garçons descendirent la montagne et l'Esprit du Grand Tiam apparut devant eux. Il leur dit :

— Vous avez accompli votre quête, mes précieux enfants. Avez-vous des offrandes à me donner ?

Gibert lui donna la branche argentée remise par le castor et Maurice la touffe de poils dorée remise par le coyote. Normand, pour sa part, déposa aux pieds du Grand Tiam la petite boîte rouge avec laquelle il jouait souvent. Cette boîte contenait le tabac de leur père. Une des plus belles offrandes pour le Grand Tiam. Le grand Esprit les prit sur son dos et les ramena chez eux au lever du soleil.

Depuis ce jour, à l'Action de grâce, on dépose une branche argentée de sapin baumier et une touffe de poils dorés de coyote aux pieds d'un sapin baumier. Les parents demandent au Grand Tiam de protéger leurs enfants pendant la prochaine année. Ils donnent à chaque enfant une petite boîte rouge contenant du tabac comme amulette protectrice. Si on en a la chance, on pourra percevoir le Grand Tiam, à l'orée de la forêt de Sainte-Anne-des-Monts, au lever du soleil, à l'Action de grâce.

MA SOUFFRANCE

Comme chaque enfant, on a tous eu des vies différentes. Même si certains ont eu la chance d'avoir une vie exceptionnelle, c'est tout le contraire pour d'autres. Voici mon histoire.

Je m'appelle Aladji Nagombe, je suis né le 10 juillet 2000 dans une petite ville appelée Berberati à l'ouest de la République centrafricaine. Je suis issu d'une famille pauvre composée de cinq enfants : mes deux grandes sœurs, Hawa et Inna, et mes deux grands frères, Souley et Baba. Ma mère s'appelait Aichatou et, mon père, je ne le connaissais pas, mais d'après mes frères, il s'appelle Balla Salis et il vit encore. J'ai été abandonné par ce dernier à la naissance et j'ai été élevé par ma mère et à l'aide de mes deux grandes sœurs qui travaillaient comme domestiques à domicile. Ma mère, elle, ne travaillait pas, puisqu'elle était malade et n'avait pas suffisamment de moyens. Alors je ne suis jamais allé à l'école, je n'étais pas un enfant gâté comme les autres, je ne recevais pas de cadeaux lors de mes anniversaires ni les fêtes. Donc, la vie de ma mère et la mienne dépendaient de mes deux grandes sœurs. Quant à mes deux grands frères, eux aussi, c'était vraiment dur de leur côté. Malgré tout, en 2010, alors que j'avais juste 10 ans, ma mère est morte à la suite d'une maladie dont elle souffrait depuis longtemps. À partir de ce moment-là, ma vie a basculé et, tout de suite, ma sœur aînée Hawa a décidé de remplacer ma mère, mais je ne la considérais pas comme ma mère. Dès lors, les soucis s'accumulaient, et pour cause : le décès de ma mère, la mauvaise condition de vie dans laquelle je vivais et mes mauvaises intentions vis-à-vis de mon père. Peu après, je me suis retrouvé dans la rue. J'avais commencé à dormir sur les tables et les bancs de marché, je volais, je fumais, je ne me lavais presque jamais, je prenais de la drogue, etc.

Trois ans après, mon oncle paternel qui s'appelait Ouba m'a adopté. J'avais 13 ans. J'ai été dans l'obligation d'aller vivre avec lui et ses enfants à Bangui, dans la capitale. Il avait huit enfants : six garçons, Nouradine, Izadine, Charphadine,

Aladji Nagombe,
1er cycle

Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CSS de la Région-de-Sherbrooke

Enseignante : Renée-Claude Hallée, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie

Chamsoudine, Nasradine et Baharadine, et deux filles, Samira et Farida. Il avait deux épouses. J'ai donc quitté pour la première fois ma ville natale pour m'installer à Bangui. Arrivé chez lui, l'accueil était chaleureux, je me suis senti comme un prince. J'étais tellement sûr que ma vie allait changer un jour parce que j'ai été inscrit à l'école, j'avais eu des nouveaux habits, je jouais avec mes nouveaux frères et sœurs, j'avais retrouvé le sourire et tout a changé. Je suis resté chez lui jusqu'à l'âge de 18 ans.

Après les cinq longues années passées chez mon oncle, j'avais réussi vraiment à aller jusqu'en classe de deuxième, soit l'équivalent du secondaire 3 au Canada. Puis après, je suis retourné dans ma petite ville pour voir mes vrais frères et sœurs et mes amis. Mais à mon arrivée, tout le monde était surpris parce que j'avais beaucoup changé. Ma grande sœur aînée Hawa parlait en pleurant : « Tu es devenu un grand homme Aladji, tu es désormais le seul qui pourrait aider la famille, tu as fait tes études, on t'aime, et toute la famille compte sur toi », disait-elle. Ému, je pleurais sans cesse. « Tu peux naître dans une famille pauvre, mais, tu deviens riche un jour. Tout dépend de ta volonté et de ta persévérance », mentionnait également Inna. « D'accord, merci pour vos conseils et vos encouragements », avais-je répondu. Alors que je cherchais le bon travail afin de subvenir aux besoins de la famille, mon oncle m'a contacté pour me dire que mes papiers étaient prêts et que je devrais aller au Canada avec ses enfants. Oh ! Quelle nouvelle ! Je me suis précipité pour annoncer la nouvelle à mes frères et sœurs. Tout le monde sautait, criait et dansait de joie. On savait que ma vie allait changer, que mes souffrances prendraient fin. C'est ainsi que je suis parti pour le Canada en 2019.

Aujourd'hui, j'ai 21 ans et je vis au Canada avec mes frères et sœurs depuis trois ans. J'ai tout recommencé à zéro. Je vois la vie en rose, j'ai la paix, la stabilité et le bonheur dont j'avais besoin. Je me suis adapté facilement, parce que les Canadiens sont vraiment des êtres adorables. J'ai repris mes études et je fréquente un centre d'éducation pour adultes à Sherbrooke. Je suis en secondaire 2. Je compte bien avoir mon DES, puis aller au cégep plus tard. Mais mon plus grand rêve en ce moment, c'est d'avoir plus tard un bon emploi stable et rentable afin de payer les impôts comme les autres ou de contribuer au développement de ce pays.

MEILLEURE AMIE POUR LA VIE

Maggaly Corbeil,
1er cycle

Centre d'éducation des adultes de Matane (Matane), CSS des Monts-et-Marées

Enseignante : Émilie Laboissonnière, Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis

Tu étais si petite, si fine, mais, en même temps, tellement solide. Tu étais la meilleure amie que je n'avais jamais eue. Je t'ai découverte à neuf ans et, depuis, tu ne m'as jamais quittée. Te savoir près de moi me rassurait à l'école. Quand je me faisais harceler, je me disais : « Elle est là, tout se passera bien. » Personne ne se doutait de notre amitié. Personne ne savait que tu étais ma meilleure amie. Lorsque j'avais des jours plus durs, tu étais là pour moi. Au début, tu ne me faisais pas trop mal. Au contraire, tu me faisais du bien. Plus les mois passaient et plus tu me faisais souffrir. Après quelques années, les gens ont remarqué que j'avais changé. Je ne sortais plus aussi souvent, je ne parlais presque plus et j'étais devenue méchante avec mes amis et ma famille. En gros, je n'étais plus moi-même. Vers quatorze ans, mes parents d'accueil ont découvert notre amitié. Ils n'étaient pas contents du tout. Plus ils me disaient de te laisser tomber, plus on se rapprochait toi et moi. Cette année-là, tu m'as presque enlevé la vie. Malgré ça, on était inséparable. J'ai continué ma route avec toi jusqu'à seize ans. Durant ces nombreuses années, tu avais fait beaucoup de dégâts. De retour au centre jeunesse, j'ai tenté pour la deuxième fois de m'enlever la vie avec toi. Mon plan a échoué ; tu n'es pas allée assez profondément dans ma chair. Quand les intervenantes ont vu ce que tu m'avais fait, ils t'ont enlevée. Ce moment a été dur pour moi. Je te voulais avec moi. Seule dans ma chambre vide du centre, je t'ai trouvé un remplaçant ; lui aussi, ils me l'ont retiré. Je ne savais plus quoi faire. Ils ont vidé ma chambre le jour même. Ma chambre vide, mais la tête trop pleine, je réfléchissais à ce que tu m'avais fait depuis des années. Finalement, j'ai pris une décision : je ne t'utiliserai plus. Tu m'as laissé des traces, des blessures de guerre. J'ai compris que, pour avancer, l'automutilation est la pire des solutions.

UN RÊVE SAUVEUR

Une épreuve surnaturelle pendant mon sommeil est-elle possible ? C'était la question que je me posais après avoir vécu cela cette nuit terrifiante.

À la moitié du chemin

La nuit où j'ai fait mon rêve, j'avais l'âge de 26 ans et ma vie à ce moment-là était vraiment un désastre. Mon cœur était rempli de tristesse, de déception et surtout de haine.

J'ai grandi au Mexique, au port d'Acapulco. À l'âge de 23 ans, je l'ai quitté pour un autre pays, à l'étranger, pour avoir supposément une meilleure vie. Mais ce n'était pas le cas, car tout était désastreux en moi. Tout a commencé à aller mieux quelques mois après avoir fait « mon rêve ».

Chez moi, la vie était vraiment dure et déplaisante, car j'ai vécu une adolescence très triste et difficile en plus d'être repoussée par ma propre famille.

C'est ainsi que je me suis retrouvée dans le chemin de la détresse, sans personne à mes côtés, dans une étape de ma vie déplorable et désastreuse. Je n'avais plus envie de vivre dans un pays étranger qui n'était pas le mien.

J'ai pensé que tout était fini pour moi, mais non ! Tout allait commencer à aller de mieux en mieux dans ma vie.

Un personnage m'appelle

Cette nuit-là, j'étais prête à dormir, je ne me souviens pas si c'était le jour ou la nuit, car dans ce temps-là, j'étais complètement perdue. Je n'avais pas la force pour continuer à vivre et c'est pendant mon sommeil que ce rêve m'est survenu.

Au moment du rêve, je marchais au milieu de la pièce d'un sous-sol à moitié obscure, l'endroit était allumé par des torches collées aux piliers où le plafond était vraiment haut.

En regardant l'endroit, il y avait beaucoup de personnes autant perdues que moi. Attachées dans un monde d'indignité et sans scrupule, hors de leur monde réel et débranchées de leur vicieuse vie comme si c'était juste ce qui avait de la valeur pour eux.

Ces personnes étaient collées ou bord du mur côté gauche et côté droit, et moi, j'étais en train de marcher entre eux. Le corridor était long et je me trouvais au milieu de ce chemin.

Tout à coup, j'ai entendu quelqu'un m'appeler par mon nom, à trois reprises pour être précise. Je me suis arrêtée pour voir qui m'appelait. Instantanément, je me suis demandé qui me connaissait pour m'interpeller dans cet endroit où toute ma famille et mes amies m'avaient oubliée.

Cette voix me demandait de lever les yeux. Quand j'ai levé mon regard vers le haut, le personnage qui me parlait était assis dans les airs. Avec ses jambes pliées et ses deux bras tendus sur ses genoux, il m'a parlé avec ses yeux fermés.

Malgré tout cela, je ne ressentais pas d'émotion, je ne faisais qu'écouter et ensuite suivre les instructions qu'il me donnait.

La porte ouverte

Les paroles qui sont sorties de sa bouche, je ne les avais jamais entendues auparavant. Il a dit :

« Il y a une porte ouverte spécialement pour toi, c'est ton opportunité. J'ai déjà payé le prix pour toi, que ne soit pas vain ce sacrifice. Si je pouvais le faire plus d'une fois, je le ferais encore, mais je ne peux le faire qu'une seule fois, et pour toujours. Aujourd'hui, c'est ton jour de chance, car la bête vient et elle vient pour toi, pour te chercher. »

Alors, de mon côté, j'écoutais sans questionner et j'ai fait tout ce qu'il m'a dit de faire.

Il a dit aussi : « Cours sans t'arrêter. Peu importe qui tombe, continue à courir. Quand tu verras une petite lumière, monte et ouvre cette porte, elle est seulement ouverte pour toi. »

Effectivement, aussitôt que j'ai commencé à marcher, j'ai vu la petite lumière passer par la serrure de la porte et plus j'avançais vers elle, plus elle devenait visible pour moi.

Une fois arrivée près de la porte, j'ai monté trois à quatre marches et j'ai ouvert la porte. Quand j'ai regardé dehors, j'ai vu une grande ville déserte, propre et mystérieusement silencieuse.

Aussitôt que j'ai pu, j'ai commencé à courir sur la grande rue vide et je pouvais entendre la voix me dire : « Ne t'arrête pas, continue de courir ! »

Une fois que j'ai repris la course, j'ai vu devant moi la terrifiante bête qui se balançait sur moi prête à me dévorer.

Terrifiée par la situation où j'étais prise et certaine de vouloir m'échapper d'elle, je n'ai pas arrêté de courir. J'avais l'impression qu'il y avait quelqu'un avec moi en train de courir à mes côtés.

C'est à ce moment qu'elle a glissé sur mes cuisses comme une grande limace, au moment où je courais. J'ai senti son corps gluant, répugnant et baveux. La terrifiante créature avait la gueule ouverte et ses dents très longues et affreuses étaient prêtes à me tuer.

Durant ma course, la personne qui était avec moi est tombée et je me suis arrêtée pour l'aider, mais la voix me répétait de ne pas m'arrêter, peu importe qui tombait alors, j'ai repris ma course.

Le réveil attendu

Je me suis réveillée de mon sommeil, terrifiée et tout mon lit était mouillé.

J'ai transpiré comme s'il y avait une rivière interne qui ne voulait pas s'arrêter. J'étais épuisée, exaspérée et tous mes sentiments étaient mélangés.

Tout à coup, beaucoup de souvenirs sont venus dans mes pensées et j'ai voulu retourner chez moi. Il me fallait bien réfléchir avant, car j'avais une très mauvaise relation avec ma famille.

Cette journée, quand j'ai repris mes forces pour sortir de la chambre où j'habitais, j'étais surprise de ne pas avoir encore eu le goût de consommer. J'avais une grande dépendance à la cocaïne, l'alcool et la cigarette.

C'est depuis cette expérience extraordinaire qui m'est arrivée et ce mystérieux rêve sauveur que j'ai mis un terme à l'addiction, la dépression et la vie misérable que j'avais.

Maintenant, 18 ans se sont écoulés et je suis très fière de moi et de la vie que je mène. J'ai formé une très belle famille et je suis sobre depuis ce temps-là.

On a tous une force intérieure, c'est à nous de la trouver. Il ne faut pas la laisser partir parce que c'est elle qui nous guide. Cette force intérieure nous rappelle qu'il nous appartient de réussir notre vie en ne baissant jamais les bras !

Erika Vargas Rumualdo,
1er cycle

Centre d'éducation des adultes des Patriotes (Saint-Bruno-de-Montarville), CSS des Patriotes

Enseignante : Brigitte Bourbeau, Syndicat de Champlain

POUR TOI MAMAN

Maman, je sais que tu te sens seule et déprimée depuis que papa nous a quittés, alors je t'écris cette lettre pour te remonter le moral et pour que tu saches à quel point tu es importante dans ma vie. Tu me manques énormément parce que j'apprécie tous ces beaux moments passés avec toi, car je me sens bien en ta présence et tu m'as toujours fait sentir spécial. Je n'aurais pas pu rêver avoir une meilleure mère que celle que tu es.

Ton sourire est si contagieux, tu es une femme forte qui n'a pas peur de dire ce que tu penses. Tu es si merveilleuse à mes yeux, tu dégages une énergie phénoménale. La main sur le cœur, tu te serais privée de tout et tu aurais soulevé des montagnes pour être certaine qu'on ne

Jean-Marc,
1er cycle

Centre de formation de Portneuf (Donnacona), CSS de Portneuf

Enseignante : Maude Proulx, Syndicat de l'enseignement de Portneuf

manque de rien. Tu ne nous aurais jamais abandonnés. Tu es une mère, une confidente, ma meilleure amie, mais par-dessus tout tu es mon âme sœur. Tu es la seule et unique femme que j'ai vraiment aimée.

Je m'excuse de t'avoir déçue par les chemins et les décisions que j'ai pris dans ma vie. Tu as toujours su être là pour moi dans les bons comme dans les pires moments. J'espère que de ton vivant, je pourrai te rendre fière de moi un jour. Mais chose certaine, je vais tout faire pour ne plus jamais te décevoir en aucun cas. Parce que quand tu es triste, je n'aime pas ça quand tu es comme ça. Ce qui m'aide à surmonter toutes ces épreuves et à passer à travers mes plus gros problèmes, c'est de savoir que tu ne m'abandonneras jamais. Je ne peux effacer mon passé, mais de t'avoir dans mon présent ne peut qu'embellir mon futur.

On ne peut juger un cadeau que par son emballage et j'ai appris, grâce à une personne que j'admire, que les plus beaux cadeaux que la vie puisse nous offrir se trouvent juste sous nos yeux. Ce que j'admire chez toi, c'est que tu es une personne qui en a vu de toutes les couleurs. Je ne connais pas grand femme qui aurait survécu à toutes ces épreuves-là. J'en ai vu des gens tout abandonner pour beaucoup moins que tout ce que tu as vécu.

Ma plus grande fierté, ce sont les belles valeurs que tu nous as données et ma plus grande peur dans la vie, ce serait de te perdre. J'espère un jour pouvoir devenir au moins la moitié de la personne que tu es. Je suis content que tu fasses partie de ma vie et d'être ton fils. Merci pour tout ce que tu as fait pour moi. Merci de m'avoir permis de découvrir qui j'étais vraiment, mais surtout de m'avoir aidé à m'accepter comme je suis. Tu es beaucoup plus qu'une maman pour moi, tu es la femme de ma vie.

MA VOIX

Est-ce que je peux porter ma voix pour les enfants qui n'en ont pas ? Est-ce que je peux porter ma voix pour les enfants recroquevillés dans leur placard ou sous leur lit pour ne pas subir la colère ou les coups de papa ? Est-ce que je peux porter ma voix pour les enfants vendus à des hommes inconnus pour une bouteille d'alcool qui rendra maman ivre pour une seule soirée ? Est-ce que je peux porter ma voix pour les enfants innocents dont la pureté a été souillée par des êtres sournois ? Est-ce que je peux porter ma voix pour les enfants démunis qui ont peine à manger, s'habiller ou se laver ?

Aujourd'hui, je tente de mettre des mots sur des émotions qui sont étouffées, emprisonnées au plus profond de moi depuis ma tendre enfance. Malgré ma difficulté à communiquer ou mon manque d'élocution, j'aimerais vous ouvrir mon cœur. Mon histoire, je l'écris afin que l'on puisse, haut et fort, dire NON à la violence faite aux enfants. Pour eux, la voici.

J'ai grandi avec un mal de vivre profond dans un environnement familial très violent. Dans ses nombreuses colères, mon père s'en prenait à moi physiquement et psychologiquement. Trop de fois, il m'a frappée. Trop de fois, il a pointé sur moi son fusil. Trop de fois, il m'a humiliée. La terreur qui m'habitait était si intense qu'il m'arrivait régulièrement de mouiller mes petites culottes ou mon lit pendant la nuit. Pour me punir, mon père prenait plaisir à me faire porter mon linge souillé et m'envoyait à l'école sentant l'urine à plein nez. Comment expliquer la vérité sur mon corps couvert de bleus ? Lorsque l'on me questionnait sur ces « accidents », je n'avais pas de mots, mais une peur atroce, la peur des coups que j'aurais à endurer ou celle d'être menacée par la pointe de son couteau si je dévoilais ce qui s'était passé. Bien sûr, les émotions n'étaient pas permises dans cette maison. Une maison... Quelle maison ? Tout était cassé ! Il ne restait littéralement rien de fonctionnel, mon père détruisait tout. Nous devions déménager souvent.

De son côté, ma mère subissait également la rage de mon père. Un jour, âgée de quatre ans et demi, en entrant de l'école, je l'ai trouvée, baignant dans son sang, elle respirait à peine. À la suite de plusieurs événements traumatisants comme celui-là, mes parents se sont séparés. Nous sommes ainsi déménagées, ma mère et moi. Dans de meilleures conditions ? Non. Comme celle-ci buvait beaucoup, elle était toujours sans le sou. Alors, elle se prostituait pour se procurer sa prochaine bouteille. Pour gagner plus, elle me faisait subir le même sort. Bien entendu, elle m'obligeait à lui remettre tout l'argent que je rapportais. C'est ainsi que pour manger, j'ai commencé à expérimenter le vol. N'étant vraiment pas experte dans ce domaine, je ne mangeais que très peu, j'étais même devenue sévèrement anémique. La plupart du temps ivre ou sous l'effet de la drogue, j'étais la cible de la détresse de ma mère. Elle me reprochait sa séparation avec mon père, elle disait que j'avais ruiné sa vie et que je ne méritais pas de vivre. Je n'en pouvais plus. J'en étais même venue à vouloir la tuer.

De façon inévitable, j'ai débuté mon adolescence dans une nouvelle famille… une famille d'accueil. Et des familles différentes, j'en ai passé ! Mon calvaire, lui, a continué. Dépassée, dégoûtée de me faire abuser et manipuler par des mains qui ne cherchaient qu'à me tripoter, j'ai fini par fuguer. Comment tous les oublier ? Ma première solution a été de m'enfoncer dans un gouffre très profond. Cela me convenait, car j'étais gelée toute la journée. La deuxième : le rasoir ou la bouteille de pilules ? M'enlever la vie m'aurait libérée de ce mal qui me rongeait par l'intérieur. Puis, j'ai fait le choix de vivre dans l'isolement, ce que j'appelle mon arme à double tranchant. Un côté m'a tellement fait de bien, car personne ne pouvait m'atteindre ni me faire de mal. L'autre, cependant, m'a éloignée des gens que j'aurais pu apprendre à connaître… même aimer.

Les années ont passé, mon emprisonnement intérieur m'a menée au fond du baril, la période la plus creuse de ma vie. Deux choix s'offraient à moi : je m'éteignais ou j'avançais. Pour moi, décider de faire face à la vie représentait aussi être une personne « normale » si on peut dire. Avec de l'aide extérieure, dont je bénéficie encore aujourd'hui, je travaille très fort à chasser tous mes démons et à développer une

estime de moi, ce que je n'ai jamais eu. Comme je n'ai jamais pu terminer mes études, je rêvais de retourner à l'école. Cependant, vu mon anxiété sévère, l'aspect social qu'impliquait ce projet m'angoissait énormément. Mon thérapeute m'a donc soutenue dans les démarches afin que je puisse recevoir l'aide d'un chien d'assistance pour les personnes souffrant d'un trouble de stress post-traumatique. À 57 ans, me voilà donc sur les bancs d'école en compagnie de Ginger. Chaque jour est un défi qu'elle relève avec moi. Elle est une alliée sur qui je peux toujours compter. Depuis mon arrivée au centre, je fais des pas, je vis des réussites, je me suis fait des amis, on me félicite... moi ! J'ai même hâte au lendemain. Je peux dire que je suis fière de moi pour la première fois de ma vie ! Rien ni personne ne pourra me faire dévier de cette route. Aujourd'hui, je sais que le mérite pleinement.

Après tout ce temps, j'ose croire que le chemin tortueux que j'ai emprunté depuis trop longtemps peut maintenant me mener sur une voie plus paisible. Ce passage me permet aujourd'hui de prendre mon courage à deux mains, de chasser de mon esprit les couteaux, les fusils, les souvenirs d'abus qui m'ont fait taire pendant si longtemps et d'élever MA VOIX pour tous les enfants victimes de violence afin que personne n'ait le pouvoir d'étouffer la leur...

Sandra Dam,
1er cycle

Centre Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), CSS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais

Enseignante :
Sonia Carle,
Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières

MENTION
SPÉCIALE

JE VEUX M'EN ALLER

Je veux m'en aller.
De qui ?
De quoi ?
De tout
Ou peut-être juste de moi
Je ne suis pas sûr
Sur le chemin je déciderai.
Et où j'irai ?
Là ou ici
Peut-être nulle part
Je ne suis pas sûr
Sur le chemin je déciderai.
Et qu'est-ce que je vais apporter ?
Mes souvenirs ?
Non, ils ne correspondent pas
J'en ferai des neufs là-bas.
Quoi d'autre ?
Des chaussures ?
Oui, mais des nouvelles chaussures.
Parce que je veux parcourir des nouveaux chemins.
Vêtements ?
Mais qu'ils soient grands
Avec de la place pour grandir
Sans peur de prendre tout l'espace que je veux.

Livres ?
Oui, ce sont de bons amis.
Un pour chaque solitude ou un pour 100 ans de solitude ?
Ou mieux aucun
Je vais me faire des nouveaux amis
Il n'y aura pas de solitude à combler.
Je ne prends pas de miroirs
Parce que je ne vais pas me reconnaitre.
Et moins de dictionnaires
Parce que je pense que tout va changer de sens.
Je laisse tout en arrière
Je vous laisserai une carte postale
Si j'arrive
Et si je veux
Parce qu'aujourd'hui je suis et demain je serai
Et les deux sont complètement différents.

Alexandra Lizeth Del Angel,
1er cycle

Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CSS de Saint-Hyacinthe

Enseignante : Élise Morier, Syndicat de l'enseignement Val-Maska

LE TEMPS D'UN AMOUR IMMUABLE

« La vie est une cerise, la mort est un noyau,
l'amour est un cerisier. »

Jacques Prévert

Acte 1

Ding, ding ! Ding, ding ! Le téléphone cellulaire sonnait sans arrêt. Étendu sur son lit, Noah-James Wolfe, un homme de 28 ans aux cheveux noirs et aux yeux vert émeraude, prit l'appareil et le jeta au loin. Celui-ci se brisa en plusieurs morceaux et s'arrêta immédiatement. Noah

allait enfin pouvoir rejoindre le royaume de Morphée à nouveau, lorsque soudainement le bruit se fit entendre de nouveau. Ding, ding ! Ding, ding ! Qui pouvait bien l'appeler à une heure pareille ! Il prit son deuxième appareil, qu'il gardait pour le travail uniquement, et regarda l'écran. Vanessa Chiasson, 18 février 2021, 8 h 30, pouvait-on lire sur l'écran du téléphone. Il l'ouvrit, pour écouter le message vocal laissé par sa mère. Celle-ci se permettait de lui rappeler, avec vigueur, qu'il avait un rendez-vous important à l'hôpital de Québec.

Une heure plus tard, l'homme de 28 ans arriva finalement à l'hôpital, où l'attendait sa mère, visiblement agacée par son retard. Ils se rendirent dans la salle d'attente ensemble, où ils patientèrent durant plusieurs minutes, avant de finalement entendre le nom de Noah prononcé à l'intercom. Celui-ci se rendit seul dans le bureau du médecin. Il y entra calmement et en ressortit cinq minutes après, toujours aussi calme. Annonçant à sa charmante mère les bonnes nouvelles reçues quelques secondes plus tôt, il lui répéta qu'il allait bien et qu'elle n'avait pas à s'inquiéter.

Ceux-ci allaient quitter l'établissement, lorsque le regard de l'homme aux yeux verts croisa celui d'une femme magnifique. Il reconnut immédiatement ces yeux bleu saphir, ainsi que la chevelure noire qui cachait partiellement son visage. Il s'agissait d'Élianna Poirier, une amie d'enfance, de qui il avait été très proche durant des années, avant que chacun ne prenne des chemins différents. L'homme aux yeux émeraude accosta sa vieille amie, puis ils parlèrent ensemble pendant un bout de temps devant l'hôpital, tellement longtemps que la mère de Noah décida de les laisser afin de rentrer chez elle. Les minutes s'écoulèrent rapidement et les amis d'enfance allaient devoir se séparer à nouveau, mais cette fois, Noah ne voulait plus perdre contact. Il invita donc Élianna au restaurant, afin de réapprendre à mieux se connaître.

Acte 2

Un an plus tard, en voyage depuis maintenant une semaine à Paris, le couple récemment formé devait bientôt rentrer au pays, mais, la nuit précédente, Élianna avait annoncé à Noah qu'elle était atteinte d'une cardiopathie héréditaire et qu'elle avait besoin d'un nouveau cœur. Une affection

récemment découverte, après les tests médicaux qu'elle avait dû passer avant de partir en voyage. Affecté et déstabilisé par cette nouvelle, l'homme aux yeux verts eut de la difficulté à dormir, il n'avait cessé de penser que la femme qu'il aimait pouvait partir d'un jour à l'autre. Finalement, cela ne changeait en rien les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Au contraire, celui-ci l'aimait encore plus, puisque maintenant il allait profiter de chaque instant comme si c'était le dernier, à commencer par cette journée du 14 juin 2022. C'était la fête d'Élianna, et Noah-James décida de l'emmener au sommet de la tour Eiffel, avant le voyage de retour. Une fois tout en haut, il s'approcha de sa douce moitié, se mit à genou et lui demanda sa main. Devant un soleil couchant et un ciel dégagé, celle-ci fondit en larmes, sauta dans les bras de son amoureux, puis accepta la proposition en mariage avec joie.

Depuis leur retour de France, ils avaient annoncé la nouvelle de leurs fiançailles et prévoyaient se marier bientôt. Tout le monde avait accepté l'annonce et était heureux pour le couple, sauf la famille de Noah, qui trouvait que ce dernier donnait trop de son temps à Élianna. Celui-ci se foutait de ce que pouvait penser sa famille, cela n'allait pas l'empêcher d'épouser la femme qu'il aimait plus que tout. C'est donc le 19 août 2022 que les fiancés prononcèrent leurs vœux et unirent leurs vies jusqu'à la mort. Trois jours plus tard, ils se rendirent en Égypte pour fêter leur lune de miel, un endroit où Élianna avait toujours rêvé d'aller. Malheureusement, leur voyage fut interrompu parce que la maladie de Lili empirait, et ces derniers durent revenir plus tôt que prévu. Une fois de retour, elle se fit hospitaliser immédiatement et, tant qu'elle n'aurait pas eu une transplantation cardiaque, elle ne pouvait plus sortir de l'hôpital.

Acte 3

Maintenant hospitalisée depuis quelques semaines, Élianna était de plus en plus faible. Noah ne savait plus quoi faire, il était anéanti de voir la femme de sa vie étendue là. Jusqu'au jour où le médecin vint annoncer la nouvelle : Lili recevrait un nouveau cœur et allait donc pouvoir vivre. Heureux de cette nouvelle, l'homme alors âgé de 29 ans ne put s'empêcher de lâcher un cri de réjouissance dans la chambre de son épouse. Ironiquement, ce dernier annonça

Maxime Giasson-Caouette,
2e cycle

Centre d'éducation des adultes de Montmagny – L'Islet-Nord (Montmagny), CSS de la Côte-du-Sud

Enseignant : Pascal Mailloux, Syndicat de l'enseignement de la Côte-du-Sud

dès lors qu'il devait partir en voyage d'affaires pour sa compagnie et qu'il espérait bien retrouver son âme sœur complètement rétablie à son retour.

L'opération eut lieu le lendemain de son départ, et tout se déroula comme prévu. La convalescence d'Élianna dura plusieurs semaines, jour après jour elle prenait des forces et savoir qu'elle allait être à nouveau réunie avec son mari d'ici quelques jours l'aidait énormément. C'est durant ces semaines de convalescence qu'elle se rendit compte qu'elle était enceinte de Noah. Heureuse de cette nouvelle, Lili était impatiente de la lui annoncer à son retour.

Le 18 novembre 2022, la femme aux yeux bleus se rendit à la demeure de son conjoint. Malheureusement, en arrivant sur place, elle vit que plusieurs membres de la famille de Noah étaient présents, annonçant le pire. Elle pénétra à l'intérieur de la maison à toute vitesse pour voir ce qu'il s'y passait. Elle eut alors une vision d'horreur en découvrant l'homme de sa vie étendu sur son lit, mourant. Ce dernier annonça avec tristesse et regrets qu'il avait menti à tout le monde. Il n'allait pas bien depuis deux ans, les spécialistes avaient découvert une tumeur à son cerveau et lui avaient annoncé que le cancer était inopérable. Tout le monde présent était choqué et inconsolable. Il remercia sa femme de lui avoir fait passer les meilleurs moments de sa vie. Noah était désolé de lui avoir caché la vérité, mais il ne voulait pas lui mettre plus de poids sur les épaules. Les larmes aux yeux, Élianna lui annonça sa grossesse. Il la prit dans ses bras, la serra avec le peu de force qu'il lui restait et lui chuchota les noms qu'il aimerait pour un enfant, avant de s'éteindre en silence, quelques minutes plus tard, entouré des siens.

L'INSTANT D'UN RÊVE

Depuis quelques semaines déjà, l'automne s'est installé. Les jours raccourcissent de plus en plus et la nature s'est transformée. Petit à petit, les arbres se dénudent, les feuilles s'éparpillent et virevoltent ici et là, selon les caprices du vent.

La grisaille a fini par nous envahir. Une fine pluie tombe et tinte sur la tôle comme des notes de musique désaccordées. La fraîcheur s'est emparée de mon corps qui tressaille et mes vieux os me rappellent les affres de la vieillesse. J'attrape au passage une vieille laine que je dépose sur mes frêles épaules.

Instinctivement, mes yeux reluquent un vieil album rempli de photos, disposé en retrait sur une table dans un coin sombre du salon. Mille et une fois regardée, sa couverture si usée a peine à tenir.

Ces images et souvenirs d'autrefois, chacun a son histoire. Qu'il est agréable d'ouvrir le tiroir de sa mémoire et de pouvoir se nourrir de cet amour qui ne veut pas mourir !

Je m'installe donc dans « son » fauteuil. J'entends le crépitement des bûches dans le foyer qui font danser les étincelles aux couleurs des feux follets. Je suis détendue et je me sens merveilleusement bien !

Délicatement, je tourne une page, puis une deuxième… La chaleur aidant, mes yeux sont devenus lourds, très lourds. J'essaie de combattre… V'là que je me suis endormie et que je glisse dans un rêve presque réel.

Une brise effleure mon visage, me rafraîchit quelques instants.

Voilà qu'au loin, le son d'une musique connue arrive jusqu'à mes oreilles. J'entends des pas qui viennent vers moi, mon cœur bat la chamade ! Qui est-ce ?

Nicole Charette,
2e cycle

Centre de la Nouvelle École (Beauharnois), CSS de la Vallée-des-Tisserands

Enseignante : Séréna Marinsky, Syndicat de Champlain

Un bel homme aux cheveux grisonnants s'est approché de moi.

— Voulez-vous danser grand-mère ?

Mon regard ne peut se détourner de ses magnifiques yeux bleus.

— Voulez-vous valser grand-père ?

Blottie dans le creux de ses bras, on a valsé, dansé des heures et des heures il me semble !

Seuls sur la piste de danse, amoureusement il se penche et chuchote à mon oreille

— Mon cœur te dit je t'aime, il ne sait dire que ça.

À cet instant, je ressens un vide, une peine immense. Le cœur serré, les larmes qui coulent sur mes joues me rappellent le passé.

Et tout doucement, sa main glisse de la mienne. Il s'en va... Il s'en est allé...

La musique s'est arrêtée. Je sursaute ! Réveillée par l'horloge qui sonne chaque heure, je regarde tout autour de moi et je réalise que le feu s'est éteint. La pluie toque de plus en plus fort dans les carreaux de la fenêtre.

Encore sous le charme de ce beau coucou, je referme l'album et je constate que le temps qui fuit revient parfois, « l'instant d'un rêve », pour nous rappeler et savourer ce temps si précieux qui a égayé notre jeunesse.

Cela me fait sourire. Tant d'années sont passées depuis son départ, jamais il n'a oublié la mélodie qui a uni nos deux vies il y a plusieurs décennies.

Spontanément, mon cœur se remémore les premiers « Je t'aime », nous avions 20 ans et il ne savait dire que ça... Voilà !

UNE PERLE ILLUMINÉE

Je suis une belle créature
Qui existe dans la nature
Parce que je prends conscience
De tout ce qu'est l'existence

C'est un plaisir à chaque jour
De découvrir ce qu'est l'amour
Je le trouve très différent
De celui que j'avais avant

C'est un merveilleux sentiment
Qui se réveille en dedans
Car j'ai le goût de donner
Le meilleur de ce que j'ai

Mais pas à n'importe qui
À qui je crois mon ami
À des êtres sincères
Qui n'ont pas besoin de me plaire

Je sens une chaleur
Qui entoure mon cœur
Et je peux discerner
Ceux qui veulent avancer

J'ai perdu bien du temps
Avec certaines gens
À avoir partagé
Avec eux l'amitié

Je suis une perle lustrée
Qui s'était bien cachée
Au fond de sa coquille
Par peur qu'elle ne se brise

La beauté du bijou
Qui faisait bien des jaloux
Je craignais de montrer
Des beaux talents cachés

Anne-Marie,
2e cycle

Centre l'Envol (Joliette),
CSS des Samares

Enseignante :
Sybile Godard,
Syndicat de
l'enseignement
du Lanaudière

J'ai ressorti la perle
Pour faire chanter le merle
Car je veux la montrer
Pour qu'elle soit appréciée
Je suis bien décidée
À la faire briller
À la seule condition
Qu'elle soit sous protection

Elle est entre mes mains
Je vous le dis sans fin
Qui saura la manier
Pourra me l'emprunter

Alors pour le moment
Elle est bien en dedans
Elle se nourrit d'amour
Avant de voir le jour

Pour pouvoir la toucher
Il faudra d'abord l'aimer
D'un amour pur et fort
Et d'un commun accord

Vous pouvez la regarder
Prière de ne pas la toucher
Avant bien sûr
D'en aimer sa nature.

IDENTITÉ

Mon soupir a englouti le silence. De la fenêtre de ma chambre, l'hiver souffle une brise froide et remplie de grisaille dans la pièce. Qu'est-ce qui m'a pris de l'ouvrir en grand ? Il fait moins vingt degrés dehors ! Bon sang, je fais tout de travers, ces temps-ci. Ou plutôt, tout va de travers.

Je n'avais jamais pris au sérieux le terme « crise d'identité ». Jusqu'à-ce que, deux mois plus tôt, je me mette à douter. À douter sur tout.

Je me lève, les jambes engourdies pour être restées pliées aussi longtemps, et je clopine jusqu'au miroir qui, accroché sur le mur, me révèle tous les jours ce visage que je déteste. J'examine mes longs cils, mes cheveux mi-longs, ma poitrine. Et je me retourne. Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Suis-je la seule personne de tout mon entourage à m'haïr ainsi ?

Je tourne en ronds. Ça ne mène nulle part. À 17 ans, je suis à un âge où les jeunes filles courent les rues à séduire *crush* après *crush,* se découvrent elles-mêmes et se développent. Mais à la place, je vais à l'école presque à contrecœur et je lis des mangas toute la fin de semaine durant.

Mon regard tombe sur mon uniforme scolaire qui, pendant à la poignée de la porte, se morfond en attendant lundi. La jupe, la jupe, cette jupe qui me dégoûte. Celle qui provoque tous ces « Bonjour, mademoiselle », « Mademoiselle Jasmine ! », et ces affreux « Tu es jolie aujourd'hui, Jasmine ». Pourquoi ces noms ? Qui veut se faire appeler ainsi ? Ça m'insulte et je ne comprends même pas pourquoi.

Debout en plein milieu de ma chambre, je me ronge les ongles, ressassant mes idées sombres. Dans un grognement, je ramasse un manga et m'assied par terre, près de mon lit, pour en lire quelques pages. Aussitôt, je retrouve un peu de joie. Les shônen sont mes mangas préférés. Je me reconnais tellement dans leurs protagonistes. Des jeunes gars souvent terrassés par la vie et ses aléas, ses injustices, qui se battent à travers larmes et flaques de sang pour retrouver leur raison de vivre, pour accomplir leur rêve. Et quelle beauté ! J'ignore pourquoi, mais l'apparence type du protagoniste masculin de shônen a toujours été mon standard de beauté.

Alors que je réfléchissais à tout ceci, une étincelle jaillit dans mon esprit. Je lève les yeux de mon livre et observe mes ciseaux de couture qui reposent sur cette table de chevet qui me sert de fourre-tout pas très ordonné. Dans une soudaine inspiration, je me lève, échappant mon livre, et saisis les ciseaux. Le miroir va enfin servir à bon escient. Je me poste devant celui-ci, mon corps droit comme un piquet et, de mains toutefois tremblantes, je me mets à couper mes cheveux sans réfléchir. Je n'en peux plus de

ces cheveux. Ils sont longs, ils sont lourds, ils sont laids. Je coupe, je taille, je sais que ce ne sera pas parfait, ni droit, ni bien exécuté, mais je m'en fiche. Je coupe, coupe, coupe.

Lorsque je termine mon travail, je plonge mon regard dans celui de mon reflet. J'ai coupé ma chevelure de façon à tenter d'imiter ceux de mon personnage préféré, qui les a assez courts avec un grand toupet. Je tourne la tête, m'examine. Tout à coup, je me déteste moins. Puis je baisse la tête : le charme est rompu. Cette poitrine. Elle doit disparaître. Je ne veux plus la voir. Cette plaie.

Me ruant au rez-de-chaussée, ignorant la voix de mes parents qui me somment de ne pas courir dans les escaliers, je m'enferme dans la salle de bain. Là, je m'empare du long rouleau de bandage, dont se sert mon père qui s'est blessé au poignet et qui doit régulièrement changer le sien. Dans une grande inspiration, je déroule une bonne part du rouleau et je me mets à l'enrouler autour de ma poitrine, sous mon chandail. J'enroule, j'enroule, j'enroule. Et je serre. Je peux à peine respirer maintenant. Je me poste devant le miroir de nouveau et je m'examine.

J'ai envie de pleurer. Ce visage, ce corps, tout me paraît supportable tout-à-coup. Et je me mets à réfléchir. Pourquoi est-ce que j'aime autant me plonger dans les shônen, pourquoi cela m'apporte-t-il autant de réconfort ?

Parce que...

Parce que je m'enfuis dans le corps des protagonistes masculins. Parce que je m'enfuis dans un idéal masculin qui, tout ce temps, reposait en pestant dans les tréfonds de mon âme.

En retenant mes sanglots de joie et de confusion mêlées, je sors de la salle de bain et vais retrouver mes parents, qui discutent en s'affairant dans la cuisine. J'entre et, aussitôt, ils me dévisagent, consternés et inquiets.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? balbutie ma mère.
— Maman, je... commençai-je. Mais je n'arrive pas à finir ma phrase. Je désigne mes cheveux et mon corps, tentant vainement de m'exprimer.

J'ai lu, il y a plusieurs mois, un article sur les personnes transgenres à l'école. Peut-être que c'est cela qui a déclenché l'étincelle brûlante qui m'a apporté tant de tortures.

J'ai tout remis en question. J'ai pleuré souvent. Mais aujourd'hui, en cet instant, les doutes se font plus légers. Ils s'envolent, comme des nuages cotonneux qui parcourent le ciel, mais ne restent jamais en place.

Je sanglote malgré mes efforts pour me retenir. M'étouffant dans mes mots, je doute, mes tourments reviennent, mais je les chasse du mieux que je le peux. Je toussote et regarde ma mère, qui entoure ses bras autour de mes épaules, inquiète.

— Je pense que... je crois que je veux être... je...

Je ne trouve pas mes mots. Mon père aussi s'approche et m'enlace tendrement.

— Dis-nous ce qui ne va pas, murmure-t-il en caressant mes cheveux, d'où s'échappent encore des mèches déchirées par mes coups de ciseaux.

Je hoche la tête comme un enfant.

— Je peux... je peux être... pas... pas Jasmine... mais... Jack... votre... votre fils ?

Mon cœur approuve mes mots.

Oui.

Enfin.

Je me suis trouvé.

Jay Carrière,
2e cycle

Centre de la Nouvelle École (Beauharnois), CSS de la Vallée-des-Tisserands

Enseignante : Séréna Marinsky, Syndicat de Champlain

ANXIÉTÉ

Comme une cage
Elle me confisque les fêtes sur la plage
Elle me tient la main
Elle appuie sur les freins
Elle devient ma meilleure amie
Avec tant d'hypocrisie
Je la traite comme une sœur
Même si elle me fait peur
Je ne peux la contrôler
Elle finira par m'achever
Elle m'enlève tellement de belles occasions
Elle me donne des frissons
Il m'est difficile de la mettre de côté
Si seulement elle voulait s'envoler
Comme une sangsue
Elle prend le dessus
J'essaie de la dissimuler
Pourquoi ne veut-elle pas me laisser ?
Si je m'abaisse à consulter
Elle aura gagné
Elle est si forte
Je n'arrive pas à fermer sa porte
Cette chose qui fait trembler mon corps
Qui fait tant de morts
Comme une femme élégante
Elle est trop souvent gagnante
Mes parents ne peuvent me sauver
Je suis la seule qui peut la surmonter
Mais, elle me tue

Je n'en peux plus
Elle est la tempête
Constante dans ma tête
Elle se croit chez elle
Elle me coupe les ailes
Que puis-je faire ?
J'essaie de lui faire la guerre
Je suis épuisée
Complètement vidée
Elle devient un mal physique
Je me sens pathétique
Ce n'est pas comme si j'avais un cancer
Pourtant elle me prive d'air
Elle me compresse le corps
Il finira mort
Il est difficile de l'expliquer
Donc, je décide de tout cacher
Elle devient mon grand secret
Mais est-ce vraiment discret ?
J'essaie de l'insulter, de la rabaisser
Mais elle finit toujours par me regarder
Me scruter sans parler
Je deviens stressée
Je me sens mise à nue
Comme devant un homme dans la rue
Alors, j'arrête de bouger
La laissant gagner
Je tremble de peur
Je fais toujours la même erreur
Le mal à l'état pur
Avec tant de froidure
Aller chercher du pain devient pénible

Avoir plein d'amis n'est plus possible
Je n'ai plus de patience
Je n'aime pas l'ambiance
Je suis perdue
Je suis fichue
Je ne veux plus d'elle dans ma vie
Mais, elle m'a choisie
Comme si elle voulait me détruire
Puis, me regarder pourrir
J'ai envie de crier
De tout laisser tomber
Je sais ce qu'elle veut
J'aimerais pouvoir faire un vœu
Souffler les chandelles
Me sauver d'elle
Recommencer à rêver
À m'aimer
Ma gorge brûle
Elle entre dans ma bulle
Comme une araignée pleine de poils
Elle aime me tisser dans sa toile
Elle injecte son venin meurtrier
Je suis comme une mouche emprisonnée
Elle me rit au nez
Je ne peux l'empêcher
Elle se nourrit de moi
Ma peur, elle la boit
Elle m'écrase
Avec tant d'emphase
J'ai tellement mal
J'aimerais être normale
Avancer sans honte

Faire partie de ces contes
Où la fille est heureuse
Jamais peureuse
Sans crainte
Presqu'une sainte
Mais, elle ne le veut pas
Elle ne le souhaite pas
Va-t-elle me noyer ?
Allez-vous m'aider ?
Comment vous le pourriez ?
Quand je ne fais que la cacher
Pourquoi personne ne la voit ?
Je ne supporte plus son poids
Est-ce que j'en demande trop ?
J'aimerais un peu de repos
Que vais-je faire ?
Je ne veux plus lui plaire
Un jour, je vais l'apprivoiser

Jess Dufresne,
2e cycle

Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CSS des Hautes-Laurentides

Enseignante : Céline Curtil, Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières

CHAPITRE 9

Ça fait quatre jours que la réunion a eu lieu, et je n'ai pas de nouvelle des garçons. Je travaille au champ, et, comme chaque mardi, on fait du désherbage. À quelques reprises, j'ai croisé Raiima. Quand je m'approchais pour lui parler, elle trouvait toujours un moyen pour me donner autre chose à faire. J'ai l'impression qu'ils ont décidé de faire le coup sans moi et que personne n'ose me le dire. Je finis ma journée et je retourne chez moi. Je soupe et m'installe devant la TV pour faire du zapping. Toc-Toc-Toc, je sursaute. Perplexe, je

me dirige vers la porte et regarde dans mon œil magique. C'est Tommy. Ma colère remonte et j'ouvre. Quand il me voit, il sourit. Irritée, je lui demande :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Sur un ton incertain, il me répond :

— Brive... Euh... je suis venu te chercher.

Là, c'est moi qui ne comprends plus, je poursuis :

— Vous m'évitez tous, je n'avais plus de nouvelle, même Raiima ne m'a rien dit !

Il passe sa main dans ses cheveux et rougit légèrement.

— Ouin je sais, mais c'était pas voulu. Nous, on finalisait les préparatifs. Raiima au travail, elle garde ses distances. Il ne faut pas que les autres filles remarquent que vous vous êtes rapprochées.

Je suis vraiment égoïste, à me fâcher, à me sentir rejetée. Eux vivent cachés de tous et risquent leur vie à tout moment. La chaleur me monte aux joues et avant que j'ajoute quelque chose, il dit :

— Ne t'en fais pas. Là ! Habille-toi. Je t'amène au bunker !

Trois minutes après, je regarde mon look dans le miroir : bottes noires, jeans noirs (qui, je trouve, me font de belles fesses), chandail noir et casquette noire. Comme il me l'avait demandé, mes cheveux sont lousses et visibles. Tommy me toise :

— C'est pas correct ? Je peux mettre autre chose !
— Non, c'est parfait, tu es super belle !

Je rougis. Nous partons. En marchant, parfois, nos mains se frôlent. Une chaleur me traverse alors le corps. Éclairée par la lune, la nuit est tiède avec une légère brise qui souffle dans les arbres. Devant le boisé de la ferme, Tommy s'arrête, met des lunettes et dit :

— Prends ma main, je vais te guider avec ma lunette à vision nocturne.

Ma main dans la sienne, un sentiment de sécurité m'envahit et je le suis à l'aveugle dans la forêt. Il me dirige de ses indications claires :

— Baisse-toi !... Enjambe le tronc !... Fais un grand pas, il y a une racine !

Rapidement, j'aperçois, à quelques mètres devant, une petite lueur venant du sol. Une trappe de métal s'ouvre sur des escaliers qui s'enfoncent dans la terre. Tommy descend le premier. Les gars manipulent de l'équipement en se donnant des consignes. Je passe une porte ouverte, Tommy s'écarte, dévoilant une grande pièce. Les garçons sont... Ils sont habillés à peu près comme moi, tout en noir, mais avec des faux seins et des perruques. J'éclate de rire. Aleck, le visage rouge, dit :

— Brive, ne ris pas ! C'est déjà assez gênant comme ça, n'en rajoute pas ! C'est pour notre sécurité.

Je tente de retrouver mon calme et dis :

— Désolée... C'est super votre camouflage... Vous êtes super belles !

Tommy arrive, également changé. Un fou rire m'envahit, mais de les voir vêtus ainsi concrétise le projet. La pression monte. Walt explique :

— Voilà tes lunettes et ton bracelet. Si nous sommes filmés, une lumière va s'allumer et il va t'envoyer un petit choc électrique qui va te picoter. Comme tu dessines, tu vas m'aider. Prends aussi ces gants pour ne pas laisser d'empreintes. Tommy et Aleck vont surveiller s'il y a des passantes.

Dans la pénombre, avec les lunettes à vision nocturne, nous voyons comme si c'était le jour, ce qui facilite le passage dans la forêt. Arrivés au centre de la rue, devant la vieille maison de Raiima, Tommy et Walt soulèvent la grille de l'égout. Une forte odeur de renfermé s'échappe. Aleck descend le premier. L'échelle est froide et gluante, je rentre mon nez dans mon chandail pour essayer de filtrer l'odeur.

Véga Roy,
2e cycle

Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CSS de Saint-Hyacinthe

Enseignante : Élise Morier, Syndicat de l'enseignement Val-Maska

Le stress monte, mon cœur bat plus vite, mes mains sont moites. Les autres nous ont rejoints. Tommy prend la tête. Un derrière l'autre, les pieds dans l'eau, nous avançons rapidement. Après une vingtaine de minutes, je ne sens plus l'odeur. Tommy s'arrête devant une échelle. Walt annonce :

— C'est ici. Je sors le premier, ensuite Tommy, Brive et Aleck. Première cible : la fenêtre du café. Maximum 5 minutes. Prêts ?

Nous acquiesçons. L'opération commence. Après Tommy, c'est mon tour : gorge sèche, sueurs froides, cœur battant dans mes oreilles. Dehors, l'air frais percute mon visage, je reconnais mon café préféré. Je me précipite pour aider Walt qui a déjà bien avancé. Avec du bleu, je retrace le cercle déjà jaune. Lui, achève le symbole féminin. En deux minutes trente, nous avons terminé. Je prends le temps d'admirer notre œuvre. Le message est simple, mais puissant : l'union et l'égalité homme-femme, représentées par les deux symboles universels, unis par la même base. Les couleurs, différentes aux extrémités, se rejoignent au centre de l'emblème dans des nuances de vert. Tommy m'incite à descendre. Il referme derrière lui. Nous repartons en courant. Walt commente :

— C'était parfait, il en reste quatre. On peut être plus rapides.

Le plus dur est fait, mon cœur ralentit légèrement, ça va être la même chose à chaque fois. C'est essoufflé qu'on arrive à l'échelle suivante. Tout se passe bien : la petite lumière de nos bracelets ne s'allume toujours pas. Au dernier arrêt, épuisée, je fais signe à Aleck de monter avant moi pour reprendre mon souffle. Je croise furtivement le regard de Tommy. Quelque chose cloche. Je sais qu'il perçoit la même chose que moi. À la seconde où l'on termine le dessin, mon poignet me pique et la lumière s'allume.

SENTIMENT D'ESPOIR

À peine arrivé dans ce bas monde, j'étais déjà soufflé par tant de cruauté. On ne choisit pas le moment ni notre destination. Créé lors d'une simple période d'excitation, moi, je suis débarqué sur cette terre en laissant immédiatement ma trace. Une marque indélébile sur ma mère, je ressentais tout le mal qui m'attendait. Accroché de toutes mes forces, l'équipe médicale a fini par m'extirper de mon cocon, au détriment de l'abdomen de ma jeune maman.

Allongé dans mon petit lit, tout le personnel m'a fixé et s'est demandé pourquoi je ne pleurais pas. Pas même un son sortait de ma minuscule bouche. Moi, je pense que, dès cet instant, j'étais déjà un petit homme, prêt à affronter toutes les épreuves qui me seraient infligées. Monoparentale avant mes deux ans, ma mère, affligée par ses propres démons antérieurs, peinait à se reconnaître elle-même. Les années suivantes ont été difficiles, entremêlées de l'abandon, du viol, de malnutrition, etc. Tout mon avenir était là, en train de se jouer. Nostradamus lui-même aurait pu prédire mon futur. Donne une tape au chien et il te mordra en retour, ainsi va la vie. Après ce passage obligé, mon père est débarqué avec fracas dans ma vie. Il a trouvé, comme solution à mes problèmes, des séances de coups de poing, de coups de pied et souvent de sa ceinture qu'il affectionnait tant. Lui-même en avait vécu autant, alors il s'est légitimé de cette façon immorale. À cette période précise de mon existence, mon for intérieur criait à l'aide, au secours. Chaque battement de mon cœur était un S.O.S. J'avais le goût de mourir. En dedans, j'étais à toute fin pratique déjà mort. À ce jeune âge, j'avais vécu tout ce qu'un être ne devrait jamais vivre. Cependant, je continuais de m'accrocher à un espoir, qui me disait que les bonnes choses restent à venir, comme dans une chanson célèbre de l'époque : « Ta yeule, vis ta vie pis reste en vie. »

Dès que je suis entré à l'adolescence, j'ai quitté ma famille pour les centres jeunesse. Je me suis retrouvé parmi tant d'autres petites âmes négligées par la vie et, pour la première fois, je ne me sentais plus seul au monde.

Ces êtres, en majorité torturés par leur passé, étaient maintenant pour moi une nouvelle identité, une famille, des frères. Soudain, un monde, que je connaissais si bien, s'est mis à fleurir devant moi, m'offrant multiples couleurs d'opportunités les unes plus néfastes que les autres, passant de la dure réalité de la rue à de nombreux séjours dans les centres. Tout ce parcours sinueux m'a fait aboutir, sans grande surprise, dans un sombre château, orné de plusieurs rangées de barbelés. Là où le temps s'arrête pour certains, pour d'autres comme moi, l'occasion de se faire entendre par les malintentionnés est idéale. J'ai retrouvé là une nouvelle famille, cruelle et sans scrupule. Ses membres ont vu en moi la faible estime qui m'habitait. Comme une bande de chacals, ils m'ont pris dans leur rang, pour faire de moi un tyran. Les années ont passé, parmi ces despotes, je suis devenu enfin quelqu'un de respecté. Debout sur ma fragile pyramide de verre, mon cœur oscillait entre le bien et le mal. Cependant, la plaie saignante que je trainais, depuis trop longtemps, me faisait oublier le bon enfoui tout au fond de moi.

Le jour est arrivé où j'ai dû faire un choix critique pour mon avenir de coupe-jarret. À ce moment, une ange tombée du ciel est soudainement apparue dans ma vie : Marika, quatre ans et demi, d'une précédente relation qui n'avait duré que quelques jours. Jusqu'à ce moment-là, jamais je n'avais eu vent de quelconque manière de sa personne. Instantanément, à la vue de cette petite vie qui me ressemblait, toute la rage qui me possédait s'est dissipée. Le soleil a remplacé la brume, mais malgré quelques belles années, mon mal de vivre intérieur, mon passé houleux ont su faire leur chemin pour me rattraper. Je n'étais pas assez outillé pour recevoir l'écho de ma jeunesse tourmentée. En un claquement de doigts, j'ai tout perdu ce que j'avais de bon. Mais le pire, c'est d'avoir perdu mon petit rayon de soleil, de lui avoir fait du mal, de la peine. De là, la déchéance n'a été que de mal en pis. J'ai fini par retourner au château fortifié, cette fois avec plus d'une décennie à purger. Mais dorénavant, je ne referai pas les mêmes erreurs. J'ai commencé par raconter mon histoire, mon passé, mes bobos. Je suis allé chercher des réponses. J'ai laissé sortir

ma peine et ma colère de la bonne façon. En ce moment, j'ai purgé plus de la moitié de ma sentence. Ma vie n'a jamais été aussi belle, simplement car je reconnecte avec moi-même. Selon moi, c'est ça la vie : savoir d'où on vient, qui on est, quelle personne on veut devenir et trouver le juste équilibre des choses. J'ai recommencé mes études, je lis, je m'informe, je travaille sur moi, je n'ai plus peur de demander de l'aide au besoin. Reconnaître ses moments de faiblesse, c'est selon moi, une grande force.

Si tout va bien, dans quelques années, je ferai surface dans ce monde déséquilibré de toutes parts pour prendre ma place, raconter mon histoire et faire découvrir l'homme bon que j'ai finalement trouvé en moi. Je veux aussi faire en sorte de reconnaître le petit bonhomme comme moi qui ne demande qu'une chance de s'en sortir. Malgré tous les tourments et les tempêtes, il y a toujours un soleil brillant qui nous attend.

Frédérick,
2e cycle

Centre de formation générale des adultes, CSS du Fer

Enseignante : Mélissa Gilbert, Syndicat de l'enseignement de la région du Fer

LES APPARENCES

J'étais l'une de ces filles qui octroyait plus d'importance à son apparence qu'à son bien-être. On me croisait toujours avec mon cellulaire, prête à prendre la prochaine photo qui serait publiée sur mon Insta. J'étais parmi celles qui pouvaient passer des heures à se préparer devant le miroir et qui accordaient plus de crédit à ses followers qu'à sa famille. J'étais narcissique et égocentrique, je l'admets. Mais un jour, tout a changé…

C'était une soirée d'automne comme les autres, un copain dont j'avais déjà oublié le prénom m'a ramenée chez moi après une fête. Je l'ai embrassé pour le remercier de m'avoir reconduite et je me suis engagée vers ma porte d'entrée.

Au moment où je m'apprêtais à aller dans ma chambre, un bruit étrange provenant de la salle de bain a retenti. La curiosité triomphante, je me suis introduite dans la salle de bain sans cogner. J'ai surpris alors Lina, ma petite sœur de treize ans, en train de se faire vomir. La panique m'a envahie… pourquoi Lina faisait-elle une telle chose ? Elle m'a regardée comme si elle avait lu la réflexion dans mes yeux et m'a répondu :

— Je n'ai pas le choix de faire ça si je veux être aussi belle et populaire que toi. N'en parle pas aux parents.
— Mais Lina…

Elle s'est relevée et nous a plantés là, mes questionnements et moi. Le lendemain matin, je me suis réveillée avec un léger mal de tête et j'ai considéré prendre mon cellulaire pour liker quelques photos sur Facebook, lorsque les évènements de la veille ont refait surface. Juste en y repensant, les paroles de Lina me faisaient mal. Belle et populaire, était-ce vraiment ce que je voulais que les gens imaginent de moi ? La réponse était non. Ce matin-là, j'ai adopté une décision, j'allais changer. Je ne désirais pas que Lina ait un si mauvais exemple. Je me suis levée d'un pas décidé, résolue à changer pour ma petite sœur et je me suis dirigée vers ma coiffeuse. J'ai pris tout mon maquillage et je l'ai jeté aux poubelles. J'ai enlevé mes faux ongles, mes faux cils et mes rallonges. J'ai attrapé mon téléphone pour supprimer tous mes réseaux sociaux. J'ai fouillé dans ma garde-robe, j'ai déniché un vieux jogging, un t-shirt simple et des espadrilles. Au déjeuner, j'ai mangé tout ce dont j'avais envie. J'ai conduit jusqu'à l'école avec un sourire qui, cette fois, était authentique à 100 %. Lorsque j'ai mis le pied dans l'établissement d'enseignement, la réalité m'a rattrapée. Celles que j'avais auparavant appelées des amies étaient devenues de simples inconnues qui se permettaient de me dévisager. Les garçons me fuyaient. J'étais devenue la fille effacée du collège… mais ça ne me dérangeait pas. Tout ce qui comptait pour moi, c'était que Lina découvre qu'elle était belle comme elle était.

Les semaines ont passé et je me suis entourée de nouveaux camarades qui m'apprécient pour ce que je suis, je me suis trouvée d'autres passions et surtout… je suis heureuse !

Par contre, Lina, de son côté, déraille complètement. Si je prends la peine de rédiger cette missive, c'est pour me vider de ce que je ressens… je ne sais pas comment faire pour que ma petite sœur comprenne… J'aimerais tellement qu'elle réalise qu'elle vaut beaucoup plus qu'une photo modifiée sur Instagram…

Je suis tombée sur cette lettre écrite par ma grande sœur, alors que je cherchais des trombones dans son bureau. Et il ne m'a suffi que de lire ces quelques mots pour tout comprendre…

Mahéva Riendeau,
2e cycle

Centre d'éducation des adultes des Sommets (Magog), CSS des Sommets

Enseignante : Catherine Frappier, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie

FILLES-MÈRES

C'est un doux et chaud dimanche de septembre. Comme à notre habitude, mes sœurs et moi visitons notre mère. Mes trois petites filles m'accompagnent aussi.

Dès notre arrivée, notre petite troupe prend l'ascenseur jusqu'au 3e étage. Lorsque les portes s'ouvrent, ma mère est là, tout sourire, prête à nous accueillir dans tout ce qu'il reste d'elle. Sur le chemin du retour vers sa chambre, une préposée nous salue et une résidente s'exclame :

« Oh les belles petites ! »

Les murs bleus de sa chambre sont tapissés de photos et de dessins de ses enfants devenus presque adultes ainsi que de ceux de ses petites-filles. On installe les chaises pliantes et elle reprend sa place habituelle dans son lit. Ses cheveux sont en bataille, mais ses ongles fraîchement peints. On sort les jeux de société et les crayons à colorier. L'une de mes sœurs lui propose une partie de *Serpents et Échelles*, son jeu favori du moment. Elle accepte ravie et une partie s'amorce.

Je lui propose de lui brosser les cheveux, seul endroit où aucune trace du temps n'a pris racine. À peine quelques filaments blancs pour nous rappeler ses 57 ans. Elle observe son auditoire en gardant ses mains près de son visage, pour mieux humer l'odeur de son vernis à ongles rouge.

— Maman, j'ai amené mes p'tites aujourd'hui, les reconnais-tu ?
— Pas vraiment, non.

J'ai un petit pincement au cœur, mais ça va, j'ai presque l'habitude maintenant. Après plus d'une décennie de cette maladie, je n'en suis pas à un oubli près. Je lui représente donc ses petites-filles, toujours dans le même ordre : ma grande, ma deuxième et mon grand bébé. J'accomplis ma tâche en lui tressant les cheveux. Je lui dis combien elle est belle. Elle me répond avec son large sourire.

Puis, la visite suit son cours normal. On meuble le silence en lui résumant les dernières nouvelles concernant notre train-train quotidien, l'école ou le travail. On fait rapidement le tour de ce qu'on peut lui raconter et de ce qu'elle peut encore saisir.

Pourtant, j'en aurais beaucoup à lui dire. Comme le fait que j'ai tout laissé d'elle dernière moi pour être une bonne mère. Parce que la mienne était une mère-volcan et que je devais vivre funambule au gré de ses humeurs. Mais le temps passe, la maladie gagne du terrain et les questions resteront sans réponse. Pour m'éviter d'y perdre pied, j'ai mis le feu à ses ronces. J'ai tout défriché pour mieux la comprendre, pour briser le cycle. J'ai déraciné ses bleus pour y faire pousser des roses jusqu'à l'obtention d'un grand jardin. Puis, j'y ai construit une maison dans laquelle j'aurais aimé grandir ; un refuge où j'essaie tant bien que mal de meubler mon quotidien de tout ce qui m'a tant manqué enfant. La petite fille qu'elle n'a jamais pu être aurait sans doute aimé y vivre aussi.

Mais aujourd'hui, je ne lui dirai rien de cela. Ni jamais d'ailleurs. Mais ça va, dans une autre vie peut-être. À la place, je lui ferai des tresses, je lui chanterai des chansons qu'elle connaissait jadis, je lui apporterai des ballons à son anniversaire, j'acquiescerai lorsqu'elle affirmera qu'elle

n'oublie plus de mots et je lui rappellerai à quel point elle est belle. Un peu comme une enfant de qui l'on prend finalement soin. Depuis son diagnostic, je suis la fille de personne, mais un peu la mère de tout le monde. Mes sœurs et moi sommes ses filles-mères.

Toujours assise dans son lit, son air renfrogné annonce l'heure du départ. Elle est fatiguée et elle souhaite faire sa sieste. On range les jeux et les chaises et on rapatrie le groupe. C'est l'heure des au revoir. On se prend dans nos bras et je ne saurai dire laquelle de nous deux serre le plus fort. Elle me dit qu'elle m'aime fort et elle me le répète à de nombreuses reprises. À chaque fois, j'ai l'impression qu'elle me l'avoue pour la première fois. Enfin.

— Moi aussi, je t'aime fort.

La chambre est rangée et l'éclairage est tamisé. C'est maintenant l'heure de partir. Elle se couche dans son lit et je la borde. Ses joues sont douces et je lui laisse quelques bisous avant de quitter la pièce.

— À dimanche prochain maman.

Richère Doucet,
2e cycle

Centre de formation de l'Envol (Joliette), CSS des Samares

Enseignante : Sylvie Morin, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière

LA ROUTE

Mes plus belles histoires ont eu une couleur noire
Et parfois, bleu azur
Souvent écrites le soir
Dans un cahier rempli de ratures
Dans mon jeune temps elles avaient la trame d'un rap dur
Peut-être fallait-il que je mature
Pour que mon écriture change de nature
Reste qu'elle carbure
Aux cicatrices du cœur et ses fissures
Où les jours tristes laissent un goût de vomissures

Chaque fois que s'enclenche une rage
J'écris une avalanche de pages
En partie ce sont des témoignages
Qui présentent une glace face à mon vrai visage
Écrire m'a sauvé de plusieurs dérapages
J'ai pas toujours mené une vie sage
J'ai volé avec des vautours et des rapaces
Maintenant, quand je regarde autour
Je me sens bien au chaud dans ma carapace

Après avoir posé mes bagages
Dans tant de coins crades et tant de coins sales
Je veux plus me compter de salade
Et me rendre malade
Avec un œil qui regarde
Passer la parade
Pour autant j'vise pas l'image d'un paradis
Pour moi c'est une parodie
Et c'est peut-être par folie
Que je dépose le sang d'encre que j'ai sous la peau ici
Juste un brin de poésie
J'ai vécu comme un train et j'ai vu du pays
Crois pas que je raconte des mensonges
Si je dis que pris dans mes songes
Certaines nuits ont été plus longues
Certains jours par contre
Étaient si ensoleillés qu'il n'y avait plus d'ombre
J'ai fait tellement de rencontres
Que ça fait mille et une nuits que j'en ai perdu le compte

Mon histoire je l'ai pas écrite seul
Elle s'est écrite ensemble
Parfois à se saouler la gueule
Parfois à tousser des cendres
Quand j'avais le cœur froid comme en décembre
J'pouvais être sûr qu'les chums descendent
Sans même compter la distance
On pouvait ressentir l'effervescence
Dans la *tank* d'essence

J'ai trouvé la joie dans les festins et les festivals
Point de ralliement de mes saisons estivales
Où la musique nous mène
À l'endroit où on enterre la semaine
Où on met de la couleur sur nos teints blêmes
Où le thème est d'être soi-même
Où cette folie qu'on sème
Devient une récolte où on s'aime
Une course folle de scène en scène
J'en reviens toujours le cœur plein, mais avec pu une cenne
L'essence même de Carpe Diem

J'ai donc sorti ma plume
Pour une belle histoire
Parfois avec amertume
Parfois avec espoir
Parfois dans l'allégresse
Parfois dans la richesse d'une tristesse
Où chaque souvenir
Peut avoir le parfum d'un soupir
Ou d'un sourire qu'on soutire
Où n'importe quelle belle histoire peut aboutir
Tant qu'elle tient la route, vers l'horizon, vers l'avenir

Diego St-Pierre,
2e cycle

Centre de formation générale aux adultes Sainte-Thérèse (Drummondville), CSS des Chênes

Enseignante : Catherine Lacroix, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

LA PAGE D'ENCRE

Dans la pénombre d'un salon, un homme est assis à son bureau, un stylo à la main. Malgré la faible lumière que projette la lampe, dont l'ampoule donne des signes de faiblesses, il voit clairement que la feuille de papier posée devant ses yeux demeure blanche. De tout son être, il voudrait écrire, mais rien, le néant. Une larme prit naissance au coin de son œil, s'en libéra et coula le long de sa joue, brillant un infime moment, puis s'écrasa sur la page encore

vierge. L'homme s'essuya les yeux du revers de la main laissant le dossier de la chaise absorber tout son poids. Il allait renoncer à écrire pour ce soir, lorsque quelque chose attira son attention. La feuille devant lui n'était plus uniquement blanche, deux mots y étaient apparus : va rêver.

L'homme se frotta les yeux. Il était vraiment temps qu'il aille dormir. Il posa son stylo et se leva de la chaise. Lentement, mais surement, il progressa vers sa chambre. L'homme s'endormit dès que sa tête toucha l'oreiller.

L'inscription sur la page disparut pour laisser apparaître les premiers mots d'une phrase.

Le regard encore tout endormi, l'homme s'était redressé dans son lit. Par la suite, il se mit sur ses pieds pour se diriger vers la salle de bain pour prendre une douche.

Les dernières parcelles de son rêve flottaient encore dans son esprit. Il se dit que ça ferait une bonne histoire. Dommage qu'il ne s'en rappelait pas plus.

C'est de bonne humeur qu'il retournait à son bureau. La journée s'annonçait bonne. Il s'apprêtait à s'assoir lorsqu'il arrêta son mouvement. La page devant lui n'était plus vierge, elle était couverte de mots. L'homme la prit entre ses mains, c'est bien son écriture, mais il ne se rappelait pas les avoir écrits. Il retourna la feuille et y découvrit d'autres mots. Décontenancé, l'homme la posa sur le bureau et ouvrit un tiroir pour en sortir le paquet de feuilles acheté récemment. Il en préleva une quantité et les sortit de l'enveloppe en papier cartonné pour s'apercevoir que la première était aussi recouverte de son écriture. L'homme rangea le reste du paquet de feuilles dans le tiroir. Il retourna la page et se mit à lire tout en s'asseyant sur la chaise, puis s'arrêta net. C'était son rêve qui était retranscrit là, sous ses yeux. Il en avait reconnu les dernières phrases. Comment était-ce possible ? L'homme, ayant extrait la feuille noircie d'encre, la mit avec l'autre en prenant soin de les mettre en ordre, puis les pagina à la main avec son stylo. Il les posa délicatement sur le bureau juste devant lui au côté des feuilles encore vierges. Il sortit de nouveau le paquet de feuilles blanches du tiroir pour en observer

l'enveloppe, mais ne trouva rien pour le renseigner. L'homme décida donc d'aller directement à la source, celui qui les lui avait vendues. Il s'habilla, enfila ses souliers et quitta son domicile. La boutique en question ne se trouvait pas trop loin de chez lui, marcher ne l'embêtait pas.

L'enseigne *La page d'encre* de la boutique apparut aux yeux de l'homme, il y avait de la lumière. L'homme poussa la porte de la boutique qui déclencha une petite cloche. La personne derrière le comptoir allait parler, mais son visiteur le prit de vitesse.

— Vous m'avez vendu un bien curieux papier.

L'expression du vendeur changea pour se muer en satisfaction.

— Il s'est donc manifesté, mais dites-moi comment avez-vous créé le lien ?

Un lien, mais de quoi parlait-il ?

— Ce papier s'appelle *Feuille de rêve*, il retranscrit les rêves, mais pour ça, il faut créer un lien ou lui demander avec une encre spéciale. Je ne vous ai pas vendu cette encre. Qu'avez-vous fait juste avant que ça se produise ?

L'homme n'en revenait pas de ce qu'il venait d'entendre, il resta sans réaction durant un court laps de temps avant de commencer à réfléchir. Juste avant…

C'est ce matin que j'ai découvert les pages couvertes de mon écriture, alors qu'elles étaient vierges lorsque je suis allé me coucher. Mais, juste avant d'aller dormir, j'étais tout retourné, je n'arrivais pas à écrire une ligne, rien ne venait, absolument rien. J'en ai pleuré.

Le regard du vendeur s'illumina.

L'une de ces larmes a dû atterrir sur la page, c'est ce qui a créé le lien.

Il disparut un instant derrière son comptoir pour revenir avec un stylo et une petite boîte.

Sarah Bergeron Nobert,
2e cycle

Centre de formation générale aux adultes des Cimes (Sainte-Agathe-des-Monts), CSS des Laurentides

Enseignante : Chantal Jutras, Syndicat des enseignantes et enseignants des Laurentides

Ce crayon est muni de cette fameuse encre. Demandez-lui des choses claires et précises. Je vous laisse aussi une cartouche supplémentaire.

Il paraissait tout excité.

— Comment fais-je pour couper le lien ?
— Vous n'avez qu'à écrire *Fin* avec cette encre spéciale. Vous pouvez également utiliser le stylo pour lui faire savoir que vous voulez continuer cette partie, l'encre ne disparaîtra pas et restera permanente. La même chose si vous voulez que le rêve prenne le relais.
— Le vendeur s'était mis à écrire sur un bloc de papier et en déchira la page pour la tendre à l'homme.
— Je vous ai inscrit l'essentiel, s'il y a quoi que ce soit, revenez me voir.

Il mit le tout dans un petit sac et refusa l'argent. Il dit qu'en échange il voudrait avoir des nouvelles.

En sortant de la boutique, l'homme n'arrivait toujours pas à croire ce qu'il venait de se passer. Un papier qui arrivait à retranscrire les rêves et des outils pour communiquer avec ce même papier. Est-ce que tout était vraiment réel, rêvait-il toujours ? Néanmoins, ça ferait une bonne histoire.

MENTION SPÉCIALE

ITIN-ERRANT

Marilou Caron Duceppe,
2e cycle

Centre d'éducation des adultes des Sommets (Magog), CSS des Sommets

Enseignante : Catherine Frappier, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie

Quand tu n'as pas de toit, tu ne peux te fier qu'à toi.

L'itinérance, ça t'apprend l'autosuffisance.

Tu te nourris de souris si elles traînent par ici,

de rats si par chance tu en vois

et d'oiseaux si tu sautes assez haut.

Tu te salis en fouillant dans les débris.

Tu erres à la recherche d'un bon repère...

Et si tu n'en as pas trouvé quand il se met à mouiller,

alors là, tu dois te débrouiller...

Puis tu dégoûtes, tu dégoûtes, tu dégoûtes les gens que tu croises sur ta route.

Ils se disent que si tu traînes dans le chemin, c'est que tu es un bon à rien.

Si tu traînes trop près de leur petit nid douillet,

ils te chassent avec un balai !

Tu te fais chasser, rejeter et tu es mal aimé...

Alors, tu retournes vagabonder dans les fonds de quartier...

Les gens veulent des chats mignons dans leur maison,

les chats comme moi, ça, ils n'en veulent pas.

Pourtant, moi aussi je fais « ronron » quand on me flatte le bedon.

Hélas ! Peut-être faut-il être un chat de race pour trouver sa place...

MOTESKANO, SUR LES TRACES DE NOS ANCÊTRES

Moteskano est une expédition annuelle se déroulant le préprintemps chez nous les autochtones atikamekw. Une marche en raquettes à travers nos territoires ancestraux en période de lacs gelés...

Quelques mois avant le départ, j'ai fait la connaissance d'une personne dont je n'avais aucune idée de l'importance qu'elle allait prendre dans ma vie... « la fille du feu d'oiseau », de son nom d'animal spirituel. Cette fille m'avait invité à faire la marche avec elle.

Elle me montra tout ce que je devais savoir pour la marche et avoir les bons matériaux à apporter. Elle avait déjà participé à cette coutume ancestrale. On passait beaucoup de temps ensemble en motoneige. On faisait aussi des sorties pour chercher des plantes médicinales.

À la mi-février, juste avant le grand jour, un mélange de peur et de stress m'envahissait. Je n'étais pas certain d'être assez courageux pour accomplir ce lourd devoir, alors que le grand départ était juste à ma porte...

Le jour venu, nous avions une cérémonie organisée en notre honneur pour démontrer à nos aînés que nous nous « battions » afin de retrouver notre culture autochtone. Des chants et des battements de tambour étaient joués. Par la suite, nous écoutions attentivement les paroles inspirantes du chef du village. C'était assez pour nous donner tout le courage nécessaire pour la marche.

Nous marchâmes longuement... pour nous et notre peuple.

Tous nous marchâmes pour nos enfants disparus, tous nous marchâmes pour Joyce Echaquan.

Chaque pas que l'on posait sur le sol était accompagné par une force invisible. Cette force venait de la part de chaque cœur qui nous soutenait durant la marche...

Plus de 20 kilomètres par jour et des nuits dans des tentes traditionnelles nous attendaient dans ce périple. Des tentes montées grâce aux ressources naturelles, comme les arbres et le sapinage. Le sapinage au sol ne sert pas seulement à donner une odeur réconfortante à l'abri. Il sert également à se purifier de la négativité dans notre esprit.

Au milieu de la troisième journée, durant une tempête, je me retrouvais en plein milieu d'un lac, seul, et plus de 600 mètres me séparaient des rives. En regardant autour de moi, je voyais à peine à quelques mètres. Subitement, des ombres blanches apparaissaient dans la tempête. C'étaient des loups blancs, une teinte rougeâtre colorait le bout de leur museau. Il y avait une meute de huit loups, l'alpha me regardait d'un regard perçant, mais ne semblait pas vouloir m'attaquer. Un bruit de motoneige les fit fuir dans le brouillard de la tempête.

En arrivant à notre destination, au septième jour, nous avions une soirée spéciale, « la cérémonie du feu ». Cette cérémonie servait à purger nos cœurs de la douleur, de la tristesse ainsi que de tout le négatif qui nous habitait.

Beaucoup de pleurs s'entendirent sous la lune ce soir-là. Notre flamme de cérémonie dansait au chant de la guérison et du tambour. La flamme « brûlait » toute la douleur que les pleurs faisaient « sortir » du cercle de feu... des cris de libération se faisaient entendre à des kilomètres.

Le lendemain, on se retrouvait en cercle pour refaire le trajet dans le sens inverse et retourner au village où nos familles nous attendaient.

Six jours s'écoulèrent et, à chaque campement, nous faisions le ménage des lieux. Les arbres coupés et les sapinages ramassés ont été remis à la forêt, tout en les remerciant de leur protection contre le froid et les prédateurs.

Au tout premier camp, de jeunes adolescents sont venus à notre rencontre pour vivre la dernière journée avec nous. « Moteskano Junior » était le nom de ce périple. Nous les avions aidés à préparer leur tente et à bûcher le bois pour la nuit.

Le lendemain matin, un sifflet se fit entendre. Cela signifiait que c'était la dernière marche, et un dernier cercle de départ était organisé. Durant la journée, notre leader a vu un aigle au loin. En arrivant dans la zone, il trouva une plume, il l'offrit à Sikonik, la fille « d'oiseau de feu ». Elle était l'une des plus courageuses de notre groupe. Elle était aussi réputée pour avoir dansé dans de nombreux « pow-wow » et son implication faisait d'elle une personne admirable.

Après la cérémonie, un signal se fit entendre pour parcourir les derniers kilomètres du périple ; même notre chef est venu marcher avec nous. Le ciel était d'un bleu éclatant, le soleil éblouissait la vie sur terre, la forêt boréale dansait sous les coups du vent.

Les jeunes marchaient vivement, leur volonté nous encourageait à venir à bout des derniers obstacles de cette difficile marche. Nous avons bravé les tempêtes, le vent glacial et la pluie, nous l'avons fait tous ensemble… tous solidaires. À ce moment, nous formions une unité, une masse d'Atikameks, et nous avions l'impression que plus rien n'allait nous empêcher de vivre en harmonie avec la nature… avec nos traditions.

Vers l'après-midi, on pouvait apercevoir notre village. Nos familles pleuraient en voyant les marcheurs et les jeunes arriver ensemble. Nous étions accueillis à la maison des aînés par nos parents avec du sapinage pour nous nettoyer et nous purifier.

Au moment où j'ai vu mes frères, ma sœur, mes tantes, mes oncles, mes grands-parents et mon père, j'ai pleuré de joie. Je pleurais de les avoir rendus fiers, d'avoir marché pour mon arrière-grand-père, ma famille et toutes les raisons qui m'habitaient.

Il ne restait qu'une dernière cérémonie qui était pour nous, la remise des certificats aux marcheurs, remise des cadeaux sacrés et des félicitations.

Je louange les dieux d'avoir pris soin de nous, les marcheurs, de nous avoir guidés dans la tempête.

Je louange les dieux pour ma mère de lui avoir donné le courage de traverser les obstacles, je suis fier d'avoir été porté par une personne aussi extraordinaire.

Je louange les dieux pour mon frère de m'avoir laissé son bâton de marcheur, d'y avoir laissé sa force pour m'aider dans les moments difficiles du périple.

Jean-Pierre Julian-Kenley,
2e cycle

Centre de formation générale des adultes – Pavillon de formation en employabilité (Alma), CSS du Lac-St-Jean

Enseignant : Jean-Michel Côté, Syndicat de l'enseignement du Lac-St-Jean

EMMA PEUT PARLER AUX ANIMAUX !

C'est l'histoire d'une jeune fille qui s'appelle Emma, elle a 7 ans. Elle n'a pas vraiment d'amis. Elle passe ses journées à jouer avec son meilleur ami, son chien Oréo, avec qui elle partage son quotidien.

Par un beau matin ensoleillé, Emma sort avec son compagnon dans le boisé près de chez elle. Pendant sa marche, elle entend des voix, mais ne voit personne. Ce qu'elle trouve très étrange, c'est de ne voir que des bestioles. Elle se dit que ça n'existe pas : les animaux, ça ne parle pas ! Elle continue sa marche. Tout le long de sa randonnée, la fillette se questionne sur ce qui ne va pas chez elle.

Revenue à la maison, elle se dirige vers sa chambre pour relaxer un peu et lire un bon livre. Son petit chien vient se coucher à côté d'elle. Une voix se fait entendre. Paniquée, Emma s'interroge sur sa provenance. C'est là qu'elle demande à son compagnon à quatre pattes :

— Sais-tu d'où vient cette voix que j'entends ?
— Oui, bien sûr. Je sais converser !

Toute surprise qu'il lui réplique, elle s'exclame :

— Mais comment est-ce possible ? Tu parles et je t'entends ?

Il lui riposte :

— Ce don que tu as depuis ta naissance, il vient de se développer.
— Je suis tellement contente de pouvoir enfin te comprendre. Tout s'explique, c'est pour ça les voix de ce matin dans la forêt.

Emma décide de garder son secret pour qu'on ne se moque pas d'elle. Tous les matins, elle va dans la forêt pour aller voir ses nouveaux amis, les animaux. Maintenant qu'elle peut les entendre et discuter avec eux, la jeune fille éprouve beaucoup de plaisir. Tous les soirs avant de se coucher, ils s'expriment sur leur journée et se racontent des secrets.

Après quelques semaines, sa mère lui demande :

— À qui parles-tu comme ça tout le temps ?
— Je m'amuse avec cette boule de poil : je l'entends et il me répond. Je te rassure tout de suite, je sais que ça ne parle pas des animaux. C'est juste pour m'amuser.

Dans la zone forestière, ce qui amuse tous les petits mammifères ainsi que la charmeuse d'animaux, c'est de jouer à cache-cache. Il y a cinq petits écureuils et quatre lapins. Après leurs parties, ils rencontrent de nouveaux amis : une maman chevreuil et ses deux jeunes bambins. Maintenant, ça fait plus d'amis avec qui jouer. Tous les jours après l'école et la fin de semaine, ils se voient pour jouer tous ensemble. Quand elle n'étudie pas, elle passe le reste de son temps dans l'étendue boisée avec ses compagnons à fourrure. Souvent, elle prend avec elle de la nourriture et en apporte un peu plus pour ses amis.

À un moment donné, sa mère se demande ce que sa fille peut bien faire tous les jours dans la forêt. Elle décide de la suivre et de l'espionner pour voir ce qu'elle fait. Quand elle remarque qu'elle s'amuse avec plein de bestioles et

communique avec elles, elle n'en revient pas. Elle se dit que sa fille est vraiment spéciale. Le soir venu, elle décide de lui parler :

— Qu'est-ce que tu fais dans la forêt toute la journée ?
— Je fais ce que font les enfants de mon âge.

La mère remarque que sa fille a peur de tout lui dire.

— Aujourd'hui, dans le boisé, j'ai remarqué que tu as rigolé et dialogué avec ces mammifères adorables. Tu n'as pas à avoir peur. Je comprends tout ce que tu vis. Tout ce que je veux, c'est que tu sois heureuse.
— Je suis tellement émue et soulagée que tu me comprennes. Je suis enfin libérée de ce secret !

À partir de ce jour-là, tous les amis de la forêt vont dans la cour d'Emma qui a été aménagée pour que tous puissent y avoir une place. Elle s'avère la plus heureuse du monde. Il lui est maintenant possible de passer ces merveilleux moments sans se cacher. Dans la vie, tout peut se produire si on y croit.

Valérie Dubé,
2e cycle

Centre de formation générale aux adultes des Cimes (Sainte-Agathe-des-Monts), CSS des Laurentides

Enseignante : Nathalie Marcoux, Syndicat des enseignantes et enseignants des Laurentides

MON PETIT FRÈRE, MON INSPIRATION !

Aujourd'hui, je vous raconterai,
l'histoire d'un petit être de lumière.
D'innombrables embûches, il a traversées,
tel un petit bateau faisant son bout de chemin en pleine mer.

Ce petit homme ne l'a pas toujours eu facile.
Malgré son jeune âge, il vit beaucoup de situations difficiles.
Plusieurs ayant de similaires difficultés seraient déprimés,
pourtant mon petit frère illumine nos vies par sa gaieté.

Ce petit être, qui nous est si cher,
n'a malheureusement pas beaucoup connu son père.
Celui-ci, lors de la naissance de son fils, était en libération conditionnelle,
sa présence pour son fils fût aussi brève qu'une étincelle.

Depuis que je l'ai vu naître,
j'ai toujours pris soin de mon petit frère.
Alors que je n'avais que 11 ans, j'ai dû me préparer,
d'enfants jumeaux, je devrai apprendre à m'occuper.

Ma vie fut ainsi chamboulée,
par l'arrivée de deux petits bébés.
L'un d'entre eux atteint d'une maladie rare,
une partie de mon âme, ils accaparent.

À cette maladie, je vais vous introduire.
La chondrodysplasie osseuse spondylo-métaphysaire
de Sutcliff. La quoi ?
Oui je sais, laissez-moi vous parler de cette maladie
me causant tant d'émoi.
La première fois que j'entendis ce nom, je ne pouvais
que m'attendre au pire.

La première répercussion se trouve dans la taille,
car ce jeune homme ne portera jamais de cotte de mailles.
Celui-ci, étant près du nanisme, ne deviendra jamais
un puissant chevalier,
mais une tonne de courage, il devra démontrer.

La deuxième répercussion est au niveau du torse
qui se retrouve en forme de pointe,
mais détrompez-vous cette forme ne sert qu'à couvrir
l'énorme cœur de cet enfant.
Au niveau de ses poumons nous avons quelques craintes,
mais rapidement elles s'effacent à la vue de son visage
souriant.

La troisième répercussion se trouve dans la fragilité.
Ses os sont d'une grande faiblesse.
Par un impact au cou, la mort peut être causée,
puisque ses vertèbres n'offrent aucune souplesse.

Malgré sa situation des plus précaire,
ce petit bout de chou touche nos cœurs à la vitesse
de l'éclair.
Vif d'esprit tel un philosophe grec,
à 13 ans, il me bat déjà aux échecs.

13 ans déjà, c'est fou comme ça passe vite le temps,
c'est comme si c'était hier que je l'endormais en le berçant.
À ma vie, il donne chaque jour un sens,
alors que je me réjouis d'être témoin de sa croissance.

Ce petit garçon est ma source de motivation,
c'est grâce à lui que j'ai passé à l'action.
Je suis de retour sur mon parcours scolaire,
afin que, de son grand frère, il puisse être fier.

Mon petit frère est mon champion,
je vous offre donc cette réflexion.
Si un enfant de 13 ans ne se plaint pas avant
sa septième opération,
méritons-nous vraiment de chialer pour chaque
petite situation ?

La vie fait bien les choses,
car mon frère possède la patience et la sagesse
d'un vieil ermite.
Deux qualités lui permettant de traverser même
les situations les plus moroses,
et le sourire qu'il arbore chaque jour représente toute
la force qui l'habite.

C'est grâce à lui que je continue d'avancer,
j'éprouve pour lui beaucoup d'admiration.
Quand je regarde mon petit frère, je ne vois pas
un handicapé,
mais plutôt la source de mon inspiration.

Je t'aime Joey !

Kevin Lavallée,
2e cycle

Centre de formation aux adultes Sainte-Thérèse (Drummondville), CSS des Chênes

Enseignante : Catherine Lacroix, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummonville

LE JOUR OÙ LA LUNE CESSA DE BRILLER

Il y a de cela plusieurs années, par une belle soirée d'hiver, alors que la terre procédait à sa parade quotidienne pour éblouir ses habitants, Dame Soleil se promenait dans le ciel avec sa robe de feu qui éclairait le dessus des montagnes enneigées. Tous s'entendaient pour dire qu'elle était resplendissante comme jamais, enveloppée par son manteau de nuages colorés. Les soupirs d'admiration se faisaient entendre de toutes parts.

Dame Lune, qui se préparait à entrer en scène, observa quelques instants sa collègue et fut soudainement remplie d'un sentiment obscur qui est à la source de bien des querelles.

Contrariée par la popularité de sa consœur, son regard s'assombrit et, si l'on avait été attentif, on l'aurait entendu murmurer quelques propos fort désagréables.

« Si seulement je pouvais briller plus fort que Dame Soleil, se dit-elle le cœur lourd, très certainement que j'aurais des millions d'admirateurs moi aussi. »

Lorsque vint son tour, Dame Lune s'avança sur la piste avec un air maussade et commença sa petite parade. Plusieurs attendaient sa venue avec impatience pour admirer sa beauté, mais celle-ci était bien trop absorbée par ses pensées pour les remarquer.

Une petite étoile filante qui passait non loin de là s'approcha de Dame Lune et lui demanda pourquoi elle avait un teint si sombre. Dame Lune éclata en sanglots et raconta à la petite étoile qu'elle était très malheureuse, car personne ne l'appréciait et que c'était très certainement la faute de Dame Soleil.

« Si seulement Dame Soleil pouvait arrêter de briller, ne serait-ce qu'une nuit, les gens me remarqueraient enfin et je serais parfaitement heureuse. »

La petite étoile réfléchit un instant en se grattant la tête puis son regard s'illumina. Avec un grand sourire, elle déclara qu'elle exaucerait le vœu de Dame Lune.

« Ah oui ? », s'exclama cette dernière.

L'étoile acquiesça, un sourire en coin, puis continua son chemin.

Dame Lune ne tenait plus en place. Son rêve allait enfin se réaliser ! Terminée la compétition. Elle serait enfin reconnue à sa juste valeur ! Un sourire satisfait se dessina sur son visage, alors qu'elle terminait sa petite promenade de nuit.

Le lendemain, alors que Dame Soleil s'apprêtait à sortir, elle réalisa avec horreur qu'elle n'éclairait plus du tout. Elle tenta d'observer son reflet dans les surfaces d'eau qui couvraient la terre, mais elle ne voyait rien. On ne pouvait même pas apercevoir l'eau, tant les ténèbres étaient sombres.

Lorsque Dame Lune aperçut la fâcheuse situation de sa compagne, elle ressentit un léger remord, mais celui-ci fut vite effacé lorsqu'elle pensa à toute la gloire qui l'attendait. Elle se para de ses plus beaux bijoux et attendit son tour avec impatience sous le regard inquiet des étoiles qui brillaient faiblement au loin dans les galaxies voisines.

L'heure arriva enfin. Dame Lune retint sa respiration, alors qu'elle posait les pieds sur la scène avec élégance. Les yeux fermés, elle pouvait imaginer le public qui devait être en admiration devant sa splendeur tant attendue. Les yeux des enfants devaient très certainement briller devant toute sa splendeur. Elle inspira et cru un instant sentir l'odeur du succès qui l'enveloppait délicatement.

Après quelques secondes, elle entendit les gens s'écrier : « Quelle laideur ! Ce n'est qu'un tas de pierres ! Elle ne brille même plus ! »

Rébecca Landry,
2e cycle

Centre de formation de la Haute-Gaspésie (Sainte-Anne-des-Monts), CSS des Chic-Chocs

Enseignante : Isabelle Bernier-Gagnon, Syndicat des travailleurs de l'éducation de l'Est du Québec

Dame Lune, confuse, ouvrit les yeux et jeta un regard dans son lac préféré pour réaliser avec horreur qu'ils avaient raison. Elle avait perdu toute sa splendeur ! Elle n'avait jamais été aussi hideuse ! Elle ne brillait plus du tout ! Pas même un tout petit peu ! Accablée, elle appela la petite étoile filante en pleurant. Celle-ci s'approcha et, avec un regard sévère, mais à la fois rempli de compassion, elle expliqua à la pauvre Dame Lune que sa recherche de gloire et sa jalousie étaient la seule cause de son malheur.

« Voyez-vous, expliqua la petite étoile, chacune d'entre vous aviez un rôle important dans la parade de la vie. La lumière de Dame Soleil était très puissante et réchauffait le monde, certes, mais votre lumière n'en était pas moins importante et admirée. En effet, votre douce lumière apaisait et réconfortait les cœurs en l'absence de votre compagne. En travaillant main dans la main, vous partagiez votre lumière avec le monde pour créer une harmonie parfaite dans un tableau magnifique. Seulement, votre jalousie et votre convoitise vous ont menée à votre perte. En effet, sans la lumière de Dame Soleil que vous reflétiez, jadis avec grâce, vous n'avez plus rien à offrir. Lorsqu'on essaie de s'élever en rabaissant les autres, ça ne produit jamais rien de bon. »

Dame Lune baissa les yeux et, d'un air triste et contrit, elle demanda pardon, jura de ne plus jamais faire preuve de vanité et supplia l'étoile de rendre son éclat à Dame Soleil.

Aussi rapidement qu'un éclair au printemps, tout redevint comme avant et Dame Lune retrouva son éclat d'autrefois. Certains disent même qu'elle brille encore plus maintenant qu'elle a découvert le bonheur de l'entraide et de l'amitié.

Encore aujourd'hui, durant la journée, si vous ouvrez les yeux, vous pourriez l'apercevoir, presque invisible dans le ciel, applaudissant tendrement sa très chère amie, Dame Soleil.

MON PLACARD

Après une heure et demie de route sinueuse, je suis enfin arrivé à la maison familiale. Elle est située à l'écart des autres maisons, entourée d'une forêt à perte de vue dans un petit village de la Mauricie. Malheureusement, depuis que je suis déménagé dans la grande ville de Québec, je ne descends plus aussi souvent que je le voudrais. Je suis un gars de campagne. J'ai besoin d'y retourner pour me ressourcer, entendre les sons de la nature, contempler les étoiles dans un ciel exempt de pollution lumineuse. Je branche ma voiture, prends mon sac et je rentre dans la maison. Tout en déposant mon sac, je flatte mes chats, Sofie et Vader, qui m'accueillent chaleureusement. J'entends ma mère me dire :

— Dave, c'est-tu toi ?

— Oui, c'est moi ! T'es où ? lui demandais-je.

— J'suis dans la chambre. Viens me rejoindre.

En arrivant dans sa chambre, sur le lit, je vois une boite remplie de vieux albums photos, des boites de vieux vêtements ainsi que quelques paires de vieux souliers dans un sac en plastique. Je prends un vieil album photos et le feuillette.

— Tu fais quoi au juste, m'man ?

— J'fais le ménage du placard, me répond ma mère énergiquement. J'me débarrasse des vieux vêtements pour ajouter du neuf. C'est important de faire du ménage parfois.

— Je sais, m'man. Est-ce que j'peux prendre la boite avec les albums photos et les regarder dans le salon ?

— Oui, pas d'trouble.

Confortablement assis sur le divan, mes chats viennent me rejoindre et se couchent tranquillement sur mes jambes avec un ronronnement harmonieux. Je regarde les photos de famille. Perdu dans mes pensées et mes souvenirs, je réfléchis à ce qui a déjà été dans mon placard. Celui qui se remplit avec le temps de nos expériences, nos joies, nos peines et nos déceptions. Je tourne la page de l'album et je tombe sur une photo du secondaire, des souvenirs marquants resurgissent.

Pendant mon adolescence, j'ai compris que j'étais différent des autres garçons de mon école secondaire. Je préférais les arts, la musique, et j'avais une grande sensibilité pour les injustices sociales. De plus, je détestais tellement les sports ! Le péché capital dans cette école ! Alors, comment pensez-vous que mes premières journées se sont déroulées dans cette école où les gens n'étaient pas très ouverts à la diversité ? Le comité d'accueil devait sans doute s'appeler *Intimidation Bonjour* ou quelque chose du genre. Je suis arrivé avec les meilleures intentions, elles ont pourtant été détruites, déchiquetées et anéanties.

Quand j'étais plus jeune, mes proches me disaient que l'école secondaire était l'endroit où je m'épanouirais et où je vivrais de nouvelles expériences. Ils avaient raison. Effectivement, j'ai vécu de nouvelles expériences : j'ai découvert les drogues grâce à mes nouveaux amis. Ce qui était bien avec ces substances (ou ce que je croyais être bien), c'est qu'elles pouvaient me faire oublier tous mes maux de vivre. Le soir, après une journée à l'école à subir les regards des autres, les rires derrière mon dos ainsi que les commentaires désobligeants, je prenais une pilule, une « puff » et j'oubliais tout ce mal. À un certain moment, j'ai même commencé à consommer avant mes cours. Je subissais toujours de l'intimidation, mais la drogue était comme une armure de chevalier. Elle me protégeait du monde extérieur et me permettait de combattre mes assaillants. Toutefois, elle était lourde à porter. De jour en jour, pendant plus de 5 ans, j'ai été dans ce cercle vicieux. Cependant, à 16 ans, j'ai rendu les armes et j'ai quitté

l'école. Tout ce que j'avais accumulé pour mettre dans mon placard était une troisième secondaire plus ou moins réussie, des souvenirs douloureux et une addiction aux drogues. J'étais découragé et j'avais peu de confiance en moi. Je devais me reprendre en main et faire le ménage de mon placard.

À 17 ans, j'ai décidé de retourner à l'école pour terminer ma cinquième secondaire et j'ai trouvé un emploi à temps partiel. Fidèle à mes mauvaises habitudes, j'ai continué à consommer avec mes amis qui, eux aussi, avaient abandonné leurs études. J'ai quitté le centre d'éducation des adultes à mes 18 ans pour travailler à temps plein. Ça semble une mauvaise idée, mais c'est peut-être l'une des meilleures que j'ai prises. Avec mon travail, je pensais moins à consommer. Pendant mes congés, au lieu de perdre mon temps avec mes « amis » drogués, je me suis découvert une passion pour la photo de paysage. À l'été de mes 22 ans, je me suis inscrit à un DEP en photographie auquel j'ai été accepté. Pendant ma formation, j'ai découvert des gens merveilleux, ouverts d'esprit qui ne me jugeaient pas. Avec mes nouveaux amis, c'était la première fois que je me sentais à l'aise d'être qui je suis. Leur influence positive m'a grandement aidé à vaincre cette mauvaise habitude, à briser ce cercle vicieux où j'étais pris depuis trop longtemps. J'ai fait le ménage de mon placard graduellement, sur plusieurs années. J'ai eu le temps d'enlever toutes ces mauvaises choses qui le remplissaient et j'ai tout mis dans une boîte, laissant place au nouveau.

Aujourd'hui, le ménage de mon placard est terminé. Sur les cintres, nous y trouvons mes réussites, mes expériences et mes passions. Au sol, j'y garde une boîte à mauvais souvenirs. Quelques fois, confortablement assis dans mes pensées, j'ouvre cette boîte pour voir ce qui m'a amené à être qui je suis et pourquoi je suis ici. Il reste toujours mon secret dans cette garde-robe, mes proches le connaissent, mais je ne suis pas encore tout à fait prêt à le dévoiler au monde entier. Chaque chose en son temps, comme ma mère me dit si souvent.

Dave Francoeur,
2e cycle

Centre d'éducation des adultes des Découvreurs – Le Phénix (Québec), CSS des Découvreurs

Enseignante : Sarah Lavoie, Syndicat de l'enseignement des Deux Rives

POINT-VIRGULE

On dit souvent à quel point la dénonciation est importante, autant pour le harcèlement, l'intimidation, les multiples sortes de violence ou même les agressions sexuelles. Aujourd'hui je partage avec vous ma plus grande réussite : la dénonciation de mon agression sexuelle après avoir gardé le silence pendant près de deux ans.

C'est lors d'un gala méritas à l'école, le 13 juin 2018, qu'un professeur hors de l'ordinaire, à l'écoute, respectueux avec chacun d'entre nous et digne de confiance, est venu nous raconter qu'il avait aidé une fillette qui était sur le point de se faire exploiter sexuellement par un jeune adulte en appel vidéo. Ensuite, il nous a fait part, à moi et aux autres assises à la table que, si un incident comme celui-là arrivait ou était arrivé, on pouvait pleinement lui faire confiance pour avoir non seulement son aide, mais aussi sa bienveillance. Sans même m'en rendre compte, les larmes coulaient sur mes joues. Mon enseignant a demandé à mon amie si mes pleurs étaient bien pour ce qu'il croyait. Elle a confirmé que c'était malheureusement le cas. Par la suite, il m'a donné ses coordonnées. À cet instant, j'ai vite compris que je ne pouvais pas faire de retour en arrière, car cet adulte m'avait ouvert la porte et il était prêt à m'aider. J'ai tout de suite su qu'il me serait d'un grand appui durant tout mon processus. Ce qui fut le cas.

Dans les semaines qui ont suivi, j'ai d'abord fait une première déposition à des policiers et, plus tard, une déposition vidéo enregistrée avec un enquêteur avec qui il a fallu expliquer clairement en détails mon agression. À partir de ce moment, pendant trois ans, j'ai été en thérapie toutes les semaines avec des psychologues au Centre Marie-Vincent, qui est un centre d'aide aux victimes d'agressions sexuelles.

Ma confiance en moi avait totalement disparu. Mes nuits, je les passais à pleurer de rage et de haine. J'étais tellement triste et déprimée que j'étais au bord de la dépression. Je me sentais coupable de ce qu'il m'avait fait subir. Tout le stress que j'accumulais finissait très souvent en crise d'angoisse ou encore en automutilation. Ce fut mon

quotidien, pendant près de quatre ans. Je me demande encore aujourd'hui comment j'ai fait pour finalement accepter ce qu'il m'a fait, comment j'ai fait pour me sortir la tête de l'eau et comment j'ai pu retrouver l'envie de vivre à nouveau comme avant. Je ne peux pas décrire à quel point j'ai souffert. J'ai même cru qu'aimer quelqu'un serait quelque chose d'impossible. On dit fréquemment qu'il faut tout un village pour élever un enfant, mais il faut un seul agresseur pour le détruire.

Les relations avec mes proches étaient de plus en plus difficiles, car je refusais leur aide. À travers cela, je me suis mise à fréquenter les mauvaises personnes. Inconsciemment, j'ai voulu effacer avec la drogue et l'alcool, ne serait-ce que pendant un moment, toute la souffrance que je ressentais à l'intérieur de moi, à la suite de l'événement que cet homme m'a forcé à vivre. Ça m'a pris énormément de temps avant que je sois capable de m'ouvrir, de m'exprimer à nouveau et de faire confiance à ceux qui étaient présents autour de moi.

J'ai perdu espoir assez souvent, car les séances à la cour ont maintes fois été reportées. Chaque fois, je devais repousser le moment de ma guérison, le moment où je pourrais tirer un trait sur ce souvenir que je devais encore me remémorer et qui me torturait de l'intérieur. Chaque fois, je descendais toujours un peu plus bas que je ne l'étais déjà, pendant que lui vivait sa vie comme si rien ne s'était produit.

J'avais seulement treize ans, j'étais une adolescente, fraîchement sortie de l'enfance, qui a innocemment été séduite par un adulte. En fait, à cet âge, j'étais presque encore une enfant, qui croyait que les adultes étaient des personnes de confiance et incapables de commettre des gestes aussi traumatisants... Au contraire, il a profité de mon innocence, de ma fragilité, pour assouvir ses égoïstes besoins. Pendant qu'il se battait pour se défendre d'une agression dont il était l'acteur, moi, je me battais pour ma survie, en revivant chaque fois mon cauchemar, un cauchemar bien réel. Il m'a enlevé une partie de moi, de ma dignité, de ma confiance en moi, de ma féminité, de mon humanité. J'ai malheureusement vécu les conséquences de SON choix... Si on demandait aux personnes qui m'ont

Marie-Soleil Clément,
2e cycle

Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CSS des Hautes-Rivières

Enseignante : Sabine Gervais, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu

soutenue pendant mon parcours, elles témoigneraient toutes à quel point j'étais anéantie. Ces personnes savent à quel point il m'a été difficile de me dire de rester forte, de me ressaisir et de continuer à me battre. Ça a été quatre années d'horreur.

Souvent, quand le sujet me revient à l'esprit, je repense à toutes les personnes qui sont fières de moi et de ma réussite. C'est d'ailleurs ce qui me pousse à continuer, à avancer et à persévérer dans les épreuves plus difficiles. Je repense aussi aux efforts que j'ai faits pour en arriver là avec peine et misère, mais surtout, avec le soutien de tous ceux qui ont vécu mon histoire à moi, avec moi. Je suis fière de démontrer aujourd'hui que j'ai réussi, malgré tous mes échecs et les obstacles qui m'ont mise à l'épreuve, malgré toutes les émotions qui ont remonté et les images qui sont revenues pendant que j'écrivais mon histoire. D'où l'inspiration pour le titre *Point-virgule*. Il arrive parfois des choses qui ne sont pas toujours équitables, qu'on n'aurait jamais voulu vivre, entendre ou voir. Cependant, il est important de se rappeler que, peu importe ce qui arrive, il ne faut jamais s'arrêter, car c'est ce qui définit le point. De plus, la virgule représente le fait de toujours trouver un moyen de continuer d'avancer. C'est pour ces raisons qu'il est nécessaire de trouver des solutions et de se recentrer sur les moments présents en s'entourant du mieux que l'on peut de choses plus positives.

LE « JANGOULA »

L'enfance étant la première partie de la vie de l'être humain, elle est souvent la période la plus marquante de celle-ci. Une période heureuse pendant laquelle notre innocence nous protège des difficultés de la vie d'adulte. Une période où l'on a la faculté de se persuader que rien n'est impossible, de croire à la magie sans qu'intervienne la raison.

Qu'ils soient heureux ou malheureux, chacun possède ses souvenirs d'enfance et ceux-ci diffèrent parfois, selon les cultures, les pays, les années...

Mon nom est Nagombe Charphadine, je viens de la République centrafricaine. J'aimerais partager avec vous un souvenir de mon enfance.

Située au cœur de l'Afrique, la République centrafricaine renferme une population de quatre millions d'habitants dont la majorité vit à Bangui, la capitale politique et économique du pays. Au début des années 2000, Bangui, ma ville natale, était une ville agréable. On la surnommait Bangui la coquette, sans doute pour la douceur d'y vivre et à cause de l'ambiance qui y régnait. C'est dans cette magnifique ville posée entre les arbres et les collines que j'ai passé mon enfance.

Chaque année, comme tous les autres enfants du monde, mes frères et moi étions très contents à l'approche des fêtes de fin d'année. Ces moments étaient très importants pour nous, car, en dehors du fait que maman préparait des plats délicieux, c'était aussi le temps de « Jangoula ». Le « Jangoula » était l'un des jeux que l'on faisait aux temps des fêtes de fin d'année. Il consistait à fabriquer une marionnette avec des cartons ou tout autre objet qu'on allait chercher dans les décharges. Le but était de faire rire les gens et, en retour, nous recevions des friandises. Mais plus encore, c'était une compétition pendant laquelle chaque groupe devait présenter son « Jangoula », accompagné d'un sketch, de chants, de danses. C'était organisé la veille de Noël. C'était une importante cérémonie ; les gagnants recevaient une grande récompense, mais surtout l'estime de toutes les filles du quartier. Il était donc très important de faire preuve de créativité pour gagner. On passait des heures, et parfois des journées entières, pour dénicher un bon « Jangoula ». C'étaient des moments fabuleux remplis de joie, on passait des heures à rire, à chanter, à danser, à s'enjailler...

Le jour de la compétition, tout le monde mettait ses plus beaux vêtements. Les filles se faisaient de belles tresses, elles se mettaient de jolies perles de toutes les couleurs. Quant à nous, les garçons, nous nous coiffions tous de la même manière. C'était le seul moment de l'année où je

Nagombe Charphadine,
2e cycle

Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CSS de la Région-de-Sherbrooke

Enseignante : Marie-Josée Foisy, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie

me sentais plus proche des autres enfants, où l'on pouvait vraiment s'amuser sans qu'une autre chose ne vienne nous interrompre, sans que l'un des oncles paternels ou maternels ne vienne nous rappeler qu'il y aura le cours, le lendemain. Pour savoir qui on est, il est important de se rappeler d'où l'on vient.

MERCI

C'est la fin, je le vois bien. Tu as eu une vie si courte comparé à ce que sera la mienne. Une vie si courte et si simple. Mon cœur pèse lourd dans ma poitrine. Je te regarde, couché en boule dans ton panier. Je vois bien que tu es affaibli par toutes ces années, ton pelage terni par le temps. Je m'approche de toi pour te caresser et ainsi profiter de ces derniers instants.

Je ne peux toujours pas croire que ce moment est arrivé. Toi qui étais présent dans les plus tristes années de ma vie. Toujours présent dans les moments où j'avais besoin de réconfort. Même quand la maison semblait vide, tu étais là pour combattre ma solitude. Je t'ai confié mes plus sombres secrets. Présent dans mes moments forts et de faiblesses, je ne pouvais rêver de meilleur compagnon.

J'ai tant de souvenirs avec toi que je ne peux les compter. Je riais de te voir sentir le tiroir où je rangeais les friandises, tu savais où elles étaient et tu me montrais bien que tu en voulais. Ou la fois où j'ai fermé la porte de ma chambre et que tu grognais devant ceux qui s'approchaient de ma porte. Comme si tu avais compris que je désirais être seul. Tu attendais patiemment que je t'ouvre la porte pour rentrer. Tu me faisais comprendre tes envies et tu comprenais les miennes.

Pourtant, tout va bientôt se terminer. Cette fatalité est dure à accepter. Pourquoi ne peux-tu pas vivre plus longtemps ? Ce moment est arrivé trop vite, et ces années vécues ensemble furent trop courtes. Pourquoi cela doit arriver si vite ?

Que devons-nous faire dans ces moments ? Que devons-nous dire ? Dans les films, on montre la scène de manière émouvante. Dans les séries, accepter la perte d'un proche semble si facile. Alors pourquoi ai-je si mal ? Pourquoi dire adieu me semble être une tâche insurmontable ? Comment font les héros de roman pour garder courage quand vient le moment de perdre leur meilleur ami ?

Le simple fait de penser au mot adieu m'est difficile. Dire adieu me laisse un goût amer en bouche. Je suis au bord des larmes. Toujours en te caressant, je te vois me regarder. On dit que les animaux peuvent sentir nos émotions. Je ne veux pas te laisser partir avec, comme dernier souvenir, une image de ma tristesse. Je ne veux pas que ton dernier souvenir soit triste. Je veux pouvoir te témoigner ma reconnaissance et mon affection. Comme pour me consoler, tu commences à me lécher la main, alors que je te caresse.

Tout à coup, je sens ma peine s'alléger. Je repense à ces gestes affectueux que tu me témoignais. Ta manière de passer ton museau dans mes cheveux ou de me lécher doucement la main quand je te caressais. Quand tu venais près de mon lit le soir, comme pour veiller sur moi la nuit. Je veux pouvoir te rendre ton affection.

Un mot me vient à l'esprit. Un seul mot. Je le dis souvent. Pourtant, aujourd'hui, il me semble lourd de sens. Comme si je l'avais prononcé de travers toutes ces années et que ce n'était que maintenant que je comprenais ce qu'il signifie vraiment.

À toi mon compagnon je te dis :

*****

C'est la fin, je le sens. Je sens que ma vie va se terminer d'un moment à l'autre. Mais bon, j'ai eu une longue vie. Une vie longue et confortable. Une vie de rêve, même. Je n'ai jamais

Élyse Caron,
2e cycle

Centre d'éducation des adultes de Montmagny – L'Islet-Nord (Montmagny), CSS de la Côte-du-Sud

Enseignant : Pascal Mailloux, Syndicat de l'enseignement de la Côte-du-Sud

manqué de rien. J'ai de la nourriture chaque jour et une maison qui me protège des intempéries. Qu'aurais-je pu demander de plus ?

Je sens quelqu'un me caresser. Je ne suis nullement tracassé. Au toucher, je reconnais la main qui m'a caressé toute ma vie. Je rouvre les yeux et te vois. Mon humain, toi qui as pris soin de moi pendant toutes ces années. Mon humain aimant. Vraiment, que demander de plus ?

Toi, qui m'as nourri et choyé. Tu m'as recueilli et m'as tant donné, alors que moi, je n'avais rien à t'offrir. Tu m'as toujours paru si grand comparé à moi. Ta présence à elle seule suffisait à faire fuir les autres animaux qui pénétraient dans notre territoire. Les souvenirs que je partage avec toi sont si nombreux que je ne peux les compter.

Tu étais plus petit, le jour de notre rencontre. Après avoir constaté quel humain aimant tu étais, je m'étais promis de devenir aussi grand que toi pour te protéger. Une promesse vaine, car tu as grandi bien plus que moi.

Je vois ton regard devenir triste. Non, s'il te plaît, ne le sois pas. J'ai eu une vie longue et comblée grâce à toi. Si je dois avoir un regret, c'est celui de te laisser. Tu m'as donné plus que ce que j'aurais pu espérer. Et jamais je ne pourrais te rendre tout ce que tu m'as donné. Alors, s'il te plaît, continue à vivre une vie heureuse même si je ne suis plus là. Je commence à te lécher la main dans l'espoir que tu ailles mieux.

Comme pour répondre à mon geste, je vois ton regard s'illuminer. Oui, continue d'être heureux, c'est tout ce que je souhaite. Je te connais suffisamment pour savoir que tu auras le courage de passer à travers chaque épreuve que la vie te donnera. Si seulement tu pouvais me comprendre. Je pourrais te dire à quel point ces années avec toi ont été heureuses et à quel point je te suis reconnaissant des soins que tu m'as donnés. J'aimerais vraiment t'exprimer ma gratitude.

Cela sera peut-être mon dernier geste. Alors, même si tu ne me comprends pas, même si je dois utiliser le reste de mon énergie pour te dire un seul mot, même si ce mot ne peut contenir toute ma gratitude.

À toi, mon humain, je te dis :

— Merci… Merci pour tout.

AMOUR MALSAIN

Comme un tonnerre, il fracasse ma porte d'un coup de colère
Une colère si forte que ses mains m'isolent dans la noirceur de sa chambre
Ou bien il se sert de mes sentiments pour me faire courir ou me faire taire
Sa carrure imposante me soumet au rang de femme vulnérable
Il n'a jamais su comment m'aimer, mais il savait comment me contrôler

Ses traces de doigt sur ma peau me rappellent le démon que je revois tous les soirs
Les gens me questionnent, mais je reste fidèle au pacte qu'il m'a fait promettre
Une tête aussi forte que mes pensées sont anéanties par ses remarques
Je me remets en question pour le comprendre et m'améliorer

Mais, il se sauve
La seule personne qui viendra le sauver sera la faucheuse

Je reste seule à scruter le semblant de réalité qu'on m'a imposé
Je suis éjectée de ma tête et je ne vois que des silhouettes en peinture
Elles me parlent et me consolent
Elles me donnent l'écoute et la douceur qui me manquent
Elles me conseillent pour reprendre ma vie en main, mais la saveur de mes attentes me précède à un tel point que je crois au changement de mon prince

La bâtisse qu'il a construit dans ma tête reste encrée dans mes racines de vie

J'essaie tous les jours de détruire ces fondations, mais le désir de me sentir importante prend le dessus sur mes pensées et je reviens vers lui pour une nouvelle chance

Il travaille à s'occuper de me promettre la lune pour son retour au royaume

Je retourne auprès de mon conte de fée, toujours aussi naïve

Toute souffrance du passé est derrière et enfermée dans le placard près de la chambre
Un mois était passé et il passait déjà ses lois dans sa manipulation
Une belle roue qui finit en routine qui ruine mes racines
Où de belles marques sur mon corps apaisent la tristesse de son être

Quand ma tête réalise l'incohérence de ses paroles
Il me plonge dans son monde rempli de couleurs et de terreur
Qui me montre l'erreur que je ferais si je le laissais

Une toxine si forte que je retombe addicte à son être
Je l'aime à un point que mes marques deviennent des tatouages que je cache
Je l'aime tellement que je dois mentir à mes proches pour qu'ils ne s'approchent pas

Il aime que tout ce qui se passe entre nous reste à l'intérieur de nos portes
Il aime le silence de ma souffrance quand il entre en transe

Sale, je me sens quand je sens l'odeur du parfum d'autres femmes
J'essaie de discuter, mais la dispute recommence

Sur un coup de colère il me saisit au cou pour me couper le souffle
Je saisie ses bras pour contrôler sa force
Mais le démon qui se retrouve devant moi est plus puissant que d'habitude

Je ne peux parler, le peu d'air qui passe me sert à analyser le monstre
Je vois ses yeux grandir, ses dents serrées et sa force qui ne fait que se multiplier
Je ressens un froid glacial m'habiter les pieds et mes bouts de doigts

Il avance vers moi pour m'accoter sur le mur
Il ne parle plus, j'entends seulement le grognement
de sa furie et ses cris
Il me serre encore plus fort et me soulève comme un cadre

Je n'ai plus d'air en banque et plus de prêt face à la vie
Je sens le froid se disperser dans mon corps
Je n'entends plus rien et mes yeux se ferment
J'ai passé ma vie à aider autour de moi
J'ai tellement voulu que je me suis perdue
J'ai vu le bon en chaque personne et non le mauvais
J'ai suivi ma petite voix qui voulait aider les gens tristes
J'ai réussi la plupart du temps à les sauver

Mais toi, j'ai fini par en perdre la vie de t'avoir tant aimé

Samuel Grenier,
2e cycle

Centre d'éducation
des adultes
Bonaventure-Paspébiac
(Paspébiac),
CSS René-Lévesque

Enseignante :
Carole Nadeau,
Syndicat des travailleurs
de l'éducation
de l'Est du Québec

NOURSINE

2014

Mon histoire est si différente que les vingt-six lettres alphabétiques sont incapables de composer les bons mots que je peux lui attribuer. J'ai l'âge des petites fleurs qui s'ouvrent à la vie, mais mon cœur a vieilli trop tôt, ce monde ne lui apporte plus de plaisir. Comme ils disent : « je suis là, parce que je ne peux pas partir. » On me dit aussi : « il faut continuer de sourire à la vie. Autrement, elle se fâche et coupe le courant à ceux qui ont cessé de croire en elle. » Ma chère, tu pourrais le couper, je n'ai pas besoin de ta lumière, j'ai appris à éclairer mon chemin toute seule.

Mon nom est Noursine et ça signifie l'éclair de la lune guidant ceux ayant perdu leur chemin et vivant dans l'obscurité. Je suis certaine que mes parents ont passé des mois à me choisir ce magnifique nom. J'ai grandi dans une petite maison où son intérieur est trop grand ! Le moindre

que je peux dire de cette place : une pièce de paradis. Mes parents sont partis dans un lieu, dont il n'y a pas de retour, et malheureusement sans moi. Je n'ai plus de famille, je n'ai plus de maison !

2013

J'ai 14 ans, la vie m'émerveille. En effet, j'ai tout pour être heureuse : j'ai une famille aimante qui fait mon bonheur et qui esquisse mon sourire. Elle est mon havre de paix dans ce grand monde. Ça fait deux ans que mon pays est en guerre. Dans mon quartier, la situation est un peu inquiétante, on entend des explosions très proche de notre domicile. C'est pénible de voir des gens innocents mourir à cause des fusées fatales que les avions lancent sur nous. C'est décevant de voir des bâtiments à terre et des maisons vides quittées par leurs habitants. Je vois que les fleurs sont sèches, que le gazon est très long comme celui d'une forêt et qu'il n'y a personne pour arroser les plantes ou pour couper la pelouse. Leurs habitants sont morts ou ils sont en dehors du pays. Ça sent l'automne, pourtant on est en mai ! Ça sent la mort partout dans cette ville, oui... celle-ci a une odeur et un goût amer. Ma cousine a perdu son mari pendant une fusillade, elle s'est réfugiée chez nous avec ses deux enfants Rayan et Rami.

Je me réveille le matin avec plein d'énergie, je me prépare pour aller à l'école qui est à deux rues de ma résidence. J'arrose le jasmin qui diffuse une odeur rafraîchissante et aromatique. Je prends mon déjeuner et je sors avec les petits. Avant de partir, je me rappelle que je dois donner un bisou à ma mère, elle est endormie et je ne veux pas la déranger, je lui ferais un grand bisou à mon retour.

Je suis en classe d'anglais, j'entends le son d'un avion qui retentit dans le ciel. Quel boucan !

Soudain, je vois une fumée noire énorme par la fenêtre, suivi d'une déflagration assourdissante. Je sens quelque chose d'anormal, mon cœur est sur le point d'exploser aussi, il bat très rapidement !

Je me retrouve en train de courir dehors, j'ai l'air apeurée. Je me répète que mes parents vont bien et que la fusée est tombée loin d'eux pour me calmer, mais toutes mes

tentatives sont vaines. J'arrive et je vois que tout est à terre, le feu et la fumée noire montent dans les airs. Je crie désespérément avec une petite voix tremblante : « Maman… Papa », deux, trois, quatre fois… Personne ne me répond, il est trop tard. Ils sont sous les débris que l'avion a laissés derrière lui. Je ne sens pas mes doigts saigner en fouillant et en enlevant les grandes roches pour trouver les traces de mes parents, j'ai perdu le contact avec cette réalité bouleversante. L'ambulance est arrivée, je vois trois personnes blessées, elles sont couvertes de sang. Est-ce vraiment mes parents et ma cousine ? Impossible !

J'ai le cœur déchiré, l'âme étouffée et mes yeux saignant par des larmes brûlant mon visage. Mes anges sont partis… Je veux faire le bisou à ma mère que je lui avais promis ce matin, je veux me blottir dans leur bras. Le fait que je ne les verrai plus jamais me brise le cœur et me rend folle. Cela me fait réaliser que la mort est la seule réalité dans ce monde. Une réalité amère, trop amère ! J'ai besoin d'un miracle pour les ramener en vie. Est-ce trop comme souhait ? Ma vie a chamboulé en moins d'une heure, c'est effrayant, très effrayant !

Le soir, je prends ma couverture et je m'installe sur les débris de ma maison avec les petits. Je n'ai pas d'autres places dans ce monde sombre. Je me couche à l'extérieur avec ces petits, je les console et j'essuie leurs larmes alors que j'ai surtout plus besoin qu'on me calme, qu'on me rassure. Je suis devenue adulte soudainement et je dois m'arranger toute seule. Je suis épuisée, je veux que cette journée intense s'efface de ma vie, j'aimerais l'oublier. Où est-ce que s'achète l'oubli ? Il fait froid et noir dehors, je n'ai plus de famille, je n'ai plus de maison. Mon nom est Noursine et l'obscurité ne me fait pas peur !

2021

Ça fait déjà huit ans que la mort nous a séparés, vous étiez toujours présents dans ma mémoire et mon cœur. Je vis présentement dans un autre pays avec mes petits rayons de soleil Rayan et Rami qui sont devenus toute ma famille. C'est ma dernière année à l'université. J'ai réalisé votre rêve d'être avocate, mes chers parents, j'espère que vous serez fiers de votre petite fille. J'aimerais dédier ma réussite à

Hiba Alomar,
2e cycle

Centre de formation générale aux adultes Sainte-Thérèse (Drummondville), CSS des Chênes

Enseignante : Mélody St-Pierre, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

vous, dont la vie m'a privé, et à ceux qui ont perdu l'espoir et qui ont laissé les obstacles de la vie les dissuader de poursuivre leurs objectifs. Relevez-vous et continuez votre bataille, la vie n'arrête jamais même lorsqu'on perd nos chers proches. Ce temps va sûrement passer...

J'aimerais dédier cette réussite à toi ma chère Noursine, à la petite fille qui a vécu des douleurs qui ne se guérissent jamais et qui ont laissé une plaie ouverte qui saigne depuis des années, à toi ma chère, qui répand l'amour, le bonheur et l'optimisme dans le chemin des gens qui traversent ta vie, à toi ma petite combattante dont je serai toujours fière, à toi...

UNE HISTOIRE AU FOND DU TIROIR

Je veux vous raconter une histoire, je ne veux pas vous décevoir. Je m'endors tard le soir, il fait noir au fond du couloir. C'est sombre, je ne vois plus mon ombre. Pourquoi dans ma vie fait-il toujours noir et que mes pensées sont comme de l'acide grugeant le métal ? Pourquoi perdre un proche dans la mort au fond de la tombe ? J'ai tout en mémoire, toutes ces belles histoires. J'écris sur ces feuilles mes pensées pour ne pas finir seul.

J'aimerais être sur la plage plutôt qu'en cage. On dit de ne pas se fier à la première image qu'on dégage. Pourquoi certaines personnes nous ont déçus ? Je suis perdu. Pourquoi des gens nous trahissent ? Pourquoi à de si nombreux moments ai-je eu du ressentiment ? Je ne suis plus dépendant affectif, mais je suis pensif. Je ne veux pas tomber au fond du précipice, je suis positif.

Du haut d'un édifice, mon cœur devient comme un feu d'artifice, je ne suis pas capricieux, je veux seulement vivre heureux. Comme on dit, quand on veut on peut. J'ai seulement un vœu, celui de finir ma vie à deux avec quelqu'un de sérieux. Je ne suis pas parfait, mais je cache des secrets. Je voudrais l'emmener au septième ciel, flotter sur les nuages avec elle.

Souviens-toi de moi, car je ne t'oublierai jamais. J'aimerais connaître l'amour fidèle et éternel. C'est toi qui illumines mon ciel, pourquoi Dieu t'a faite si belle ? Pour la vie, je veux ton bien. Mon cœur t'appartient. Parfois, je pleure par peur de finir tout seul, sans une femme magnifique, sans toi mon amour. C'est tragique les histoires d'amour ! Quand ça finit, il y a de la douleur, mais il ne faut jamais cesser de croire que la vie s'embellira d'un jour à l'autre.

Petite fleur, ne sois pas triste, car la vie nous réserve toujours une surprise. Tu es remplie de qualités, et c'est pourquoi je me suis intéressé à toi. Quand les cieux sont bleus, ils sont rayonnants comme tes yeux. Je voudrais passer ma main dans tes resplendissants cheveux. L'amour est parfois chaud comme le feu, et ça brûle. Chaque jour, je sens des frissons qui circulent, et je serais chanceux qu'on soit réunis tous les deux.

On a tous cru au paradis parfait. Je suis parfois distrait, confus et j'ai des regrets. J'avais des projets, je faisais des progrès, cela était concret pour toi, il n'y avait pas de secret. Maintenant, je réalise que j'ai commis une erreur, un geste d'une seule seconde. Pourquoi l'ai-je fait ? J'étais con. J'ai gaffé. Parfois j'en arrache. Je me suis trompé de traces, j'ai manqué les bonnes démarches. Dehors, il y a le vent qui brise le silence. Cela me rend triste. Je deviens plus fort et je réalise mes torts.

Le présent, je le dévore, car je suis devenu carnivore. On m'a jeté un sort. Vouloir accomplir mes devoirs, c'est obtenir le pouvoir d'écrire mon histoire. Concevoir un bel avenir, rempli de nos désirs, c'est réussir et réagir. Nous passons au travers du couloir, on ne voit parfois que du noir. On ne peut pas tout prévoir. Chacun a son heure de gloire. La température dit qu'il va pleuvoir, on est le mois de décembre. Je ne veux pas vous décevoir.

On ne peut pas vouloir une telle torture. La vie est cruelle et dure. C'est démentiel. Je regarde le ciel et je constate que mon âme n'est pas pure. Je vois parfois obscur sur ce que j'endure. Continuez d'affronter le mauvais moment passé, effacez ces pensées déplacées qui ne cessent de vous enfoncer. Levez la tête haute, avancez et pardonnez-vous vos fautes. Ne baissez pas les bras malgré le moral bas !

En vieillissant, notre vie se remplit de sagesse et on progresse. Avec le temps, les douleurs nous maganent moins. Nous vivons selon nos connaissances, nous développons de meilleures compétences. J'ai appris que, dans la vie, il faut de la tolérance, que du mal on se débarrasse. Je suis fonceur même dans la noirceur. Chaque personne pleure dans un coin caché ou quand elle dort. Pourquoi est-ce compliqué ? Pourquoi devrions-nous, vous et moi, en être peinés ?

Un jour, j'ai lu une lettre d'un enfant envoyé au père Noël à la demande de sa mère. La liste de cadeaux suggère :

J'aimerais être Felix, notre petit chat, pour être moi aussi pris dans vos bras chaque fois que vous rentrez tard...

J'aimerais être un baladeur pour que vous m'écoutiez, sans aucune distraction, n'ayant que mes paroles au bout de vos oreilles, fredonnant l'écho de ma solitude...

J'aimerais être un journal pour que vous me donniez un peu de temps chaque jour pour me demander de mes nouvelles...

J'aimerais être un téléviseur, pour ne jamais m'endormir le soir sans avoir été au moins une fois regardé avec intérêt...

J'aimerais être une équipe de hockey pour toi papa, afin de te voir t'exciter de joie après chacune de mes victoires, et un roman pour toi maman, afin que tu puisses lire mes sentiments, mes émotions et mes progrès...

À bien y penser, je n'aimerais être qu'une chose, un cadeau inestimable pour vous deux. Ne m'achetez rien. Permettez-moi seulement de sentir que je suis votre enfant...

Le cadeau n'est pas la meilleure alternative. L'amour, l'attention, l'intérêt pourraient être les meilleurs présents et s'adapteraient mieux à mon goût ! Merci père Noël !

Parfois, je me demande si cette lettre n'est pas le reflet de nos âmes, le désir le plus sacré de notre enfant qui nous accompagne tout le long de nos vies, jusqu'au jour du départ. La souffrance fait partie de la vie, la mort fait partie de la vie, cependant la vie n'est qu'un moment, la vie est un cadeau qui vient du Créateur.

Eliud,
2e cycle

Centre de formation générale des adultes, CSS des Hautes-Laurentides

Enseignant :
Frédéric Labrie,
Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières

À CŒUR OUVERT

Il paraît que la vie donne ses plus durs combats à ses meilleurs soldats ; laissez-moi vous raconter mon histoire, mon combat. Nous avons tous l'image d'une mère protectrice et bienveillante, un modèle à suivre. Mon modèle à moi inspire la peur, comme un monstre sous le lit qui me hante toujours, même à l'âge adulte. Un monstre qui se nourrit de ma peur et de ma douleur. Une mère qui décharge ses échecs et ses frustrations sur son enfant. Une mère dont l'amour a un goût de sang, de rage et de violence. Une mère narcissique et envieuse pour qui un simple verre d'eau renversé mérite une claque derrière la tête assortie d'une pluie d'insultes. Je n'étais pas autorisée à exister, mais je me suis permise une petite place dans la vie pour me battre. À cœur ouvert, je me livre à vous.

Je suis née le 13 août 1986 et j'ai une jeune sœur née en 1991, le 13 mars. Nous avons le même père, mais moi, je porte son nom, alors qu'elle porte le nom de notre mère. Ma mère sentait déjà venir la fin de leur mariage, alors elle a donné son nom à ma sœur. Après la séparation, possessive et dépendante affective, elle avait peur qu'on l'abandonne.

Elle a demandé une garde complète, sans droit de visite. Mon père travaillait à Abitibi Price et il avait une grande maison. Elle l'a décrit comme un monstre pour nous posséder à elle seule. Le 13 mars 1993, elle a obtenu sa victoire au palais de justice de Chicoutimi. Dernière visite chez papa le soir, j'avais six ans, j'avais tellement hâte de voir papa ce soir-là. Je ne comprenais pas leurs querelles d'adultes. Devant la maison, vers 17 h, je suis descendue de la voiture à la course pour aller rejoindre l'escalier derrière, je rêvais d'un câlin. Étrange, ce soir-là papa se balançait au bout d'une corde beaucoup trop haute pour moi. J'ai croisé son regard, il ne semblait pas s'amuser comme un enfant qui se balance. Quelqu'un m'a caché les yeux, c'est la dernière image que j'ai de mon père.

Le début de la violence allait commencer pour moi. J'ai été battue à coups de pied, au bâton et à coup de claques sur la gueule. Claques derrière la tête, lèvres fendues, coups sur le nez... Ces sévices, je les connais tous très bien. Grosse vache, crisse de folle, j'aurais jamais dû te mettre au monde, innocente, stupide, incapable... sont les mots d'amour que j'ai entendus toute mon enfance. Pourquoi ? Parce que j'étais une Arseneault, je lui ressemblais, je lui rappelais mon père. Je représentais une rivale redoutable, j'étais insolente, alors que je ne savais même pas ce que cela voulait dire. Il n'y a jamais eu de remords, il y avait toujours une bonne raison : moi ! Ma peur était son arme puissante, je suis sûre qu'elle frôlait l'orgasme à me voir en miettes au sol et en boule à la supplier et à l'implorer d'arrêter. Dans mes dernières années avec elle, elle m'avait cassé les côtes et mon professeur d'éducation physique avait vu ma blessure. Je lui avais dit être tombée à vélo. Il m'avait répondu : c'est drôle, moi, quand je tombe à vélo, je me blesse les mains et les genoux. Il m'avait tapoté l'épaule avec un clin d'œil. À l'époque, chacun se mêlait de sa vie, on ne voyait rien. Bien sûr que ma famille savait ! Pas de scandale, on fermait les yeux. Des professeurs me donnaient de l'argent pour manger, c'était humiliant et honteux. Ma professeure de biologie, elle, n'en ratait pas une. Merci ! J'en avais marre des Ramen à 35 ¢ et des biscuits soda. J'étais honteuse, je marchais la tête basse, victime facile pour l'intimidation avant que je me révolte et que moi-même je devienne l'intimidatrice. Pourquoi être la seule à souffrir ?

J'ai quitté cet enfer à treize ans, j'ai décroché de l'école bien avant l'âge légal et j'ai essayé de sauver ma peau, garochée dans la grande vie. Je n'avais pas appris grand-chose, encore moins la persévérance. Ma mère n'a jamais travaillé, tout le monde lui devait tout. Dormir dans un lit confortable a été mon premier luxe, bien différent de la chaise soleil inclinée. J'ai eu des emplois, je les ai abandonnés. J'ai eu peu de copains, mais je les ai abandonnés. Je ne savais pas me battre pour moi. J'abandonnais tout avant qu'on m'abandonne.

Aujourd'hui, j'ai 35 ans, quatre enfants et j'apprends à me battre pour moi. J'ai échoué à quelques reprises, mais je suis encore debout. J'ai rencontré mon mari Jean-Daniel il y a huit ans. Il est le père de notre petite dernière. Il me sauve la vie chaque jour et m'aide à me reconstruire. Il me donne la force et le courage de me découvrir comme femme et de m'accomplir. Chaque jour, j'apprends à lâcher prise. Si j'ai décidé de revenir sur les bancs d'école, c'est pour me prouver que je n'abandonne plus mes rêves, je les vis ! J'entends souvent que je suis souriante et douce et que ma présence fait du bien ; je connais bien trop le goût du sang pour de la méchanceté. J'aimerais protéger tout le monde. Les cicatrices qui me restent se résorbent lentement, je suis excessive dans tout, j'ai peur que mes enfants manquent de quelque chose, mais je travaille sur moi. Maintenant, je m'aime, j'accepte mon passé, je suis fière de mon présent et je suis enthousiaste pour le futur. Je suis une battante ! Croyez en vous ! J'espère que cette mise à nu pourra aider quelqu'un, seulement qu'une vie ferait mon bonheur. Vous existez et vous avez le droit. Aimez chaque jour et dites-le. Souriez quand vous passez près de quelqu'un, il a peut-être une mauvaise journée et votre sourire sera un baume. N'ayez pas pitié de moi, au contraire, inspirez-vous.

Merci de m'avoir lue, c'est ma délivrance, ma guérison et mon début de pardon.

Alexandra Arseneault,
2e cycle

Centre de formation générale des adultes De La Jonquière (Jonquière), CSS De La Jonquière

Enseignante : Catherine Jammes, Syndicat de l'enseignement De La Jonquière

UNE NOUVELLE ÉTOILE

Vie, son nom est si doux et paisible. Elle donne l'impression que tout nous est permis, comme si tout nous était acquis. Elle n'est pas effrayante, elle accorde de l'espoir et elle est très précieuse. Mais elle n'est que superficielle, elle n'existe que pour un temps limité et puis, elle disparaît. Vie ne tient à personne, ce sont les personnes qui doivent s'y accrocher, mais parfois, s'y accrocher ne suffit pas. Elle est tellement fragile ; un accident, une maladie ou même un simple être mortel peut y mettre un terme. Vie n'est là que dans l'attente de sa remplaçante et lorsqu'elle lui cède la place, elle ne revient pas.

Mort, son nom est tant effrayant. Elle nous emmène à tenir à Vie parce qu'on dirait que lorsque nous l'atteindrons, plus rien ne nous sera possible. Elle ne sème que terreur et désespoir dans le cœur des personnes qui sont encore accrochées à Vie. Au moment où nous la touchons, elle est permanente, il n'y a plus de retour en arrière possible, nous en sommes prisonniers pour l'éternité. Mort ne se limite pas qu'aux personnes qui en ont fini avec sa sœur, elle est intéressée par tout le monde. Elle guette tous les gens qui oublient Vie durant une seconde. Une simple second d'inadvertance peut être suffisante pour que Mort récupère une âme. Elle subtilise la place de Vie et ne la quitte plus jamais.

Une seule seconde d'inattention a suffi pour que Vie s'envole. Tandis que la famille et les amis d'une jeune fille étaient tumultueusement soutenus par Vie, Mort les maintenait dans l'inquiétude et dans la peur, dans l'effroi le plus total. Mort a attendu à son chevet. C'est le lendemain soir qu'elle a pu repartir avec une nouvelle petite âme. Du même coup, elle a arraché et endeuillé énormément de gens. Il n'y avait plus de doute que Vie n'occupait plus le corps de l'adolescente, mais elle subsistait lourdement dans le cœur des proches de la jeune fille. Cette soirée-là, un enfant, une petite-fille, une sœur, une nièce, une cousine et une amie nous a été enlevée.

Puisqu'on ne sait pas ce qu'il se cache de l'autre côté, on ne peut que s'imaginer et déduire. Peut-être ne voyons-nous que Mort, mais qu'en réalité, Vie fait toujours partie de toi et qu'elle a pris une tout autre forme. Là-haut, je t'imagine transformée en une toute nouvelle étoile qui veillera sur les gens que tu aimes et qui les mènera vers la bonne voie.

Voici quelques vers sortis tout droit de mon cœur. J'ose espérer qu'ils traverseront l'univers et parviendront jusqu'à toi :

Émily

Elle quitte sa famille précocement.
Elle entame son voyage incontestablement.
Épanouie, elle n'a plus de méfiance.
Emily, c'est ici que ta liberté commence.

Modestement, tu quittes ton adolescence.
Mystérieusement, tu n'as plus d'ignorance.
Maussadement, ta famille t'implore de rester.
Motivées, tes ailes se sont simplement déployées.

Indéniablement, il est l'heure pour toi de partir.
Irrévocablement, plus personne ne peut te retenir.
Impatient, Dieu demande ton rapatriement.
Inconsolables, tes proches te supplient tristement.

Lumière, que tu puisses l'accueillir sans encombre.
Les anges, qu'ils puissent nous répondre.
Là-haut, offrez-lui une histoire.
La famille, nous honorerons sa mémoire.

Y a-t-il possibilité que tu nous surveilles ?
Y a-t-il au-delà du ciel un paradis aux merveilles ?
Y a-t-il un moyen d'apaiser notre douleur ?
Y a-t-il réellement un monde meilleur ?

Fanny Bouchard Gagné,
2e cycle

Centre de formation générale aux adultes Sainte-Thérèse (Drummondville), CSS des Chênes

Enseignante : Catherine Lacroix, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

MENTION
ANTIDOTE

BLANCHE-NEIGE

Je sortis un bout de tête par la porte entrouverte de la tente. Une neige tendre et pesante avait enseveli mes dix chiens huskys qui ne formaient plus qu'une ligne de boules blanches à proximité du campement. Mars venait de naître avec ses sautes d'humeur vacillant entre le gel et le redoux.

Deux jours plus tôt, je partais du Havre-St-Pierre, petite localité sise en Basse-Côte-Nord, pour une randonnée de traîneau à chiens en solitaire. Nous glissions en direction de La Romaine, pays des Innus, distant de quelque deux cents kilomètres. Depuis le départ, un ciel aux nuages effilochés et une petite grisaille nous tenaient compagnie. Dans les rares descentes, le traîneau appesanti par une charge de cent kilos, tentait de rattraper la meute qui en profitait pour reprendre haleine. Les chiens, excités au début par ce nouveau décor qui leur rappelait sans doute leurs froides origines, prirent peu à peu une allure de croisière chargée de rêveries.

Le soleil frappait à la porte du matin. Après quelques hésitations, je donnai l'exemple à mes compagnons de voyage et m'extirpai de mon duvet qui portait encore l'humidité de la veille. Le dehors m'accueillit froidement. Sous un soleil chancelant qui tenait à peine sur le bord de l'horizon, je brassai délicatement les museaux toujours aux aguets d'une quelconque caresse ou d'une croquette d'encouragement. Certains, bien enveloppés dans leur manteau de fourrure et voulant faire la grasse matinée, se

camouflaient le nez sous leurs pattes velues et n'ouvraient qu'un œil à la fois espérant que je les oublie dans ce désert glacé qui pourrait les ramener à la vie de leurs ancêtres, libres et sauvages. Ma chienne de tête, Blanche-Neige, aux yeux bleus et aux pattes effilées, faisait l'envie des autres femelles. Toujours enthousiaste et docile comme un soldat, elle hurlait debout sur son lit d'hiver, prête à se jeter corps et âme dans la tourmente au moindre commandement. Sous un froid mordant, le petit déjeuner me tomba rapidement au fond de l'estomac, et je fus prêt à jouer à la mère qui habille ses enfants pour l'école. Avec des gestes précipités et quelques mots d'encouragement, je leur passai le harnais encore raidi par la froideur de la nuit. À travers les étirements matinaux et les chamaillages enfantins, l'attelage se forma devant le traîneau qui demeurait aussi lourd que la veille. Un flocon de soleil s'était faufilé entre les nuages, découvrant des diamants couchés sur la neige.

Encore aussi énervé que mes chiens par le pays de Gilles Vigneault, je me cramponnai solidement les pieds aux patins glacés. Maintenant pressé de partir, l'attelage hurlait, se ruait dans les airs, arrachant presque le frein du traîneau bien piqué dans la neige durcie pour éviter un départ trop hâtif qui me laisserait en plan au beau milieu de nulle part. Fébrile comme neige au vent, je donnai l'ordre de départ tout en décrochant le frein. Sous le choc, le traîneau se réveilla et traça son sillon sur le sentier encore vierge. L'énervement passé, une profonde paix nous enveloppa. Dans la solitude sablée de morceaux d'hiver, le vent soufflait, s'éloignait et se perdait dans l'horizon.

Le crissement des patins craquant la neige venait croquer le silence sous mes pieds. De chaque côté de la piste, les épinettes noires rabougries passaient leur vie à tenir tête au vent du Nord. Attrapant au passage un glaçon pendu à une branche, je le portai à ma bouche et y retrouvai un goût d'enfance. Au sortir d'un chétif boisé, un immense lac blanc s'étirait loin devant. Les chiens portaient peu attention aux paysages, occupés qu'ils étaient à bien faire leur travail. Ils haletaient de tous leurs poumons sous un soleil de plus en plus allumé qui brûlait leur énergie. Au milieu de ce grand lac, la glace sentait la fragilité. Je fis halte pour respirer à

Régis Crousset,
Insertion sociale

Centre d'éducation des adultes de Matane (Matane), CSS des Monts-et-Marées

Enseignante : Mélanie Gagné, Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis

fond le Nord et distribuer aux chiens une petite gâterie mille fois méritée. Après avoir tâté le terrain qui s'avéra peu fiable, le traîneau bifurqua vers la rive, là où la quiétude nous appelait. Quelques tapes amicales et nous plongions à nouveau dans le rêve. Une mince couche de grésil que le soleil cherchait à boire rendait la piste mouilleuse et collante. Désagrément pour les chiens qui devaient supporter la formation d'aiguilles de glace sous leurs coussinets. Leur démarche devenue trop pénible, je dus, à plusieurs reprises, arrêter le traîneau pour nettoyer leurs pieds. Finalement, le port de pantoufles pour chiens devint indispensable pour éviter de graves blessures.

Peu à peu, l'horizon attira le soleil vers son lit. Une rougeur brûlante au début et de plus en plus timide se coucha derrière un bosquet d'épinettes noires. Pendant que les chiens cherchaient leur souffle, traînant derrière eux une journée de labeur, je repérai un endroit où le vent ne nous trouverait pas. Une clairière au milieu d'un boisé planté dru nous invita à y passer la nuit. Entre chien et loup, la tente montée et les mains gelées, j'enflammai un fagot de branches sèches. Les yeux des chiens se mirent à briller comme de minuscules étoiles à travers la nuit naissante, mêlée de petits jappements affamés qui firent vite boule de neige. Je préparai leur repas journalier ainsi que le mien. Comme dessert, je partageai quelques bouts de saucisses avec mes camarades. Dans le soir mourant, les étincelles perçaient les ombres fuyantes des arbres que mes amis prenaient pour des fantômes. Le crépitement du feu nous enrobait comme une douce musique. Formant une chorale, le hurlement des chiens à l'unisson appelait au loin leurs ancêtres les loups. Les nuages s'étaient ouverts et laissaient couler un frimas sur le campement. Nous étions seuls dans l'univers, sans pour autant en ressentir un brin d'inquiétude. Le temps frissonna et la neige s'enfuit sur le dos du vent. La soirée s'essouffla doucement. Peu à peu, les étoiles s'accrochèrent au plafond de la nuit, nous invitant au sommeil. Chacun se glissa dans ses draps blancs, dans un silence d'hiver.

Au petit matin, je sortis le bout de la tête par la porte entrouverte de la tente. Un nouveau jour hurlait.

SOUFFRANCE

Le 2 février 2008, la guerre en République du Tchad a éclaté. Des rebelles ont pris d'assaut le pays dans le seul but de prendre la place du président pour gouverner le peuple. Ces gens ont fait souffrir des milliers de familles, dont la mienne. Avec force et sans pitié, les révoltés entraient dans les maisons et volaient ce que nous avions de plus précieux, dont nos enfants. Ils quittaient les maisons après les avoir dépouillées et mises en feu. Les Tchadiens se pressaient pour quitter le village, avec un seul objectif, sauver leur peau. Comment vouloir le vote d'un peuple en les faisant autant souffrir ?

À cette époque, j'avais déjà mes quatre enfants, le garçon de mon mari et j'étais enceinte de cinq mois. Mon devoir était de protéger mes enfants. J'ai donc pris la décision de quitter cet enfer. Malheureusement, mon mari ne pouvait pas quitter le pays avec nous, il devait retrouver son frère qui avait joint les rebelles à contrecœur. J'ai donc quitté N'Djamena en compagnie de mon voisin et de ses enfants, et laissé derrière moi une partie de mon histoire.

Nous avons voyagé durant plusieurs heures. Quelques villages plus loin à Kelo, mon compagnon a pris la décision de rester à cet endroit. Pour ma part, j'ai décidé de continuer mon périple, puisque je ne me sentais toujours pas en sécurité. Mes enfants étaient apeurés par tous les moindres bruits et mouvements. J'ai donc continué ma route à bord d'un camion de marchandises avec un objectif en tête, me rendre au Cameroun. Après sept longues journées dans notre embarcation, nous sommes enfin arrivés à destination, complètement épuisés et toujours avec la peur au ventre. Sans savoir, notre cauchemar n'était pas terminé dans un pays inconnu et avec une langue étrangère.

Seule avec cinq enfants, je devais trouver un endroit pour nous loger, ainsi que de l'argent pour nourrir toutes ses petites bouches. Mon seul moyen d'avoir de l'aide était de me rendre au bureau des réfugiés du Cameroun. Après avoir réussi à me faire comprendre, un gentil citoyen nous a conduit à cette ressource d'aide. Ils m'ont trouvé

Na-Ima Yaya Aboubakar,
Intégration socioprofessionnelle

Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CSS de Saint-Hyacinthe

Enseignante : Pascale Saucier, Syndicat de l'enseignement Val-Maska

un logement pour accueillir toute ma famille. J'étais éternellement reconnaissante. Je pouvais donc me concentrer maintenant sur la façon dont j'apporterais de l'argent pour subvenir aux besoins de ma famille. J'ai commencé par vendre tous les bijoux en or avec lesquels j'avais quitté, sauf mon alliance. J'ai ouvert un petit kiosque dans la rue pour vendre des huiles et des savons que j'avais acheté à petits prix ailleurs, mais ce fut un échec. J'ai par la suite démarré un petit marché de nourriture que je faisais à la maison avec mes enfants. Un échec de plus que je peux ajouter à ma liste. Je n'avais plus un sous et je devais trois mois de loyer au propriétaire. Malheureusement, le bureau des réfugiés ne pouvait rien faire pour m'aider. À contrecœur, j'ai donc vendu mon alliance pour récupérer un peu de monnaie pour payer mes dus. Après deux ans de survie dans notre nouveau pays, mon mari a pu venir nous rejoindre. Lorsqu'il s'est aperçu de tout le mal que nous vivions, il a trouvé un travail rapidement pour nous venir en aide. Nous avons vécu de cette façon durant six ans, avant de recevoir un appel qui changea nos vies.

Pendant toutes ces années, sans le savoir, le bureau des réfugiés faisait des démarches pour nous envoyer vivre au Canada. Lorsqu'ils nous ont offert cette opportunité, la décision fut facile à prendre. Nous avons quitté pour le Canada le 9 août 2016. Lors du voyage, bizarrement, j'étais triste de quitter pour une nouvelle vie même si c'était pour le mieux. Je m'inquiétais pour mes parents qui sont toujours au Tchad. À notre arrivée à Montréal, quelqu'un nous attendait pour nous amener à la Maison de la famille de Saint-Hyacinthe. Ils nous ont accompagné et nous ont appris à vivre ici. Nous avons reçu beaucoup de dons pour nous aider à meubler notre appartement et à nous habiller. Nous avions même une télévision ; mes enfants étaient très impressionnés. Malheureusement, lors de notre arrivée, je suis tombée malade. J'ai été hospitalisée durant mes six premiers mois au Canada. On m'a diagnostiqué une neuromyélite optique. Le personnel soignant était tellement bienveillant avec moi que j'ai maintenant envie de redonner et d'aider les gens à mon tour. Je remercie monsieur Trudeau et son peuple canadien pour cet accueil chaleureux. Je peux maintenant dire que je profite de la vie et que je suis heureuse en compagnie de ma famille en santé.

UN RÊVE ÉVEILLÉ

J'ai rêvé l'autre nuit,
que tout ça était fini
et non c'est encore reparti.
La COVID est revenue.
C'est un petit de première qui l'a reconnue,
satanée épidémie.
Je veux la mort de cette maladie.
Tout ce que je veux, c'est retrouver ma vie,
et ne pas tomber dans l'inertie.
La COVID nous fait rester en dedans,
mais n'empêche que j'aimerais bien sortir de temps
en temps.

La COVID, elle ne nous abandonnera pas,
même si l'on marche pas à pas.
Maudite épidémie, quand est–ce que tu vas nous lâcher,
on ne veut pas que tu finisses par tous nous exterminer.
La maladie va finir par tous nous emporter,
peut-être même par nous exterminer.
La race humaine est en danger.
Si l'on ne fait rien pour se protéger
et si l'on reste exposé.
Notre heure n'est pas encore venue,
même si on est les bienvenus.
C'est rendu qu'il faut rentrer de bonne heure,
ça rend les gens de mauvaise humeur.
C'est rendu un véritable film d'horreur.

J'ai peur,
sauf dans ma demeure.
Et si la police venait qu'à s'en mêler,
on pourrait nous arrêter.
Ah ! Les flics à nos trousses,
ayons tous la frousse.
Avec tout ce que l'on nous dit,
c'est devenu une vraie maladie,
c'est une vraie furie.
En plus de tout ce que l'on entend à la radio
concernant les hôpitaux,

les lits sont tous comblés
et le personnel vient qu'à manquer.
Je commence à être tannée,
de rester encabanée, je me sens étouffée,
J'ai envie de hurler,
mais l'air reste pogné.
On ne peut même plus respirer notre air,
car la COVID a envahi notre atmosphère.
Nous sommes comme des poissons hors de l'eau,
nos univers sont devenus anormaux.
Nous devons être résilients,
et attendre patiemment.
Je cris, je cris, mais personne ne m'entend.
Seul mon écho me revient dans le vent.
Je suis fatiguée, écœurée de ne rien pouvoir faire,
de devoir me taire.

De temps en temps,
je me sens impuissante,
à cause de tous ces manifestants
qui sont devenus trop arrogants
ou trop impatients,
nous les contestants,
on réprimande leurs agissements.
Je vis un enfer,
un véritable calvaire.
La COVID ne se soucie guère de la couleur, de la classe
économique ou sociale, elle est une agresseuse
qui s'amuse avec notre mental.
Que l'on soit petit ou que l'on soit grand,
d'après le gouvernement,
la COVID reviendra de temps en temps.
À chaque année,
faudra se faire vacciner,
et se protéger.
On ne respire plus
et les sourires ne sont plus.
On ne peut plus sortir sans avoir à se protéger,
partout où nous sommes, nous sommes en danger.
Même dans nos maisons,
on ne doit pas faire les fanfarons.
Il n'y a plus de liberté,
le monde est rendu fou à lier.

Le papier de toilette
a volé la vedette
dans les superettes.
Les supermarchés
sont aussi dévalisés
par des gens un peu fuckés,
c'est vraiment abusé.
Quelques-uns des restaurants du quartier
ferment leurs portes tour à tour,
et hélas pour toujours.

D'autres, eux, pour un temps indéterminé,
resteront fermés.
Oui ! Nous sommes rendus des moutons
parmi les lions.
Les câlins sont rendus virtuels,
il n'y a plus rien de conventionnel.

À chaque seconde et à chaque heure,
les entreprises se meurent.
L'environnement est rendu toxique,
ce n'est pas pratique.
C'est la panique,
c'est pathétique.
Les gens deviennent des complotistes,
et même certains des terroristes.
Le monde souffre de la pandémie,
on a juste hâte que ce soit fini.
Jusqu'à un tel point où les parents
sont tannés du confinement,
ils deviennent impatients,
même si on n'est pas tannants.

Comme si ce n'était pas assez,
les variants commencent à s'en mêler.
Le vaccin est notre bouclier,
et nous en sommes les écuyers.
Nous sommes des chevaliers en armure
contre cette dictature.
On a hâte à demain,
de reprendre notre chemin
avec tous nos copains
main dans la main,
car nous aurons reçu le vaccin.

Angela Lebel,
Insertion sociale

Centre de formation générale aux adultes Sainte-Thérèse (Drummondville), CSS des Chênes

Enseignante : Carole Lesage, Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

Je voudrais dire aux gens
qui sont impatients,
soyez conciliants,
car le meilleur est en avant.
Malgré les nuages et les orages,
gardez le courage.
Ne vous en faites pas,
la COVID ne sera bientôt plus là.
La lumière au bout du tunnel
ce sera notre arc-en-ciel.
La pandémie
elle est finie,
retournons tous à nos vies
YOUPPI !

LA DERNIÈRE CHIPS

Lorsque j'étais jeune, je me considérais comme un enfant à part des autres, à cause de mon syndrome de Gilles de la Tourette. Je n'avais aucun ami, même que je dirais que j'ignorais comment en avoir. Il faut avouer que mon problème de bégaiement ne m'aidait absolument pas. Alors, un jour, mes parents sont revenus d'un court séjour à Québec en compagnie d'un chiot. C'était un chien de berger de la race border collie, facilement reconnaissable grâce à sa fourrure noire et blanche. Même bébé, il débordait d'énergie et gare à ceux qui osaient le prendre dans leurs bras, car c'était une véritable machine à « lichouilles ». Mais, par-dessus tout, nous avons rapidement établi un lien tous les deux. Il parvenait même à combler ce vide en moi en m'acceptant tel que j'étais. Ainsi, mes parents n'avaient pas rapporté qu'un simple chien de leur voyage, il m'avait ramené celui qui allait devenir mon ami Willy.

Un soir, alors que j'écoutais une série d'animation en rafale, Willy était assis sur mes cuisses et me regardait engloutir un sac de chips. Comme il se faisait tard, le sommeil gagnait de plus en plus de terrain et bien évidemment, je finis par céder. À mon réveil, le lendemain matin, Willy avait disparu. Pourtant, il n'était pas parti bien loin, puisqu'il était endormi dans le fond du sac de chips complètement vide avec le ventre bien rond. Il leva la tête et me regarda d'un air innocent, soutenu par le bleu scintillant de ses yeux. S'il avait pu parler, il m'aurait sûrement dit : « Tu attends quoi pour me sortir de là ? », ou un truc dans le genre. Mais, depuis cette nuit-là, j'ai réalisé que Willy était accro aux chips classiques de Lays et, lorsque je le cherchais, je n'avais qu'à secouer un sac de croustilles pour le voir dévaler comme si sa vie en dépendait.

Mais, plus le temps passait et plus Willy grandissait. Pour sa race, il était anormalement grand, le rapprochant davantage du poids et de la corpulence d'un bouvier bernois. Mais, c'était le meilleur chien au monde et, pour sa chips quotidienne, il était prêt à apprendre n'importe quel tour imaginable. Alors, je plaide coupable d'avoir peut-être un peu abusé de cette force que je détenais envers lui. « Assis ! Fais le mort ! Ne pas bouger ! » ou encore le fameux « va chercher » en imitant l'action de lancer la chips, sans réellement la lancer afin de le narguer un peu. Bien évidemment, crédule comme il était, il tombait dans le panneau à chaque fois.

Puis, un jour, ses problèmes de hanches sont apparus. Il marchait croche et parfois, à cause de la douleur, il refusait tout simplement de se lever. Et malgré tout cela, il refusait de me laisser jogger seul. Était-ce dans l'espérance d'avoir une chips en récompense ? Sûrement que cette idée lui traversait l'esprit, mais dans son regard, lorsque nos yeux entraient en communion, je savais qu'il le faisait uniquement pour moi. Alors oui, j'ai tout mis en œuvre pour amasser les 6 000 $ de l'opération pour lui implanter des hanches artificielles et ainsi lui offrir une extension de vie.

Un soir, l'été de mes 17 ans, alors que je revenais à la maison, j'appelais Willy, mais je n'eus aucune réaction. Aucun signe me démontrant qu'il était dans la maison. Alors j'ouvris l'armoire, ramassa un sac de chips et le secoua. D'habitude, peu importe où il se trouvait, il entendait le son de ses récompenses. Alors naturellement, il venait à moi, et parfois même en déplaçant certains meubles qui obstruaient son chemin. Mais ce soir-là, il n'était pas venu. Inquiet, je me suis précipité à sa recherche, en secouant le sac partout où j'allais. Après avoir fait le tour de la maison à trois reprises, j'en conclus qu'il n'était pas à l'intérieur. Alors j'accourus dans le jardin, cria son nom et, encore une fois, je n'obtins aucune réponse. J'entendais de plus en plus mon cœur s'emballer alors que je le cherchais partout, autour de la piscine, dans le cabanon et même dans le garage. C'était avec horreur que je découvris qu'il avait tout simplement disparu. Je commençais vraiment à perdre espoir, au point d'hyperventiler à l'approche d'une crise de panique. Puis, c'est à ce moment que je l'entendis, ce faible gémissement provenant de derrière le grand arbre juste à côté du garage. Willy était là, couché contre la base du tronc, comme s'il voulait se cacher de nous, honteux. Et pour la première fois, je réalisais que rien n'était éternel. Pas même un ami ! Pourtant, je refusais d'y croire. Alors, je me suis assis à côté de lui et l'ai tiré contre moi. J'ouvris son sac de chips favori ; les fameuses croustilles classiques de Lays. Je n'en sortis qu'une seule que je tendais à la portée de sa bouche. Et même s'il raffolait de ces gâteries, au point d'avoir appris tous les tours qu'un chien pouvait apprendre, en plus d'être devenu le meilleur gardien de but pour pratiquer mes « kicks » au soccer, il refusait de la manger. Il se contenta de me regarder de son œil bleu à la fois scintillant et vacillant. Les larmes aux yeux, j'entourai mes bras autour de lui pour le serrer de toutes mes forces. Même Willy versa une larme. Était-ce de la tristesse ? De la joie ? Je ne l'ai jamais su, mais au moins, jusqu'à la toute la fin, il savait que j'étais là pour lui, tout comme il avait toujours veillé sur moi.

Depuis qu'il m'a quitté, mes parents m'avaient offert une urne avec ses cendres à l'intérieur. Chaque année, à la date de son départ, j'ouvre un nouveau sac de chips Lays que je mange en son honneur. Et lorsqu'il n'en reste plus qu'une seule, j'ouvre l'urne pour la lui donner. Après tout, en tant que meilleurs amis, nous avions un secret ; **La dernière chips** a toujours été pour Willy.

Maxime Ferguson,
Intégration socioprofessionnelle

Centre la Croisée (Repentigny), CSS des Affluents

Enseignante : Émilie Lepage, Syndicat de l'enseignement de la région des Moulins

À CAUSE D'UNE ÉTOILE

Nous vivions en pleine campagne. Par les nuits de temps clair, quand la maisonnée était endormie, je sortais de mon lit et, sur la pointe des pieds, j'allais vérifier la couleur de la nuit à travers le plus bas des carreaux de la fenêtre de la chambre que je partageais avec ma grande sœur. Je regardais les étoiles que les anges avaient épinglées sur le bleu du ciel. Un bleu si profond, une lumière bien plus mystérieuse que celle du soleil ou de la lune…

Ma mère connaissait mon secret. Cette femme sensible et cultivée prenait plaisir, je pense, à rêver à travers moi. Mariée par amour à un homme simple et bon, cette enseignante assoiffée de grands espaces avait dû renoncer à ses rêves de voyages. Pour compenser, elle parcourait le monde à travers ses lectures. Et souvent, comme pour ne pas partir seule, elle lisait pour moi à voix haute. La voix de ma mère, espace et liberté.

Une voix unique à travers laquelle j'ai découvert de nombreux pays. Je les imaginais, je les rêvais. Le plus merveilleux de tous, c'était le village de Moustiers-Sainte-Marie dans le sud de la France. À cause d'une étoile. Blotti contre un escarpement rocheux, le village est souvent

comparé à une crèche à cause de son étoile suspendue dans le vide. La voix de ma mère, rêve et douceur. L'étoile à dix branches n'a toujours pas révélé ses mystères… Je marchais à la rencontre de l'étoile. La voix de ma mère, promesse fascinante.

C'est pourtant cet endroit magnifique qui devint, en quelques secondes, le lieu de l'un des plus tristes moments de ma vie.

Partie en solitaire pour vivre dans la paix ma grossesse de femme célibataire – grossesse planifiée, aboutissement d'un grand amour non viable –, j'avais loué une petite auto et je parcourais les routes de bord de mer et les corniches du Var. Après les gorges du Verdon, j'avais longé la Méditerranée et sillonné la Côte d'Azur. Je rentrais maintenant dans les terres et découvrais, émerveillée, les villages de la Haute-Provence.

La Provence ! « *Nulle part la lumière n'est aussi dorée, ni si bleue, ni si claire.*[1] » L'âme et les parfums de la Provence ! Les odeurs d'épices et de citron, le chant incessant des cigales et ce délicieux « *acceng qui se promène et qui n'en finit pas*.[2] » Je dégustais ma vie. J'en goûtais chaque instant comme on mord dans une pêche bien mûre.

Pas un instant je ne me suis sentie seule. Depuis l'instant où j'avais senti mon bébé bouger pour la première fois, il me suffisait de caresser mon ventre… Nous avons découvert ensemble, mon bébé et moi, les beautés de la Provence.

Notre première semaine se passa sous un soleil éclatant dans un ciel qui semblait être toujours bleu et une nature qui ne se laissait jamais oublier : plaines grasses, oliviers argentés, genêts dorés, champs de lavande aux fleurs neuves, vert tendre du tuf né de l'encroûtement de mousse et d'herbe aux endroits humides, ton pastel des tuiles sur les toîts et, en fond de scène, les crêtes déchiquetées des Alpilles. Et cette autre partie du décor, celle que la Provence doit au travail des humains : les villages pittoresques,

1. Vette de Fonclare.
2. *Les Marchés de Provence*, paroles de Louis Amade, musique de Gilbert Bécaud.

les monuments prestigieux, les ruines romantiques, les citadelles perchées sur des pitons rocheux, les remparts qui racontent l'histoire, les chapelles, les aqueducs, les fontaines qui marient l'eau et la pierre.

C'est ainsi qu'un jour de mai, la main sur mon ventre, le regard embrassant ce Midi lumineux, je choisis le prénom de mon futur enfant.

— Qui seras-tu, mon bébé ? Une petite fée de tendresse au rire cristallin ou un fier petit homme droit et solide comme l'un de ces beaux arbres qui longent les routes d'ici ? Si tu es une fille, je t'appellerai Marie-Soleil. Et si tu es un garçon, ton prénom sera Olivier.

Accompagnée de « mon bébé », j'arrivai au village rêvé de mon enfance, Moustiers-Sainte-Marie. Je l'avais gardé pour la fin, comme un dessert. J'entendais la voix de ma mère au creux de mon oreille : « À Moustiers, au quartier vieux, haut perchée est une église… Dans l'azur du ciel, là où passent les palombes, dominant les précipices de la gorge, une chaîne se voit. Reliant deux rocs superbes, la chaîne mesure cent toises, et l'étoile des Blacas y pendille souveraine.[3] »

Le moteur de ma Renaud 5 haletait quand je suis arrivée tout en haut, mais quel spectacle !

— Viens, mon bébé ! Montons encore. Allons découvrir le joyau caché au creux de la vallée au sommet des montagnes.

Ouf ! Les escaliers de vieilles pierres usées par l'histoire ! Je montais, il faisait chaud, les marches étaient inégales. Des centaines, peut-être des milliers de marches…

Et je l'ai vue ! L'étoile ! Mon étoile ! Énorme, suspendue entre des sommets si hauts qu'ils semblent toucher le soleil. L'étoile de mon enfance.

— Regarde, mon bébé, c'est l'étoile de la crèche de Noël aux santons de Provence ! Regarde, c'est mon étoile ! C'est notre…

3. *L'étoile mystérieuse de Moustiers-Sainte-Marie*, J'M mon patrimoine.

Jeanne Côté,
Insertion sociale

Centre d'éducation des adultes de Matane (Matane), CSS des Monts-et-Marées

Enseignante : Mélanie Gagné, Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis

Plouf ! Plus d'étoile, plus de ciel, plus rien qu'un grand trou noir. Et je glisse, glisse, glisse jusqu'au fond.

Je crie, je hurle. Mon corps touche une surface matelassée. Ma bouche est sèche. Pouah ! Une odeur de désinfectant… Et des voix qui…

— … mère… chance… malgré tout… fœtus bien formé… dommage… pas été secourue assez rapidement…

Enfin, tout près de mon oreille, une voix très douce :

— Doucement, doucement, petite dame. Vous êtes en sécurité. Vous avez eu un petit accident. Un évanouissement. À cause de la chaleur, sans doute. Tout va très bien maintenant. Deux ou trois égratignures.
— Mon bébé ? Mon bébé !
— Calmez-vous, calmez-vous. Votre bébé… C'était une petite fille.

À Moustiers-Sainte-Marie, en une seconde, ma petite Marie-Soleil est devenue une étoile.

J'ai maintenant 75 ans et je suis toujours amoureuse des étoiles.

MENTION SPÉCIALE

L'ÉTRANGE DÉCOUVERTE

Une pluie torrentielle envahit le village. Sur le chemin du retour, j'aperçois la porte avant de l'église grande ouverte, ce qui n'est pas habituel. Intriguée, j'arrête l'auto pour voir ce qui se passe. Je me dis, c'est peut-être le vent, il est déchainé. Le tonnerre gronde à n'en plus finir. J'ouvre mon parapluie et j'ai peine à le tenir, je monte rapidement les larges marches, les éclairs fendent le ciel et le vent me bouscule vers l'intérieur. Je piétine les feuilles mortes à l'entrée, le froid est mordant dans le bâtiment.

La noirceur s'installe, j'avance lentement vers l'autel. La porte du confessionnal est ouverte, je m'y approche sur le bout des pieds. Un coup de tonnerre me fait sursauter, une odeur nauséabonde pénètre mes narines, mon regard est pétrifié par la crainte, j'aperçois une soutane dans une mare de sang dans le confessionnal.

Ça me donne froid dans le dos, je ne vois personne et il n'y a pas de cadavre. Je remarque un morceau de papier qui pointe de la poche du vêtement. Je tire dessus et je le mets dans ma poche. Un craquement puissant se fait entendre, la porte à l'arrière de moi se referme violemment. Mon cœur semble s'arrêter, je tremble. J'ai le pressentiment qu'on me surveille, je crie.

— Il y a quelqu'un ?

Le silence est lourd, je dois sortir d'ici, je suis figée, incapable de bouger. Soudain, des pas résonnent dans le jubé. Le diable aux fesses, je cours et l'écho me donne l'impression d'être pourchassée.

Je réussis à me rendre dehors et me réfugie dans mon auto. Je jette un dernier regard vers l'église ; je distingue une ombre près de la porte entrouverte. Le crissement de mes pneus témoigne de mon empressement à m'éloigner. J'ai hâte de rentrer chez moi et de prendre connaissance de la lettre trouvée.

À la maison, je verrouille rapidement la porte, j'essaie de me calmer et je respire profondément. Je scrute ma cour ; personne ne m'a suivie. J'ai des nœuds dans l'estomac et je suis trempée jusqu'aux os. Je m'installe près du foyer, enveloppée de vêtements chauds, et Max mon chien me demande une caresse pendant que je tiens la lettre de l'autre main. J'ai peur de la lire…

Je me décide et commence la lecture. « Viens au coin de la boulangerie d'Amélia demain. » Comme c'est étrange ! C'est ma boulangerie et c'est moi Amélia. Après réflexion, je me convaincs de retourner à l'église le lendemain, accompagnée de Max. Pas question d'y aller seule ! J'espère que mon instinct curieux et mon imagination débordante ne me mettront pas dans le pétrin.

Le matin arrivé, les rayons du soleil étendus sur mon oreiller me sortent d'un sommeil agité. Les idées embrouillées, je me dis que je dois en avoir le cœur net. Levée en coup de vent, j'attrape un muffin que j'engloutis avant de m'asseoir dans l'auto.

— Viens, mon beau !

Deux jappements puissants me confirment l'enthousiasme de mon copain à me suivre.

Près de l'église, j'enjambe les marches, cette fois-ci avec mon chien qui me tire vers l'avant. Ce n'est pas barré. Je me dirige vers l'autel.

— Max, assis !

Je regarde autour de moi, tout a été ramassé. Un peu plus loin, j'aperçois le bedeau avec un balai à la main. J'en profite pour me renseigner sur ce que j'ai vu la veille et pour prendre des nouvelles de notre curé. Il avance lentement vers moi et m'avertit que mon chien ne peut pas rester à l'intérieur. En le regardant, je me dis que c'est peut-être lui l'auteur du présumé crime, et je commence à bégayer.

— Oui, oui, c'est hi… hi… hier…. Le curé va bien !
— C'est vous qui vous sauviez ? J'étais dans le jubé, le vent a fait tomber quelque chose sur l'orgue. Je m'apprêtais à nettoyer en bas. J'ai voulu vous rejoindre pour vous parler du curé et vous vous êtes précipitée vers la sortie. Quand j'ai regardé dehors, vous étiez déjà dans votre auto.

C'était donc lui, l'ombre que j'ai vue dans l'entrée.

— Le curé a fait une hémorragie. Quand les ambulanciers sont arrivés juste avant vous, ils lui ont enlevé sa soutane, car il y avait trop de sang et ils ont mal refermé la porte.
— J'ai trouvé une lettre dans sa poche qui disait « Viens me rejoindre au coin de la boulangerie d'Amélia. » C'est à mon commerce, je ne comprends pas.
— C'est sa nièce, Laurence. Il devait la retrouver là pour déguster des brioches avec elle.

J'étais gênée d'avoir cru que le bedeau avait eu de mauvaises intentions.

Je sors de l'église, le stress liquéfié par ce que je venais d'apprendre. Le piège de la perception, je devrais m'en méfier à l'avenir, mais j'avoue que tous ces éléments mis ensemble me troublaient.

— Suis-moi Max !

J'ai envie d'une promenade dans les sentiers loin de cet affolement des derniers jours qui s'est emparé de moi. Mais… je n'ai pas rencontré d'ambulance hier. Je me retourne et je vois le bedeau, une pelle à la main, se dirigeant à l'arrière du presbytère…

Jocelyne Gallant,
Insertion sociale

Centre d'éducation des adultes de Matane (Matane), CSS des Monts-et-Marées

Enseignante : Mélanie Gagné, Syndicat de l'enseignement de la région de la Mitis

IMPRESSION

Marquis Imprimeur Inc.

TIRAGE

5 000 exemplaires

DÉPÔT LÉGAL

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN version imprimée : 978-2-89061-149-8
ISBN version électronique : 978-2-89061-150-4
FSE, CSQ, 2022

FSC

Puis, c'est à ce moment que je l'entendis, ce faible gémissement provenant de derrière le grand arbre juste à côté du garage. Willy était là, couché contre la base du tronc, comme s'il voulait se cacher de nous, honteux. Et pour la première fois, je réalisais que rien n'était éternel. Pas même un ami ! Pourtant, je refusais d'y croire. Alors, je me suis assis à côté de lui et l'ai tiré contre moi. J'ouvris son sac de chips favori ; les fameuses croustilles classiques de Lay's. Je n'en sortis qu'une seule que je tendais à la portée de sa bouche.

LA DERNIÈRE CHIPS, p. 132
Maxime Ferguson, Intégration socioprofessionnelle

Mais aujourd'hui, je ne lui dirai rien de cela. Ni jamais d'ailleurs. Mais ça va, dans une autre vie peut-être. À la place, je lui ferai des tresses, je lui chanterai des chansons qu'elle connaissait jadis, je lui apporterai des ballons à son anniversaire, j'acquiescerai lorsqu'elle affirmera qu'elle n'oublie plus de mots et je lui rappellerai à quel point elle est belle. Un peu comme une enfant de qui l'on prend finalement soin. Depuis son diagnostic, je suis la fille de personne, mais un peu la mère de tout le monde. Mes sœurs et moi sommes ses filles-mères.

FILLES-MÈRES, p. 81
Richère Doucet, 2e cycle

J'ai passé ma vie à aider autour de moi

J'ai tellement voulu que je me suis perdue

J'ai vu le bon en chaque personne et non le mauvais

J'ai suivi ma petite voix qui voulait aider les gens tristes

J'ai réussi la plupart du temps à les sauver

Mais toi, j'ai fini par en perdre la vie de t'avoir tant aimé

AMOUR MALSAIN, p. 111
Samuel Grenier, 2e cycle

Je t'ai découverte à neuf ans et, depuis, tu ne m'as jamais quittée. Te savoir près de moi me rassurait à l'école. Quand je me faisais harceler, je me disais : « Elle est là, tout se passera bien. » Personne ne se doutait de notre amitié. Personne ne savait que tu étais ma meilleure amie. Lorsque j'avais des jours plus durs, tu étais là pour moi.

Seule dans ma chambre vide du centre, je t'ai trouvé un remplaçant ; lui aussi, ils me l'ont retiré. Je ne savais plus quoi faire. Ils ont vidé ma chambre le jour même. Ma chambre vide, mais la tête trop pleine, je réfléchissais à ce que tu m'avais fait depuis des années. Finalement, j'ai pris une décision : je ne t'utiliserai plus. Tu m'as laissé des traces, des blessures de guerre. J'ai compris que, pour avancer, l'automutilation est la pire des solutions.

MEILLEURE AMIE POUR LA VIE, p. 49
Maggaly Corbeil, 1er cycle

<antiboxe>
Antidote

Des outils avancés
pour une écriture inspirée

Antidote est un compagnon de rédaction idéal en français ou en anglais. Que vous écriviez un récit, un conte ou un roman, accédez en un clic aux ouvrages de référence parmi les plus riches et les plus utiles jamais produits. Avec son correcteur performant, ses dictionnaires innovateurs et ses guides linguistiques détaillés, Antidote s'avère indispensable pour quiconque souhaite composer de « belles histoires ».

www.antidote.info

Druide

2122-144 D13652
</antiboxe>